

La crise de la pêche

- Négociations dans l'impasse à Boulogne-sur-Mer
- Prévisions pessimistes pour 1985

LIBRE PAGE 18

Le Monde

Fondateur : Hubert Beuve-Méry

Directeur : Jacques Foccart

2,50 F

Algérie, 1,30 DA; Maroc, 2,30 dir.; Tunisie, 220 m.; Allemagne, 1,40 DM; Autriche, 14 sch.; Belgique, 17 fr.; Canada, \$ 1,10; Côte-d'Ivoire, 250 F CFA; Danemark, 4,70 kr.; Espagne, 50 pes.; U.R.S.S., 35 p.; Irlande, 35 p.; Grèce, 40 dr.; France, 125 fr.; Italie, 700 L.; Japon, 200 y.; Luxembourg, 17 fr.; Norvège, 4 kr.; Pays-Bas, 1,50 fl.; Portugal, 200 esc.; Suède, 225 F SFA; Suisse, 3,75 fr.; Thaïlande, 120 ba.; U.S.A., 85 cts; Yougoslavie, 30 din.

5, rue des Italiens
75001 PARIS CEDEX 09
Tél. : 246-72-23

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

L'autonomie de la Flandre et de la Wallonie

A une majorité qu'ils atteignent rarement (165 voix contre 119), les députés belges viennent d'accorder à la Flandre et à la Wallonie le statut qu'elles réclamaient depuis plus de dix ans.

C'est qu'il y avait eu, en 1970, un accord de principe, mais, à la suite de la démission de M. Martens de son poste de Premier ministre, les négociations ont été interrompues.

Craignant — et avec eux les nationalistes flamands de la Volksunie et de nombreux libéraux — que la création de trois régions autonomes, principe auquel ils avaient pourtant souscrit en 1970, d'abord, puis en 1977, en signant le pacte d'Égmont.

L'étape qui vient d'être franchie sur la voie de l'autonomie, la donne est dans l'équilibre, mais elle n'est pas moins d'une importance majeure pour l'avenir de la Flandre et surtout de la Wallonie. L'une et l'autre vont disposer d'assemblées, qui auront pouvoir de légiférer au niveau régional, désigneront des exécutifs régionaux.

Tout n'est pas réglé pour autant et il sera nécessaire que la querelle intercommunautaire qui déchire la Belgique depuis des décennies s'apaise à son compte. On peut s'attendre, toutefois, à un répit, au moins jusqu'à ce que le problème de Bruxelles soit de nouveau posé.

Les suites de l'attentat de Bologne

La justice française va se prononcer sur la demande d'extradition du suspect arrêté à Nice

M. Mario Affatigato, le jeune militant fasciste soupçonné d'être impliqué dans l'attentat de Bologne et arrêté mercredi 6 août à Nice, a été déféré ce jeudi matin au parquet du tribunal de cette ville.

La journée de mercredi avait été déclarée jour de deuil national en Italie. Plusieurs centaines de milliers de personnes ont assisté à Bologne aux obsèques des victimes de l'attentat du 2 août qui se sont déroulées dans un climat tendu en présence des plus hautes personnalités de l'État. Seul le maire de la ville, M. Zangheri (communiste), a pris la parole au cours de ces cérémonies.

D'étranges funérailles...

De notre envoyé spécial

Bologne. — Une place noire de monde, l'Église, l'établissement politique du monde du travail réuni dans un même hommage aux victimes du terrorisme, une manifestation massive, impressionnante. On pourrait en conclure facilement que l'Italie, toutes divisions effacées, a clairement montré, à l'occasion de l'adieu aux morts de l'attentat du 2 août, sa volonté unanime de condamner la violence. Et pourtant, étranges funérailles...

On craignait le pire. Il n'est pas arrivé. Ce n'est pas l'œuvre d'extrême droite. Le gouvernement avait décidé de faire du mercredi 6 août une journée de deuil national. Cette journée n'aura pas été l'occasion de rassemblement et d'unité qu'il souhaitait car sont apparues quelques-unes des multiples oppositions qui divisent la société italienne : entre l'État et le peuple, entre la démocratie chrétienne et le parti communiste, entre ce dernier et l'extrême gauche « révolutionnaire ».

Le parti communiste avait décidé de faire, pour ces funérailles, une démonstration de sa puissance. La gauche « révolutionnaire », regroupée pour l'essentiel derrière la bannière de la démocratie prolétarienne, avait lancé, quant à elle, le mot d'ordre de « rassemblement national ».

La partie était vraiment trop inégale. Dans la foule de plusieurs centaines de milliers de personnes, réunies sur la Piazza Maggiore et dans ses abords immédiats, les drapeaux rouges du P.C.I. dominaient. Mais, pour être peu nombreux, les militants gauchistes n'en étaient pas moins très bruyants.

Tout n'est pas réglé pour autant et il sera nécessaire que la querelle intercommunautaire qui déchire la Belgique depuis des décennies s'apaise à son compte. On peut s'attendre, toutefois, à un répit, au moins jusqu'à ce que le problème de Bruxelles soit de nouveau posé.

Deux initiatives de M. Carter

- Un programme de «renaissance économique» vise à créer «des millions d'emplois»
- La nouvelle doctrine nucléaire met l'accent sur les objectifs militaires

Parlant mercredi 6 août devant l'Urban League, une grande organisation noire, M. Carter a annoncé le lancement prochain d'un plan de «renaissance économique», qui devrait permettre la création de «millions d'emplois».

Ce plan prévoit la modernisation des industries vieillies et la mise en œuvre d'un nouveau et vaste programme énergétique comportant notamment un important développement des équipements permettant de produire des énergies nouvelles.

D'autre part, le président a signé la semaine dernière un document, dit «directive présidentielle 59», formulant la doctrine d'emploi des armements nucléaires stratégiques. Cette doctrine confirme que les États-Unis s'éloignent un peu plus de la stratégie de dissuasion «anticité» pour s'orienter vers une stratégie «antiforce», visant les objectifs militaires de leur éventuel adversaire, ainsi que d'autres cibles d'intérêt politique ou économique en U.R.S.S. (lire page 24).

De notre correspondante

New-York. — M. Carter a fait preuve de savoir faire, en s'adressant, mercredi 6 août, au congrès de l'Urban League, la grande organisation noire, qui avait tenu ses sessions électorales de 1976, d'annoncer le lancement prochain d'un vaste plan de «renaissance économique» et d'annoncer la création de «millions d'emplois».

NICOLE BERNHEIM.

(Lire la suite page 21.)

POINT

L'avortement : le fait et le droit

Il eût été bien difficile, il y a seulement dix ans, d'imaginer ce qu'est devenu en 1980 l'état du fait comme celui du droit au regard de l'avortement. Le bilan qu'en a présenté (le Monde du 7 août) le ministère de la Santé montre, en effet, que la pratique en est aujourd'hui sinon souhaitée, du moins admise.

Contrairement aux prévisions alarmistes des Cassandre, le nombre des interventions qui s'élevait chaque année aux alentours de cent cinquante mille — n'a pas crû de manière vertigineuse par rapport aux périodes les plus sombres de l'illégalité. De plus, le caractère définitif de la loi permet désormais son application rigoureuse et interdit à ses opposants — devenus au demeurant fort rares — d'arguer du fait qu'un texte «temporaire» peut être impunément violé.

Couragement et obstination défendue en 1975 par Mme Simone Vell, la loi a ensuite reçu pendant cinq ans une application si imparfaite que la seule hostilité de nombreux médecins, chefs de service, ne suffit à empêcher de tels manquements. Force est, aujourd'hui, d'admettre que les extraordinaires outrances verbales auxquelles avait donné lieu, à l'époque, le débat parlementaire avaient quelque peu détourné le ministre de la Santé du «suivi» de l'application.

Relais a été pris, et fermement, par M. Jacques Barrot, que son héritage démocratique chrétien et ses attaches provinciales — l'un et l'autre fréquemment réaffirmés — ont rendu sur ce point législateur et réactif. L'égale, il veut faire respecter le texte, désormais définitif, y compris dans ses dispositions répressives. Réaliste, il sait que son application suppose un réajustage par une pratique enfin largement diffusée de la contraception.

Libéraliser, légaliser définitivement l'avortement, était-ce un progrès de la conscience morale ? Il est impossible d'en juger, d'autant que les options personnelles de chacun demeurent, sur ce point, le seul critère acceptable. Pour certains, l'avortement demeure à tout jamais un crime, même s'il ne l'est plus au regard de la loi civile.

Quoi qu'il en soit, ce que l'on peut à tout le moins estimer à présent, c'est qu'une telle adéquation du droit au fait n'est pas le fruit du hasard. Si la loi est aujourd'hui appliquée sans heurts majeurs, au bénéfice des femmes qui, quoi qu'on en ait dit, n'ont jamais recouru à l'incrimination — à l'avortement, c'est qu'elle exprime une profonde volonté collective.

Réflexions sur le VIII^e Plan

I. — Une stratégie pour la société française

par MICHEL CROZIER (*)

Les Français ont une vision dépassée de la planification. Pour eux, le Plan, c'est le taux de croissance et la concentration. Hors de cette ardeur obsessionnelle, il n'y a plus de politique économique cohérente. Contrairement à ce qu'on peut raconter les nouveaux propriétaires de l'économie non marchande, les Français sont tombés amoureux de leur taux de croissance au début des années 60. C'est ce qui explique leur désarroi et leur dépit devant des Plans qui n'en sont plus, avec leurs taux médiocres et leur croissance incertaine.

Paradoxe, quand les temps sont difficiles, on ressent beaucoup plus le besoin de servir les rangs, de mobiliser les ressources. C'est donc au moment où on aurait le plus envie d'avoir un Plan ferme que celui-ci semble disparaître. S'il n'y a plus de croissance volontaire, plus d'engagement sur un taux honnête, alors l'urgence oblige à ne jurer plus, et pour les Français, il n'y a plus de Plans. Dans cette perspective, les plans de M. Barre ne font qu'aggraver le malaise, car ce ne sont pas des Plans enthousiastes mais des affaires d'un peu mesquines de financiers manquant de cœur.

Mais les Français ont tort. Oui, un Plan est nécessaire en période de crise, mais un bon Plan n'est pas forcément un Plan à taux de croissance régulier, tout au contraire. Il faut même avoir le courage de reconnaître que le roi d'autrefois était bien roi, que la planification à laquelle les Français ont cru était pour une bonne part une illusion.

Les travaux du commissariat (*) Directeur de recherche au C.N.R.S.

Un voyage en Océanie

par JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD

Aujourd'hui

AUSTRALIE : conversations dans Sydney

(Lire page 19.)

PRIX RTL GRAND PUBLIC 1980



la soupe aux choux

...boire frais et abondamment, manger de la légume de son jardin et du cochon domestique, bavarder entre amis, dans un silence entrecoupé des borborygmes chers à saint Augustin, tel est, selon le professeur Fallet, le bonheur sur la terre.

JEAN CLEMENTIN / LE CANARD ENCHAÎNÉ

AU JOUR LE JOUR

Les enfants terribles

Après un séjour de sept mois aux États-Unis, M. et Mme Polovitchak décident de retourner vivre chez eux en Ukraine. Mais leur fils Walter, douze ans, et leur fille Nathalie, dix-sept ans, refusent de suivre leurs parents en Union soviétique. Ces derniers accusent les autorités américaines de « kidnapping ».

Dans ce conflit de générations, M. et Mme Polovitchak peuvent estimer que leurs enfants sont encore trop jeunes pour être des dissidents. Quant à Walter et Nathalie, sans doute pensent-ils être déjà trop vieux pour croire au Père Noël.

BERNARD CHAPIUIS.

« LA JOIE-SOUFFRANCE »

Un grand roman de Zoé Oldenbourg

On cherche de gros romans pour l'été. En voici un, et de première qualité, à recommander à ceux qui ne dispersent pas trop d'effervescence des vacances. Car c'est un livre dans lequel il faut plonger. Et qui vous engloûtait, il est à la fois peinture réaliste d'un milieu et sublime — quoique scandaleuse — histoire d'amour.

« La Joie-Souffrance » marque un tournant dans l'œuvre de Zoé Oldenbourg. Née à Saint-Petersbourg, émigrée à Paris à l'âge de neuf ans, devenue écrivain français de renom dès son premier roman (« Argile et Cendre », 1946), prie Fémina pour le second (« La Pierre angulaire », 1953), élue membre de ce jury en 1961, elle s'était attachée à notre Moyen Âge, qui a nourri au moins sept de ses livres, fictions ou ouvrages historiques.

(Lire page 9 du « Monde des livres » le feuilleton de JACQUELINE PLATIER.)

Raymond Thevenin est mort

Notre collaborateur, le grand écrivain, est décédé à Paris le 7 août 1980.

Attentat contre le consulat de Turquie à

Quatre personnes ont été blessées

Un attentat a été perpétré contre le consulat de Turquie à Paris le 7 août 1980. Quatre personnes ont été blessées.

ANALYSE des « Justiciers

Les compétences dévolues aux régions sont certes encore limitées, notamment en matière économique. Si l'État reste directement responsable des grands secteurs industriels comme la sidérurgie, l'industrie textile, la construction navale, les Wallons espèrent toutefois, grâce aux nouvelles institutions, pouvoir adapter aux nécessités locales une politique économique dont les grandes lignes sont actuellement dictées par les Flamands du C.V.P. Les responsables wallons, en particulier ceux du parti socialiste, souhaitent notamment développer l'initiative industrielle publique pour pallier les insuffisances d'organismes de financement privés qui se sont révélés incapables de relancer une économie régionale en déclin.

Tout n'est pas réglé pour autant et il sera nécessaire que la querelle intercommunautaire qui déchire la Belgique depuis des décennies s'apaise à son compte. On peut s'attendre, toutefois, à un répit, au moins jusqu'à ce que le problème de Bruxelles soit de nouveau posé.

VALÉE D'ÉURE, PLANS D'EAU

MAISON D'ANGLE, ANCIENNE

Le Monde

idées

FEMMES

Le dilemme de Copenhague

par YVETTE ROUDY (*)

On ne peut que se féliciter de l'initiative des Nations unies qui, en 1975, avaient organisé une conférence à Mexico sur les conditions de vie des femmes dans le monde et décidé d'un programme d'action sur dix ans. Objectif : réduction des inégalités de chances existant entre les sexes. Programme ambitieux, immense, dont je sais bien qu'il ne me sera pas donné d'en voir la réalisation : pauses, reculs, atermoiements, pièges, viennent ralentir la longue marche des femmes vers leurs libertés de travailleuses, de citoyennes, d'être humaines.

Cependant, cinq ans après Mexico, les Nations unies ont estimé le moment venu d'établir un bilan. Tel était l'objet de la conférence de Copenhague. Citons quelques chiffres relevés dans le rapport introductif : dans

un monde où les femmes représentent la moitié de l'humanité et un tiers de la main-d'œuvre salariée, mais où elles accomplissent près des deux tiers des heures de travail, elles ne reçoivent qu'un dixième du revenu mondial et possèdent moins d'un centime de la propriété mondiale.

Premier constat : en dépit des engagements pris par des nombreux gouvernements, l'effort des cinq années écoulées n'a pas réussi à freiner l'accroissement des inégalités qui séparent les hommes des femmes. Dans certains pays du tiers-monde, l'analphabétisme des femmes augmente. Ailleurs, l'arrivée des nouvelles technologies et le développement mondial de la crise renforcent l'écrasement et la marginalisation des femmes dans tous les pays.

La tribune et l'échafaud

Dans un tel contexte, comment relier les luttes des femmes aux luttes des peuples ? Quelle stratégie devons-nous adopter ? C'est la question qui s'est posée d'entrée de jeu à Copenhague avec le débat sur les territoires occupés soulevé par les femmes palestiniennes, un débat largement et régulièrement développé en d'autres lieux. Il existe donc un dilemme. Les femmes doivent-elles épouser strictement, prioritairement, les mouvements politiques dominants de leur pays, encouragées en cela par leurs hommes dirigeants, et oublier du même coup les inégalités de leur propre statut au sein même de leur peuple ? Ou bien doivent-elles — tout en participant aux conflits — mettre aussi et judicieusement en avant leurs propres revendications et tenter d'arracher ainsi au pas-

sage quelques parcelles de liberté pour elles-mêmes ?

Naturellement, nous souhaitons toutes, de tout cœur, nous mêler aux combats de nos peuples, de nos groupes. C'est bien la preuve que nous nous sentons partie prenante de tout ce qui touche notre humanité ; il n'est pas de luttes populaires sans héroïnes connues, méconnues, inconnues.

Mais n'est-il pas étrange de voir, à peine les conflits réglés ou apaisés, ces femmes disparaître de la scène, tandis que les hommes seuls viennent récupérer tous les fruits d'un combat qu'ils n'ont pas été seuls à conduire ? Les femmes de la Révolution française avaient leurs propres clubs où elles s'entraînaient à la discussion politique. A l'exemple

d'Olympe de Gouges, elles exigeaient le droit à la tribune puisqu'elles avaient celui de monter à l'échafaud. Les hommes de la Révolution en ont jugé autrement : l'un de leurs premiers actes fut de fermer ces clubs où les femmes risquaient d'approfondir le sens des mots liberté, égalité, fraternité.

Ainsi, des femmes de la Résistance, arrêtées, torturées, déportées, mais qui n'ont pas réussi à se faire admettre dans nos assemblées d'états nationaux, où nous n'atteignons pas 3 %. Ainsi des héroïnes algériennes, telles Djemila Bouhired, Djemila Bouhired, arrêtées, torturées, que l'on n'a pas retrouvées dans les équipes strictement masculines des dirigeants algériens.

En donnant la priorité à la lutte des peuples dans un cadre fait spécialement pour les luttes des femmes, ne risque-t-on pas d'écarter une fois de plus les voix de celles qui espèrent, avec juste raison, profiter de cette tribune inespérée, unique, pour dénoncer les violences, les injustices, dont toutes les femmes sont l'objet dans le monde ? Violences économiques avec le chômage et les bas salaires, mais aussi violences physiques et sexuelles de tous ordres : celles des prostituées de Grenoble, objets de sévices de leurs tortionnaires prorrégimes, femmes battues, violées tous les jours dans nos sociétés policées, victimes d'un fascisme du quotidien, femmes excisées, mutilées à jamais dans leur chair, par millions, sous couvert d'un certain ordre prétendument culturel bien commode, mais fait surtout pour assurer la domination de l'homme sur sa compagne, que ce soit en Afrique, aux Etats-Unis, en Europe, en Asie.

Alors, que peut représenter Copenhague pour les femmes ?

Il faudra bien qu'un jour nous soyons partie prenante d'un projet global pour un monde entre économique, social, culturel, pour l'ensemble de l'humanité. Alors le monde sera différent. Meilleur ? Pourquoi pas, dès l'instant qu'il peut difficilement être pire ? Mais les femmes veulent-elles vraiment occuper toute la place qui leur revient ? Là est toute la question.

(*) Parlementaire européenne (P.S.), présidente de la Commission des droits des femmes ; déléguée à la conférence de Copenhague.

Féminisme et humanisme

par MARIE-THÉRÈSE VAN LUNEN-CHENU (*)

Faut-il parler d'une déception de Copenhague ? Après des millénaires, la cause des femmes se serait-elle perdue en route, au bout de ces cinq petites années seulement qu'elle vient de vivre dans l'orbite du grand frère et de ses droits de l'homme ? Faut-il encore parler de féminisme, enfin, et duquel, si tout ce tapage n'a servi, en définitive, qu'à rejoindre les hommes au théâtre onusien des déclarations grandiloquentes et hypocrites, dans la traunderie parlementaire qui fait désormais fortune aux tribunes, et où les femmes ont montré qu'elles pouvaient égaler les hommes ?

Mais ces questions — féminisme ou pas ? Et comment ? — intéressent-elles les Français et les Françaises ? On nous assure que non. Comment pourra-t-il en être autrement aussi longtemps que les médias ne feront ressortir que la pusillanimité des faits féminins : huit mille femmes auxquelles « on » aurait offert la chance historique d'une conférence de l'ONU et celle d'un

forum alternatif, et qui n'auraient même plus trouvé de quoi causer entre elles, copiant ni plus ni moins à la fois la violence verbale et le non-dialogue systématique de leurs confrères, les honorables délégués ?

Le manque d'intérêt pour tous les travaux préparatoires à la conférence de la décennie a été presque total. Il s'agissait pourtant, pour la première fois, d'une bonne matière d'information, concrète, diversifiée, toute chaude des halètements du monde, en reflétant les espoirs mais aussi, surtout, les souffrances. La femme pauvre, analphabète, réfugiée, celle qui cherche l'eau, encore, pour faire survivre sa famille, celle qui subit l'apartheid et sa sœur qui éprouve, dans les pays hautement industrialisés, de nouveaux types de paupérisation, celle qui est violée, excisée, comme celle qui subit encore la torture de la prostitution contrainte, sont les premières victimes, témoins « privilégiés », hélas ! des désordres du monde.

Une nouvelle convention

Il ne fait aucun doute pour moi que le féminisme a beaucoup gagné à pouvoir à la fois s'analyser dans sa nécessité pratique, modeste, diversifiée, provisoire et, en même temps, s'inscrire dans la vie politique internationale et de la supériorité de l'un ou l'autre sexe ou d'un rôle stéréotypé des hommes et des femmes. Les pratiques coutumières sont ainsi explicitement visées (on ne manquera pas de penser aux mutilations rituelles), mais aussi toutes les formes de ségrégations religieuses ou d'oppression idéologique.

Au Forum de Copenhague, des femmes se sont retrouvées pour lancer « un défi à la vision patriarcale dans les religions ». Dans un carrefour sur « racisme et religion » une dizaine de femmes de couleur ont dit leurs expériences de racisme dans différentes religions aux Etats-Unis. Dans un autre débat, plus général, on s'est efforcé d'approfondir le rapport entre sexisme, racisme et religion.

La question soulevée paraît décisive, tant pour la construction de la paix que pour l'avenir des religions. A toutes celles-ci les progrès du féminisme historique apportent un défi et une chance : sont-elles capables de dépasser les contingences patriarcales, de montrer que leur message fondamental n'a rien à craindre ni à perdre de la culture contemporaine qui marque, après le refus de l'esclavagisme et du racisme, celui du sexisme ?

(*) Journaliste.

Oui, politisées

par CATHERINE VALABREGUE (*)

S'EST-ON assez moqué du Forum de la Mi-Décade ! Les rencontres de Copenhague évoquent la pagaille. « Pourquoi se rassembler si c'est pour faire comme les hommes ? » « Les femmes se disputent entre elles, elles sont incapables de solidarité au-dessus des intérêts nationaux. » Et les uns de ricaner, les autres de feindre la désolation.

Et s'il s'était passé quelque chose de très important, qui émeut et fait peur à la fois ? Si l'on parlait de ces milliers de femmes venues à leurs frais, ayant souvent rassemblé et difficilement l'argent du voyage qu'il ne leur en restait plus guère pour se nourrir ? Copenhague était une des villes où la vie est la plus chère au monde, on découvre que beaucoup de femmes étaient au bord de l'épuisement pour n'avoir absorbé que du pain et de l'eau. On fit aussitôt une collecte.

Au Bella Center, où se réunissaient les Nations unies, tout se

passait entre gens bien élevés, ayant le sens de la mesure et du bon droit. Sans les Palestiniennes qui dérangeaient un peu en quittant les séances bruyamment, dès que quiconque n'était pas de leur bord prenait la parole, les jours se seraient écoulés paisibles, en jolies déclarations et auto-félicitations. N'allait-on pas, cinq ans après la réunion de Mexico, signer une convention « contre l'élimination de toutes les formes de discrimination contre les femmes » ?

De quel déplacement toutes les télévisions du monde. Mais il y avait les femmes du Forum, qui menaçaient à tout moment de venir clamer qu'elles ne se sentaient pas représentées par les délégations officielles, ou que les Nations unies devraient donner l'exemple en ayant une proportion égale d'hommes et de femmes. Bref des éléments gênants.

laises, qui ont fondé une association des femmes africaines pour la recherche sur le développement, pour décoloniser la recherche, expliquaient — elles. « Ne nous apprenez pas comment lutter contre l'excision ; cela nous regarde, disaient-elles. Cette nouvelle croisade de l'Occident n'est plus de notre jeu. De bien, nous les vivons comme une atteinte à la dignité des femmes qu'elle prétend sauver. Elle ne sert qu'à masquer le vrai problème qui est celui de l'exploitation et de l'oppression des femmes du tiers-monde, qui permet que de telles pratiques soient toujours en vigueur. C'est aux femmes d'Afrique à sortir de leur léthargie et à se faire entendre dans toutes les instances nationales et internationales. »

C'est bien là la principale leçon de cet immense rassemblement de femmes lucides. Pour la première fois on les entendait déclarer publiquement, envers et contre tous les oppresseurs qui siégeaient aux Nations unies, qu'elles allaient prendre leur sort en mains, contrôler les décisions qui se prenaient et souvent sans elles et qui déterminaient l'avenir du monde et le leur. Cela s'appelle se politiser.

Quelques-uns auraient préféré sans doute les voir se jeter dans les bras les unes des autres, pleurer d'émotion, agiter de grands et nobles sentiments, comme lorsqu'aux Nations unies la déléguée officielle du Chili s'épancha sur l'épaule de la jeune sœur d'un homme mort sous la torture des policiers de Pinochet. Il est trop tôt, hélas, pour s'émouvoir, il serait vain de se le cacher. On ne peut s'unir à n'importe quelle femme, sous prétexte que l'on est femme.

Où, les femmes étaient politisées. Oui, j'ai vu pour la première fois des femmes qui ne s'en tiennent plus aux luttes sur la contraception, le viol, les femmes battues, luttes qu'il faut bien entendu continuer à mener. Elles sortent de leur isolement, se rejoignent, selon leurs affinités, pour travailler ensemble à un autre avenir. Elles vont enfin agir, ailleurs que dans le cadre de leur famille. Tout ou tard, il faudra bien en tenir compte.

(*) Ecrivain.

Trop tôt pour s'embrasser

Tandis que la déléguée soviétique déclarait que son pays avait déjà vaincu toutes les formes d'oppression et d'injustice et qu'elle souhaitait voir s'établir, dans le respect des différentes idéologies et options politiques, un climat de paix et de détente, voilà qu'au Forum un petit groupe d'Ukrainiennes déclaraient de faire la grève de la faim pour attirer l'attention sur des femmes emprisonnées en U.R.S.S. Sans doute n'avaient-elles pas la même idée de la justice que la déléguée soviétique. Elles étaient abcs, en costume de leurs pays, à la porte de l'université de Copenhague, où se tenaient les innombrables ateliers du Forum, avec un exilé soviétique qui s'était joint à elles par solidarité.

On avait fort heureusement prévu un espace important prévu 2 kilomètres — entre les Nations unies et le Forum. D'un côté, le Bella Center gardé comme une forteresse, la police sur le qui-vive, qui traîne si brutalement des manifestantes venues dire leur réprobation du coup d'Etat en Bolivie que cer-

taines finirent à l'hôpital — nous eûmes à ce sujet un écho du désaccord survenu entre le chef de la sécurité des Nations unies et le chef de la police danoise. De l'autre, l'université de Copenhague, où qui voulait entraîner et s'inscrivait, où régnait un état de fièvre rappelant mai 1968. Dans le hall d'entrée surgissaient avis de réunions, de manifestations, de fêtes, des messages personnels, des affiches, parfois enlevées aussitôt posées. Le portrait de Khoménine fut posé sur les murs plus de quelques minutes. « Pourquoi pas Mme Thatcher ? » s'écria quelqu'un en l'arrachant. Les salles de cours, les amphithéâtres, tout était plein.

Je n'oublierai pas l'entrée dans le grand amphithéâtre de Domitila Barrios de Chungara, leader révolutionnaire bolivienne, poing levé, scandant « solidarité, solidarité », escortée de femmes du Brésil, d'Argentine, du Chili, venues échapper pendant deux semaines au carcan de l'oppression. Virent aussi, inoubliables également, les Africaines. Parmi elles, très actives, les Sénégalaises.

revue mensuelle

le débat

directeur Pierre Nora

histoire politique société

numéro 3

JUILLET-AOÛT 1980

Actualités intellectuelles

Marcel Gauchet
Les droits de l'homme ne sont pas une politique.
L'histoire invisible.
Robert Castel et Jean-François Le Goff
La phénoménologie opère et la société française.
3. L'apéro-psychanalyse (J.F.).
Etudes de Jean
Yvonne Verdier
Le Pape Chapignon rouge dans la tradition orale.
Emmanuel Le Roy Ladurie
Le centre d'amour occulta.
Journal des idées
L'écrit et le milieu
XXX
Kraïne 1950.
Informations
Michel Bonino
Le « China wacching » à Hong Kong.

Science

André Dancien
Régimes du sécrétion en biologie.
Régimes
Karyosol Pomier
Les avatars de l'identité historique.
Débat
René Thom
Halle au hasard, silence au bout.
Bibliographie
Maurice Kérel
Sébastien Zwi ou les chemins paradoxaux de la modernité.
Michelle Perrot
De Marianne à Lulu : les images de la femme.
Simon Levy
Les tribunaux d'un Gazon en Chine ou les paroliers du Pape Hui.
Live-montage
Edward Palmer Thompson
La Fondation de la classe ouvrière anglaise
présenté par Patrick Friedman.

Adresser les abonnements à :
Le débat - Gallimard
5, rue Sébastien-Bottin
75007 Paris.
France : 240 F pour un an,
130 F pour 6 mois.

Étranger : 270 F pour un an,
145 F pour 6 mois.

Gallimard

CORRESPONDANCE

Le onzième droit des enfants

Une de nos lectrices nous écrit, à propos des dix commandements du « droit des enfants » proposés par Marcel Canetti dans notre page « Idées » du 28 juin :

M. Canetti, permettez-moi de rajouter à votre déclaration des droits de l'enfant, celui-ci, à l'usage personnel de mon fils, et peut-être — qui sait — d'autres enfants :

1) L'enfant a le droit de rendre visite à ses parents.
Mon fils a huit ans. Il vit avec moi à Paris. Son père, qui est architecte, vit dans le Midi. L'année scolaire terminée, je l'ai donc conduit chez son père, pensant, naïvement, que celui-ci serait heureux de le prendre pendant une partie des vacances : manifestement, cela n'avait pas été prévu dans ses plans. Car j'ai été battue (avec fracture du sacrum), en présence de mon fils. Pour avoir cru qu'il avait le droit de rendre visite à son père. Et pour avoir oublié que, très vite, certains étres deviennent encombrants : chiens, chats, vieillards, et aussi, quelques enfants.

Pour ma part, je peux porter plainte pour coups et blessures volontaires. Certes. Mais pour les blessures morales infligées à mon fils, témoin de la scène et rejeté par son père, qu'a-t-on prévu ?

سكوا من الأصلي

PROCHE-ORIENT

Iran

L'imam Khomeiny condamne les «divisions entre le président et l'Assemblée»

Quatorze nouvelles exécutions

Quatorze personnes, dont treize impliquées dans le complot dénoncé le 10 juillet par les autorités, ont été exécutées à Téhéran le jeudi 7 août à 1 heure du matin : un ancien général de la SAVAK, douze officiers d'active et un chauffeur de taxi. Ces exécutions portent à quarante-huit le nombre de personnes passées par les armes depuis le 10 juillet. Par ailleurs, tant les déclarations du président Bani Sadr à TF 1, accusant la France d'héberger des camps d'entraînement pour contre-révolutionnaires, que le démenti de M. François-Poncet les qualifiant de «démarches de tout fondement» (nos dernières éditions du 7 août) ont été passés sous silence en Iran.

Malgré la libération de cent quatre-vingt-onze français arrêtés aux Etats-Unis, la campagne anti-américaine se poursuit. Dans une allocution prononcée mercredi, l'imam Khomeiny a appelé les musulmans du monde entier à «descendre dans les rues vendredi pour crier «Mort aux Etats-Unis, mort à Israël et mort à l'U.R.S.S.»».

A New-York, le porte-parole des étudiants islamiques, M. Mohamed Badr, a annoncé que ces derniers avaient l'intention de manifester à nouveau dans les prochains jours devant la Maison Blanche. Une centaine d'entre eux sont déjà arrivés à Washington. Les autres n'ont pu s'y rendre à la suite du refus des chauffeurs des autobus de la compagnie Greyhound de les transporter. Le «Washington Post», qui cite des sources informées, les autorités américaines estiment à 5 millions de dollars les sommes introduites aux Etats-Unis pour

répandre l'idéologie de la révolution islamique et embarrasser le gouvernement de Washington.

Le gouvernement britannique redoute que l'arrestation d'Ismail à Londres de soixante-huit ressortissants iraniens ayant manifesté devant l'ambassade des Etats-Unis n'entraîne une nouvelle détérioration des relations entre Londres et Téhéran. Les soixante-huit détenus pour suive, depuis mardi, une grève de la faim dans diverses prisons londoniennes et plusieurs dizaines de ressortissants iraniens ont commencé mercredi à manifester silencieusement devant ces établissements, en arborant des pancartes sur lesquelles on pouvait lire : «Longue vie à Khomeiny» et «Relâchez les martyrs de la révolution».

Syrie

Les autorités annoncent la reddition de plus de 300 Frères musulmans

De notre correspondant

Beyrouth. — Plus de trois cents Frères musulmans de Syrie ont fait leur reddition aux autorités en échange de la vie sauve, dans le délai d'un mois s'achevant ce jeudi 7 août, au terme de la loi instaurant la peine de mort pour simple appartenance à cette confrérie.

Ce délai a cependant été prolongé d'un mois — jusqu'au 7 septembre — pour les Frères musulmans syriens se trouvant à l'étranger. Le chef de la confrérie, M. Issam Attar, vit hors du pays, sans doute en Allemagne fédérale. Les autorités se déclarent satisfaites du résultat obtenu. Combien de répression qui ne s'est pas ralentie durant cette période de grève, les redditions seraient, selon ces autorités, décapité le mouvement des Frères musulmans, en lutte violente contre le régime du président Hafez el-Assad, dans la région de Latakia. Les Frères musulmans ont été déportés en Jordanie, où ils ont été répartis dans des camps de réfugiés. Les Frères musulmans ont été déportés en Jordanie, où ils ont été répartis dans des camps de réfugiés.

Quelques-uns des Frères musulmans ayant fait leur reddition ont été présentés à la télévision. Leurs déclarations contenaient un point commun : la mise en cause de la Jordanie. Les dirigeants de Damas ont voulu, de toute évidence, la rendre publique avec insistance. Les accusations directes contre Amman — et Bagdad — avaient commencé il y a plus d'un mois et la Syrie avait menacé de fermer ses frontières avec la Jordanie. Mais, à la suite d'une demande en Arabie Saoudite du commandant Rifaat el-Assad, frère du président syrien, Damas avait reçu des apaisements qui avaient paru rassurer les dirigeants. La campagne anti-jordanienne s'était arrêtée. Elle a repris, notamment avec les prestations télévisées, le 5 août, de deux Frères musulmans sous les verrous, MM. Ahmed Salem et Moustapha Hoja, qui ont affirmé, en citant des exemples, que la Jordanie fournissait des fonds et des papiers d'identité à la confrérie.

Les Frères musulmans sont tolérés en Jordanie, où un porte-parole de l'organisation, M. Abdel Kader Khalifa, exerce publiquement son rôle. Leur liberté est cependant relative et leurs actions surveillées. La Jordanie a livré par deux fois deux Frères musulmans à la Syrie en page de bonne volonté. La Turquie a également été mise en cause, la semaine dernière, dans les textes diffusés à Damas.

LUCIEN GEORGE.

Téhéran. — La vie politique iranienne a pris un style déplaçant, c'est du moins ce que vient de déclarer l'imam Khomeiny dans une allocution radiotélévisée à l'occasion de la «journée de Jérusalem», ce vendredi 8 août, dernier du Ramadan. «Le peuple n'a pas donné tant de martyrs pour assister à ces divisions entre le président et l'Assemblée, il faut que le Parlement agisse avec toute sa force — et elle est plus puissante que les autres — pour former un gouvernement à cet effet, car c'est la seule issue», a-t-il déclaré. A mesure, en effet, qu'il s'agit de la formation d'un gouvernement, les esprits s'échauffent au-delà de la normale. Toutes les tribunes, tous les organes d'expression s'emploient, depuis au moins deux semaines, à porter des coups et des insultes entre ceux qui étaient unis naguère dans le camp religieux lorsqu'il s'agissait de lutter contre le chah. «On ne se hait bien qu'entre frères», les révolutionnaires islamiques n'y font pas exception.

Les attaques contre M. Bazargan

Tout commence avec le gouvernement provisoire de M. Bazargan. On se souvient qu'après les critiques de l'ayatollah Behchekhti, contre sa politique «pro-occidentale et islamiste en surface seulement», rejoignant l'opposition dédaignée de M. Bani Sadr. Les premières victimes furent cependant abattues par des hommes à qui leur position extérieure aux deux camps conférait une certaine indépendance. Ce furent les étudiants musulmans de la ligne de l'imam, occupant l'ambassade des Etats-Unis, qui firent campagne, l'hiver dernier, contre tout ce qui ressemblait, de près ou de loin, à une compromission coupable avec l'Occident. Les modérés et la gauche ayant été écartés pour «trahison», le document à l'appui, ce fut le tour des traditionalistes, groupés autour du grand ayatollah Chariat Madari. Les attaques personnelles reprirent de plus belle, pendant les deux campagnes électorales, et permirent à M. Bani Sadr de l'emporter sur ses deux rivaux les plus dangereux à la présidence de la République : l'ayatollah Rajavi, dirigeant des moudjahidin du peuple (progressiste musulman), déclaré inapte au poste suprême pour s'être abstenu d'approuver la constitution, et l'ayatollah du Parti de la République islamique, coupable, si l'on peut dire, d'être à moitié agha.

Quant aux élections législatives, elles furent, de l'aveu général, assez profondément manipulées et c'est la source probable des comportements agressifs aux-

quels on assiste aujourd'hui. Les alliances ne sont plus les mêmes qu'il y a un an. Les anciens alliés du gouvernement provisoire de M. Bazargan, exposés désormais à la vindicte, se retrouvent, grosso modo, dans le clan de M. Bani Sadr. L'ancien ministre des affaires étrangères, M. Ibrahim Yazdi, aujourd'hui rédacteur en chef du quotidien Keyhan, est mis en cause, ces jours-ci, par le Parti de la République islamique, qui reproche à ce journal d'être un nouvel Ayandegan (le journal de la gauche libérale) qui fut contraint de fermer ses portes le 7 et 8 août. M. Ghobadieh, titulaire, pour quelques jours encore, du portefeuille qu'avait détenu M. Yazdi, reçoit aussi sa volée de critiques acerbes, qui ont l'originalité de venir, simultanément, du parti Toudheh (communistes) et du Parti de la République islamique. Il est convoqué, ce jeudi, devant le parlement, pour justifier sa politique et ses déclarations hâtives au moment de l'attentat contre M. Chahpour Bakhtiari, à Paris.

M. M. Minatchi, ministre de l'orientation nationale (ministère de l'information de l'ancien régime), et responsable de l'administration des biens de main-morte (AWQAF), ni M. Bazargan lui-même n'ont été épargnés. Le premier a été violemment pris à partie récemment par les étudiants de la ligne de l'imam. Quant à l'ancien premier ministre, ce sont des religieux, la veille, à la prière du vendredi de Qom, qui l'accusent de «crimes» plus graves que tous ceux de l'ancien régime. Certains pensent qu'il pourrait être bientôt jugé pour «trahison».

M. Bazargan a répondu, indigné, la semaine dernière, dans l'Asmeh, une longue lettre ouverte à l'imam, qui fut d'abord, à ironie ! publiée dans Engheleh Salami, le journal de M. Bani Sadr. Que la récente exclusion du Parlement de l'ayatollah Ahmad Madani n'ait suscité aucune passion, ne tient pas seulement à ce qu'il était exclu lui-même auparavant, mais aussi au fait que ce militaire intellectuel n'était pas membre de l'un ou l'autre clan religieux. Ce n'était pas le cas pour M. Hassan Ayat, secrétaire général de la République islamique, dont la probité avait été mise en doute par M. Salamatian, député d'Ispahan, proche du chef de l'Etat. Les violentes attaques ont été démenties par le coup d'Etat pro-américain de 1983, collabore avec la SAVAK et a complété contre le chef de l'Etat, ne se sont pas limitées à l'exclusion du Parlement : la presse, puis la télévision, y ont fait écho. La retransmission télévisée intégrale du débat qui fut agité et houleux, a donné au peuple ira-

nien une image tristement réaliste de sa jeune République. On a pu voir certains députés, ébouriffés, voter pour M. Hassan Ayat en déclarant que leur seule motivation était de se prononcer contre le président Bani Sadr. Mais le problème est que le plus de polémiques, et qui inquiète l'imam, est le biseau des institutions du fait de l'hostilité entre le président de la République et le Parlement. Le président doit se soumettre ou se démettre, dit, en substance, le Parti de la République islamique. On attendait encore, ce jeudi, le résultat des délibérations de la commission mixte chargée de désigner un candidat à la charge de premier ministre. L'opposition entre le président et les députés

LE MOIS DE JEUNE DU RAMADAN DANS DEUX PAYS ISLAMAIQUES

ÉGYPTÉ : un recul du rigorisme intolérant

De notre correspondant

Le Caire. — On pouvait craindre le pire. Au cours du hêtre égyptien, le mois de jeûne n'a été que le plus d'un recul du rigorisme intolérant. En tout cas, le sentiment du lien communautaire, «œuvre de sécurité et de force», la prédominance d'une fraternité religieuse, dont on n'a qu'une très faible idée en Occident, et que le Ramadan est réputé maître en valeur, ne paraissent pas, tout au contraire, être diminués par les «accommodements avec le jeûne», alors que ces dernières années d'un milliard d'hommes les traditions ou des intégrités avaient au contraire subi l'atmosphère, d'ordinaire chaleureuse, du Ramadan égyptien.

J.-P. PÉRONCEL-HUGOZ.

Mais les parlementaires égyptiens ont cette fois le cheikh-député à ses imprécations, et les autorités ont «oublié» d'adresser aux hôtels et restaurants leurs directives relatives à l'interdiction de vendre de l'alcool durant le mois sacré à tous les Égyptiens, même non musulmans. Si, cette année, certains établissements appliquent quelque mesure de cette nature, c'est plus par sùreté ou par ignorance, que par zèle. La «rie», elle, qui, en Égypte, sent souvent la première le vent loüeur, est revenue d'ambler, durant ce Ramadan, ses anciennes habitudes. Face à la grande mosquée d'Al-Azhar, les petits marchands de boissons fraîches n'ont pas cette année fermé boutique, et ils ne manquent pas de clients. Des ouvriers réparant la chaussée, boivent leur café en plein midi, les petits fonctionnaires fument le matin dans leur bureau, des Arabes en kaffieh déjeunent au restaurant. Tout cela se passe sans incident et même sans regards désapprobateurs. Chacun sait pourtant que les non-jeûneurs sont tous musulmans, les chrétiens restant pour l'instant, plus prudents et de crainte, «sont-on jamais», nous confiait l'un d'eux, «d'être accusés de provocation par quelque frère musulman».

Ce retour néanmoins très net au climat décontracté des Ramadan de naguère est peut-être dû à la plus grande surveillance policière exercée ces dernières années sur les groupes islamiques «contraints ainsi ces derniers à limiter leurs manifestations extérieures d'intolérance, mais il reflète sans aucun doute aussi une volonté populaire de «dire aux donneurs de leçons et aux activistes». Ne trouve-t-on pas cette reconnaissance dans le Coran ? «Pas de contrainte en religion». Ce verset est plus souvent cité dans la rue que du haut des minarets (chaires des mosquées).

Les journaux (1), dans l'espoir peut-être de limiter les traditionnelles bagarres d'automobilistes qui précèdent le premier déjeuner d'une longue journée de privation et de chaleur, insistent sur le contrôle des pousins qui doit accompagner le jeûne pour que celui-ci soit vraiment valable.

MAROC : une semi-paralyse de l'économie

De notre correspondant

Rabat. — Le Ramadan 1980 coïncidant avec la période des vacances (15 juillet-15 août) sur le plan économique, le mois de jeûne a été pour beaucoup de familles marocaines difficile à respecter. Pourtant le mois de jeûne aura imposé son rythme comme jamais dans le passé.

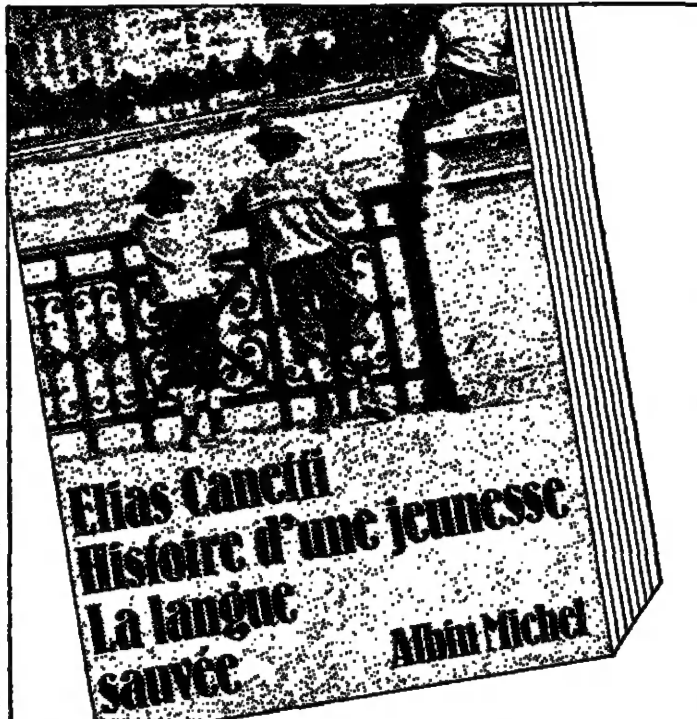
Il est peu de pays arabes au monde où l'exception évidente de la République Saoudite, où le mois sacré du Ramadan soit davantage respecté qu'au Maroc. Certes, l'islam étant religion d'Etat et le roi Hassan II portant le titre de «commandeur des croyants», le coup de canon matinal qui annonce chaque jour le début de la période de jeûne, et celui du soir, qui annonce la fin, sont chargés de signification. Le bras séculier aide ici la religion à se faire respecter et les Marocains en, en dépit du jeûne, mangent, boivent ou simplement fument en public peuvent se voir interpellés par la police et arrêtés.

ter. Il arrive aussi que des fanatiques les dénoncent. Dès le début du jeûne, les cafés pour la plupart ferment leur porte purement et simplement. Certains rentrent même les chaises de leur terrasse de manière à ne pas induire les clients en tentation, d'autres laissent ces chaises à la disposition du public, mais les Marocains ne les utilisent que pour lire leur journal ou bavarder. C'est seulement en fin d'après-midi que les terrasses des cafés, les Européens peuvent se faire servir. A partir de 19 heures, les rues se vident. Les rares passants hâtent le pas, une baguette de pain ou une «kassera» (pain rond) sous le bras. Dans le silence qui s'installe, le coup de canon retentit et les familles se mettent à table. Traditionnellement, le jeûne est rompu avec des dattes, du miel de différentes sortes, des gâteaux. Les familles se réunissent à cette occasion et prolongent fort tard les repas.

Dès 21 heures, des milliers de jeunes gens, des frères de famille avec leurs enfants sur les bras ou à la façon traditionnelle, sur le dos, envahissent l'avenue Mohammed-V — les Champs-Élysées de Rabat — où des groupes folkloriques et des groupes musicaux leur offrent des représentations gratuites. Jusqu'à une heure avancée, cette foule bon enfant déambule, harcelée par les petits vendeurs de cacahuètes ou de chewing-gum. Les cinémas offrent souvent deux grands films pour un prix relativement modeste, mais la distraction majeure consiste à s'asseoir aux terrasses des cafés, toutes ouvertes comme par enchantement, et qui s'étendent jusqu'à la chaussée.

Le lendemain matin n'est pas dans ces conditions propices au travail et à la ponctualité. Les administrations et la plupart des entreprises pratiquent dans la «journée coquette», ou plutôt le demi-jour, car elle commence entre 8 et 9 heures pour se terminer très tôt dans l'après-midi. Ce n'est pas la lune des conséquences économiques les moins importantes du mois de Ramadan que cette semi-paralyse de l'appareil administratif et économique. Dans presque tous les domaines, affaires administratives ou commerciales, une entreprise, on s'attend à répondre : «Attendez la fin du Ramadan».

ROLAND DELCOUR.
(Lire page 7 nos reportages sur la célébration du Ramadan en France.)



Un chef-d'œuvre littéraire

«Le dernier grand de la littérature moderne de langue allemande après Kafka, Karl Kraus, Musil, Broch, et le maître de la nouvelle génération. Un homme d'exception, un penseur singulier, cosmopolite.»

Françoise Wagnier / Le Monde

«Telle est la force du talent : en fouillant sa mémoire, Canetti rencontre la nôtre. C'est un honneur, et une merveilleuse impression.»

Angelo Rinaldi / L'Express

Féminisme et humanisme

par MARC L. THOMAS

Le féminisme et l'humanisme sont deux mouvements qui ont émergé au cours des dernières décennies. Le féminisme vise à promouvoir l'égalité des sexes, tandis que l'humanisme se concentre sur le développement de l'individu. Ces deux mouvements sont étroitement liés et se renforcent mutuellement.

Les nouvelles conventions de la vie sociale ont entraîné de profondes transformations. Les rôles traditionnels des hommes et des femmes ont été remis en question, ouvrant la voie à une plus grande liberté individuelle.

La société moderne est confrontée à de nombreux défis, notamment en matière de justice sociale et de respect des droits humains. Il est essentiel de continuer à travailler ensemble pour surmonter ces obstacles.

Le monde est en constante évolution, et nous devons nous adapter à ces changements. L'éducation joue un rôle crucial dans la formation de citoyens responsables et engagés.

En conclusion, le féminisme et l'humanisme sont des valeurs fondamentales qui doivent guider notre action collective. Ensemble, nous pouvons créer un monde plus juste et plus harmonieux.

Le monde est un vaste territoire à explorer. Nous devons rester ouverts à de nouvelles perspectives et à de nouvelles idées. C'est ainsi que nous pourrions véritablement progresser.

AMÉRIQUES

Bolivie

La junte militaire déclenche une chasse aux correspondants de la presse étrangère

Le gouvernement militaire a suspendu le mercredi 6 août toutes les communications avec l'étranger par câble et a déclenché une véritable chasse aux journalistes étrangers encore présents à La Paz. Trois reporters américains ont été arrêtés par des civils armés à leur hôtel et ils ont disparu. Plusieurs correspondants étrangers, informés qu'ils étaient recherchés, ont préféré ne pas rentrer à l'hôtel. La police recherche activement les envoyés spéciaux de l'agence italienne Ansa, de la télévision suédoise et de l'agence américaine United Press. Les correspondants de l'agence Reuters à La Paz ont été arrêtés et le ministre de l'Intérieur, le colonel Arce Gomez, a affirmé qu'ils devraient payer pour ce dont ils étaient coupables.

Correspondance

Lima. — C'est dans une ambiance de tristesse, malgré un soleil de plomb, que le mercredi 6 août, le cent cinquante-cinquième anniversaire de la République, les défilés ont été interdits sur tout le territoire par les forces armées qui ont pris le pouvoir le 17 juillet dernier. Même le traditionnel *Fu Duan* a été annulé.

Le gouvernement a déclaré vouloir ainsi protéger la vie des citoyens des attentats terroristes de l'extrême gauche. En fait, il semble évident qu'il veut empêcher les manifestations d'hostilité d'une grande partie de la population.

Les appels à la résistance, lancés mardi par M. Siles Zúñiga, qui a constitué un gouvernement d'unité nationale dans la clandestinité, sont ignorés à La Paz, puisque aucun quotidien n'a osé en informer ses lecteurs. C'est dire que l'isolement des dirigeants de la gauche n'a d'égal que l'isolement international de la junte. La répression systématique et brutale est grandement facilitée par des archives policières que le colonel Arce Gomez, actuel ministre de l'Intérieur, avait fait cambrioler au ministère, en novembre, alors qu'il n'était encore que chef du service d'intelligence de l'armée.

N. B.

El Salvador

L'ESCALADE DE LA TERREUR PREND DE L'AMPLEUR

San-Salvador (A.F.P., A.P.). — Plus de quarante personnes ont été victimes de la violence politique au Salvador au cours des dernières quarante-huit heures. Des cadavres mutilés ont été découverts dans différentes localités du pays et des jeunes gens désarmés ont été retrouvés dans le centre même de la capitale. L'escalade de la violence et de la terreur ne cesse de prendre de l'ampleur. Les commandos de l'extrême droite étant considérés comme responsables des derniers assassinats et des mutilations.

Selon certaines rumeurs, des groupes de rebelles armés se rassemblent dans les régions proches du Honduras et s'apprêtent à faire mouvement vers la capitale. Ce qui est certain, c'est que chacun s'attend dans ce pays à un affrontement généralisé entre les forces de gauche et les troupes de la junte soutenues par les commandos de l'extrême droite résolu à tout faire pour empêcher une éventuelle victoire des mouvements qui souhaitent instaurer un régime semblable à celui du Nicaragua sandiniste.

Nicaragua

Les anciens gardes de Somoza face à leurs juges

CUISINIERS OU BOURREAUX ?

Managua. — La pièce est toute petite et la climatisation marche mal. Pour tout mobilier : deux bureaux, une table, trois chaises. Quelques affiches de la campagne d'alphabétisation ornent les murs et une phrase du fondateur du Front sandiniste annonce : « Dans la bataille pour un changement révolutionnaire, nous n'excluons pas ceux qui ne pensent pas comme nous. » Sont présents deux juges, un secrétaire, un gardien sans arme, un procureur, trois journalistes et un accusé, ancien membre de la garde nationale de Somoza : petite barbe, regard inquiet, chemise et pantalon de grosse toile. Face au tribunal spécial n° 2, c'est un cas bémol mais révélateur.

De notre envoyé spécial

1977-1978. N'entendez-vous pas les commentaires des gens ? — Non, parce que j'étais à côté du moteur, qui faisait beaucoup trop de bruit. — Quand on lui demande quelles armes il sait utiliser, M. Gonzalo Martinez, qui disposait d'un pistolet et d'un fusil d'ordonnance, répond : « Je ne savais même pas les désamarrer, et avant chaque inspection, je payais un caporal pour qu'il me les nettoie. »

Après avoir salué sans sens de l'humour, le président rappelle à l'accusé que, de tous les gardes nationaux passés devant lui à ce jour, deux seulement ont reconnu avoir commis des crimes. « A vous en croire, vous étiez une armée de quinquiers, de jardiniers et de maçons, et pourtant des dizaines de milliers de personnes sont mortes, des milliers ont disparu, ont été torturées ou assassinées. »

« Des critères de conscience »

L'attitude des anciens gardes nationaux est souvent la même. L'un d'eux, après avoir reconnu qu'il était garde du corps de Somoza dans les dernières semaines de la dictature, a déclaré qu'au cours des dix années précédentes il avait exercé les fonctions de sergent-major dans la fanfare de la garde et qu'il ne sortait jamais de la caserne. La plupart déclarent qu'ils ont déserté dans les deux derniers mois de la guerre car ils savaient que, dans le désordre final, il ne resterait aucune trace écrite des affectations pendant cette période. Un véritable chaos régnait dans les fichiers de la garde, où, après dix ans, il a été le grade de lieutenant. Il avait obtenu une bourse d'études en Colombie.

A déclaré d'une voix autoritaire, ne pas savoir manier d'armes, ne pas savoir que les chiens étaient utilisés dans la chasse aux paysans ou pour torturer des prisonniers. Il ne savait pas non plus que la graisse de porc sur un coup d'homme est susceptible d'empêcher un chien qui a faim.

Beaucoup d'avocats critiquent une procédure rapide qui accepte toutes les preuves, même celles qui ne sont pas prévues dans le code. Les

dossiers sont établis sur la base des archives de la garde nationale et des plaintes déposées par la population dans des centres ouverts à cet effet au début de l'année. Les photos des accusés étaient exposées sur des panneaux muraux et toute personne ayant des informations à donner à leur sujet était invitée à le faire devant les autorités. Selon l'expression juridique consacrée, le corps du délit fait le plus souvent défaut.

Un président de tribunal répond : « Nos critères sont des critères de conscience. Comme à Nuremberg, nous rendons des jugements politiques. Encore avons-nous la générosité de ne condamner personne à la peine de mort, ni même à la réclusion à vie. Comment pourrions-nous prouver la culpabilité de tortionnaires dont les victimes étaient affubées de cagoules ou, après avoir assassiné quelqu'un, assassinaient également tous les témoins, même les enfants ? Si nous faisions le rapport du médecin légiste, la plupart de ces criminels seraient en liberté. »

La presse et la population suivent ces affaires avec beaucoup d'intérêt. Les journalistes ont librement accès à toutes les sessions de tous les tribunaux spéciaux et sont admis à consulter les dossiers quand ils le veulent. Chaque jour les trois journaux du pays rapportent les éléments les plus saillants des procès de la veille, le plus souvent en première page.

A la sortie du tribunal, nous avons pu voir des petits groupes de parents qui attendent de voir les accusés. A cent mètres de là, à l'ombre d'un arbre, une vieille femme discutait avec son voisin des assassinats commis presque quotidiennement ces dernières semaines contre des étudiants qui participaient à la campagne d'alphabétisation. L'un des témoins, qui vient d'être fait prisonnier raconte dans le journal comment il a traversé la frontière du Honduras avec d'anciens gardes nationaux, et comment ils ont arraché les ongles puis dépouillé au couteau un jeune homme de dix-neuf ans. « C'était là, si on les attrape, il faut les tuer », crie-t-elle en brandissant son journal. « Ils ne peuvent pas ainsi abuser de notre générosité. »

FRANCIS PISANI.

AFRIQUE

Ouganda

LA FAMINE DANS LE KARAMOJA Le gouvernement est incapable d'assurer la protection des représentants des organismes d'aide

De notre correspondante

Genève. — On confirme dans les milieux des Nations unies à Genève la décision du président du P.N.U.D. (programme des Nations unies pour le développement) de suspendre les opérations de secours dans la province de Karamoja où, rappelez-le, un convoi du H.C.R. (Haut commissariat des Nations unies pour les réfugiés) a été attaqué le 25 juillet.

Etant donné l'insécurité qui sévit sur l'ensemble du territoire ougandais, le H.C.R. a dû interrompre son activité dans le pays en dépit du nombre considérable de personnes déplacées (« réfugiés » dans leur propre pays) auxquelles il se doit de porter assistance (« le Monde » du 3-4 août). On laisse entendre au palais des Nations que cette interruption risque de déstabiliser une « période indécise » de fait que tous les organismes humanitaires souhaitent assurer la protection de leurs représentants sur le terrain mais que le gouvernement ougandais n'est pas en mesure de leur fournir.

Des moyens logistiques suffisants

Il semble toutefois que la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge maintienne dans la mesure du possible son action traditionnelle de secours. De retour du Karamoja, M. Jean-Michel Schuster, délégué à l'information de la Ligue, nous a déclaré : « La famine dont souffre cette province ne peut être considérée comme un désastre uniquement dû à des facteurs naturels tels que la sécheresse. Celle-ci, certes, cause des ravages considérables, mais on ne saurait ignorer plus longtemps le phénomène d'autodestruction qui sévit au Karamoja. C'est ainsi que les principaux voleurs de bétail y sont des Karamojongs eux-mêmes. Ils sont passés à l'échelle actuelle du stade artisanal au stade organisé. Avant, ils dérobaient les bêtes en petit nombre et de village en village, sans que le bétail volé quitte la région. Après le pillage d'une armurerie à Moroto, la plus importante bourgade du Karamoja, les pillards font les choses en grand : des bœufs comportant plusieurs milliers de têtes à chaque raid, la destruction du village attaqué, le massacre des défenseurs, femmes et enfants compris. Le bétail étant l'unique ressource alimentaire des hommes et des adolescents qui ne se nourrissent que de sang et de lait des bœufs, la famine s'est installée. L'alimentation des femmes et des enfants est d'origine végétale, mais pratiquement rien n'est resté dans des campagnes où règnent l'insécurité et la crainte. En outre, les seules terres ensemençées ont été ravagées par les pluies violentes et de courte durée du mois de mai qui ont précipité la période actuelle de sécheresse accrue. »

« Il ne saurait cependant faire de doute pour personne, pour aucune organisation, que la reprise des distributions est une nécessité absolue. Chaque jour qui passe sans nourriture se soldes par d'innombrables morts, alors que jusqu'au 25 juillet, l'action de tous les organismes de secours laissait espérer que la famine pourrait être sérieusement réduite. »

(1) N.D.L.R. — Selon l'Assemblée des droits de l'homme de Bolivie, Juan Lechin, président du Comité de la OCB (Ombudsman ouvrier bolivien) aurait été assassiné par les militaires (« le Monde » du 3-4 août).

● La création d'un Mouvement pour la rupture des relations diplomatiques et économiques avec la dictature bolivienne a été annoncée mercredi 6 août à Paris.

(1) Le Mouvement demande au gouvernement français de « se faire l'expression de tous les patriotes qui refusent d'admettre qu'un Klaus Barbie, le tortionnaire des résistants français, soit aujourd'hui, au ministère de l'Intérieur à La Paz, le tortionnaire des patriotes boliviens. »

ASIE

Afghanistan

UN GÉNÉRAL SOVIÉTIQUE A-T-IL ÉTÉ TUÉ A KABOUL ?

L'Humanité du mercredi 6 août, comme nous l'avons indiqué dans nos dernières éditions d'hier, nous annonce, ainsi que le Figaro, le Matin et Libération, d'avoir délibérément publié un faux dans nos éditions du dimanche 3 et lundi 4 août. Il s'agit d'une information de première page annonçant l'assassinat à Kaboul d'un général soviétique. Se référant à un document « formel », le ministère afghan des affaires étrangères, l'Humanité écrit : « Aucun général soviétique n'a été assassiné à Kaboul. »

L'information que nous avons publiée par l'Agence France Presse d'abord, puis par l'Agence Reuters ensuite, a été refusée par l'Agence France Presse, qui a refusé à polémique avec l'Humanité, maintenant qu'elle a obtenu cette information de « très bonne source » proche du ministère afghan de l'Intérieur et note qu'aucun document officiel n'a été publié soit à Kaboul soit à Moscou (le quotidien du P.C. reconnaît en effet que le document afghan dont il fait état a été sollicité par la rédaction). [Alors que, pour le moins, le doute subsiste, rappelons que les autorités afghanes — et soviétiques — font tout leur possible pour empêcher les journalistes occidentaux de se rendre à Kaboul, refusant la plupart des demandes de visa, y compris celles du « Monde ».]

Chine

M. HUANG HUA ANNULE SA VISITE EN INDE

M. Huang Hua, ministre chinois des affaires étrangères, a annulé la visite qu'il devait faire en Inde en octobre. Cette nouvelle a été annoncée par le porte-parole du ministère indien des affaires étrangères mercredi 6 août. Ce dernier a déclaré : « Le gouvernement chinois nous a informés que le calendrier de M. Huang Hua à la fin de l'année était très chargé. » Pécunia suggère qu'une nouvelle date soit discutée ultérieurement.

Il semble que la décision chinoise soit motivée par la reconnaissance, le mois dernier, par le gouvernement de Heng Samtin, du régime pro-vietnamien de M. Heng Samtin au Cambodge ; c'est ce que l'on confirme de source proche du ministère indien des affaires étrangères. Après cette reconnaissance, la Chine avait publié un communiqué déclarant que la décision indienne allait ternir l'image de l'Inde en Asie du Sud-Est et affirmé que des pressions soviétiques étaient à l'origine de cette mesure.

Le porte-parole du ministère indien des affaires étrangères a indiqué qu'il était bien connu que l'Inde et la Chine ont des points de vue différents sur la situation au Cambodge, comme sur beaucoup d'autres questions internationales. Le gouvernement indien estime toutefois que la normalisation des relations sino-indiennes n'exige pas une identité de vues entre les deux pays sur tous les sujets. — (A.F.P., U.P.I.)

25 août-26 sept. Ne manquez pas la dernière préparation au

CAPA
avant modification de l'examen.
CEPES 57, r. Ch.-Lafitte, 92 Neully.
722.94.94-745.09.19

A TRAVERS LE MONDE

Chypre

● REPRISE DES ENTRETIENS INTERCOMMUNAUTAIRES. — Le samedi 6 août, une première rencontre doit réunir les Chypriotes grecs et turcs en présence de M. Hugo Gobbi, représentant de M. Waldheim ; mais les problèmes de fond ne seront abordés qu'à partir du 15 septembre. Les derniers entretiens n'avaient duré qu'une semaine, du 15 au 22 juin ; depuis, le secrétaire général de l'ONU a multiplié les démarches pour une reprise du dialogue. — (A.F.P.)

Costa-Rica

● UNE GREVE DES CINQ MILLE OUVRIERS AGRICOLES DES BANANERAIES a éclaté en vingt-huit jours plus de 3 millions de dollars à la Compagnie bananière, filiale de la United Brands, apprend-on le jeudi 7 août. Les grévistes réclament une augmentation de salaires et la réintégration d'ouvriers récemment licenciés. — (A.F.P.)

Guinée-Bissau

● LE PROCUREUR GÉNÉRAL DU TRIBUNAL MILITAIRE DE GUINÉE-BISSAU a demandé la peine de mort contre les trois opposants au régime accusés de tentatives de sabotage et d'assassinats de plusieurs dirigeants du PAIGC (Parti africain de l'indépendance de la Guinée-Bissau et des îles du Cap-Vert, a-t-on appris mercredi à Bissau). Ces trois hommes, M.M. Rafael Barbosa, Malao Sagna et Ladislav Justado, sont notamment accusés d'avoir participé à la tentative de coup d'État perpétrée le 18 novembre 1978 par un commando venu du Sénégal. — (A.F.P.)

Israël

● M. BEGIN, président du conseil israélien, a fait annuler, mercredi 6 août, l'ordre de « détention administrative » concernant le rabbin ultra-nationaliste Meir Kahane, ont annoncé les avocats de ce dernier. Le rabbin restera cependant écroué en vertu d'autres accusations. Il purge une peine de sept mois de prison pour avoir organisé une manifestation illégale au début de l'année. — (Reuters)

République Sud-Africaine

● LA GREVE DES JOURNALISTES du quotidien à audience africaine Post de Johannesburg a pris fin mercredi 6 août, la direction ayant accepté de leur accorder une augmentation salariale de 28 %. — (A.F.P.)

Tunisie

● LA C.G.T. « se félicite », dans un communiqué publié à Paris, de la libération des derniers syndicalistes encore détenus, dont celle de M. Abdelhak Korchene, secrétaire de l'Union des syndicalistes encore détenus, qui a été libérée par la suite des travailleurs tunisiens, une concrétisation positive des actions de solidarité ouvrière internationale.

LE MONDE

est chaque jour à la disposition de ses lecteurs des rubriques d'annonces immobilières.
Venez y trouver votre...
LES BUREAUX
QUE VOUS RECHERCHER

سكوا من الأصل

POINT DE VUE

Pour une réforme de la passation et du contrôle des marchés de l'État

RECEMMENT, sur revendications du RUC, ont été votées deux lois qui ont fait l'objet d'un écho unanime dans la presse, à commencer par le Monde. La loi du 17 juillet 1979, relative aux marchés de l'État, a été votée à l'unanimité, sauf exceptions justifiées, précisées dans la loi, tout citoyen a droit à la communication de tout document administratif et la loi du 11 juillet 1979, applicable à partir du 11 janvier 1980, selon laquelle l'administration refuse de faire droit à une demande d'un administré elle doit justifier son refus.

Il faut aller plus loin dans cette voie.

Avant qu'accès à la télévision lors des élections européennes, j'ai déclaré :

« Dans un seul secteur de l'économie, sans compter tout le reste, par le moyen d'expertises bidon, fausses du simple au complexe, la fausseté étant du niveau du certificat d'études primaires, une bande de malfaiteurs internationaux passibles de la Cour d'assises et de la Haute Cour ont fait sortir indûment 55 milliards des caisses de l'État. Cette somme équivaut à quarante-quatre fois le scandale de La Villette.

Or récemment, devant une commission d'enquête américaine, le chef de la bande, qui est Américain, a avoué avoir distribué 9 millions de dollars de pots-de-vin. J'ai décidé de publier les preuves. C'est ce que j'ai fait sous la forme d'un livre qui vient de paraître chez les Éditions de la Plume. Il s'intitule : « Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code ». Parmi les noms, il y a ceux de trois ministres ; parmi les articles du code, il en est un qui prévoit dix à vingt ans de réclusion criminelle.

La caisse de l'État est un trou-perçé au profit de la haute finance internationale. Alors, nous, contribuables, nous disons que, avant d'engouffrer notre argent, il faut d'abord réparer le trou-perçé.

Non seulement je n'ai reçu aucun démenti mais, dans une publicité répétitive dans le Monde, j'ai lancé un « défi » à tous hommes politiques pour un débat scientifique et courtois sur le sujet. Ce fut une déroute générale.

Ce montant de 55 milliards s'arrête à l'année 1977 (les statistiques sont publiées avec retard). Or, voici que, avec l'assistance d'une société d'études économiques, une association d'usagers, qui n'est pas celle que je préside, l'AFUTT (1) a publié une comparaison scientifique, faite par trois méthodes différentes qui se recoupent, du coût du téléphone, dans onze pays industrialisés : la France est neuvième ; le coût du téléphone, selon la plus défavorable des trois méthodes, est au coefficient 2,74 par rapport à la tête de la colonne qui est la Suède.

Cependant, la comparaison est faite en France. Une telle méthode qui est suffisante lorsqu'on compare internationalement le prix de produits appelle un correctif lorsqu'il s'agit du prix de services. Dans ce cas, la méthode classique est celle du « coût salarial » (voir les travaux du professeur Fourasté publiés, par exemple, dans la collection « Que sais-je ? »). Combien d'heures doit travailler un salarié moyen pour acquiescer tel service ? Comme les salaires suédois sont au coefficient 1,60 par rapport aux salaires français (l'excédent de coût du téléphone, France comparée à la Suède, est 2,74 x 1,60 = 4,38). Si on retient seulement le rapport 2 pour être sûr d'être très en dessous de la vérité, précaution que j'avais prise dans mon estimation des 55 milliards, et si on ajoute les chiffres des années 1978 et 1979, on trouve un supplément de 29,3 milliards. Or 55 + 29,3 = 84,3 milliards.

En 1984 — il y a vingt-cinq ans que l'information est falsifiée — une mission interministérielle française, comprenant neuf ingénieurs d'un haut niveau appartenant à trois services publics et à l'industrie, a été envoyée en Suède pour s'informer sur le téléphone suédois. Elle a établi un rapport accablant, qui valait de l'or et qui, anormalement, a été tenu secret.

« Unanime dans ses conclusions », elle terminait son rapport en écrivant que nous pourrions « avoir vite fait de porter nos méthodes à ce haut degré d'efficacité » (du réseau suédois). Elle estimait que ce n'était pas une question d'argent, mais d'« intelligence » (sic).

C'est d'ailleurs là une évidence, le téléphone étant essentiellement une industrie de l'intelligence. Et voilà que, vingt-cinq ans après cette

par HENRI JANNES (*)

constatation, nous sommes toujours au coefficient 4 par rapport au coût qui devrait normalement être payé par les usagers.

Deux constatations fondamentales en découlent :

1) Tout d'abord, elles révèlent un vice de l'information des Français. Ce qu'il faut réformer, ce n'est pas le téléphone, c'est l'information.

2) Dans un monde où la compétition devient de plus en plus dure, outre le dommage social direct résultant du coût trop élevé d'un service public pour la population, cet alourdissement anormal des frais généraux de la nation handicape la France dans la compétition internationale, donc est générateur de chômage et de dégradation de la monnaie.

Les réformes à effectuer sont simples, efficaces et classiques :

1) Publicité des comptes privés des hommes politiques. Comme aux États-Unis. Ce serait la fin des pots-de-vin. Le groupe socialiste à l'Assemblée nationale vient de déposer une proposition de loi dans ce sens. Le RUC la demande depuis des années ; 2) Publicité des travaux de la Cour des comptes. Le statut de la Cour des comptes date de 1908 ; depuis cette époque, les idées sur la démocratie et sur le contrôle comptable ont évolué. Nous demandons que les associations d'usagers aient le droit de porter plainte avec constitution de partie civile (disposition inspirée de la loi Royer sur les associations de consommateurs ; or les contribuables sont des consommateurs de services) ; 3) Comparaison systématique de la productivité, c'est-à-dire du rendement, des services publics et des services privés (E.R. 2, rue d'Assas, 75009 Paris, tél. 874-83-90).

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

ment des grands secteurs économiques avec les pays étrangers les plus performants. C'est ainsi que l'opinion endormie a découvert avec stupéfaction que la productivité de la sidérurgie lorraine était la moitié de celle du Japon. Le microbe de la sidérurgie lorraine est le même que celui du téléphone. Concernant la Lorraine, l'opinion informée aurait exigé que des réformes soient faites en temps utile, ce qui eût épargné bien des souffrances :

4) Aménagement du « devoir de réserve » des fonctionnaires. Lorsque j'ai été chassé de l'administration pour avoir dénoncé publiquement, en termes corrects, des malversations, celles-ci étaient de l'ordre de 5 milliards. Si, au lieu de me frapper sans discussion, on s'était demandé si, par hasard, je n'avais pas raison, la France eût économisé quelque 50 milliards. La corbeille était facile, attendu que les « fautes de calcul » que je dénonçais étaient du niveau du certificat d'études primaires.

L'obligation de réserve, qui ne figure dans aucune loi, permet de frapper les dissidents :

5) Ratification par la France de l'article 25 de la Convention européenne des droits de l'homme. C'est cet article qui permet à tout citoyen de s'adresser à la Cour de Strasbourg pour plaider contre son gouvernement. Tous les pays de l'Europe des Nations, sauf la France, l'ont ratifié. La France a ratifié tous les articles de la Convention, sauf celui-là.

Ainsi la France, patrie des droits de l'homme, a monté un mécanisme qui lui permet de les violer impunément. Cette absence de ratification a pour conséquence, et sans doute pour objet, de permettre le pillage de la France par la haute finance nationale et internationale.

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

« Les ténés, les noms, les preuves, les articles du code. »

Le communiqué officiel du conseil des ministres

Le conseil des ministres s'est réuni mercredi 6 août, au palais de l'Élysée, sous la présidence de M. Giscard d'Estaing. Au terme de ses travaux le communiqué suivant a été publié :

L'AIDE FRANÇAISE A L'OUGANDA

Le ministre des affaires étrangères a fait une communication sur la situation alimentaire et sanitaire en Ouganda, où règne dans la province du Karamoja une situation dramatique.

Le gouvernement a décidé de mettre en œuvre, en liaison avec les organisations humanitaires internationales, un plan d'aide d'urgence aux populations touchées : 3 000 tonnes de céréales seront mises à la disposition de celles-ci ; un hôpital de campagne est en cours d'installation sur place, à la demande du gouvernement, par l'association Equipa sans frontières ; des médicaments nécessaires aux enfants en danger seront immédiatement acheminés par la voie aérienne.

Des moyens supplémentaires seront mis à la disposition des associations humanitaires en fonction de l'évolution de la situation et des besoins constatés.

A l'occasion directe de la France en faveur de l'Ouganda s'ajoute celle qu'elle apporte déjà par l'intermédiaire de la Communauté économique européenne.

Le président de la République a déclaré :

« La France va apporter son aide aux malheureuses populations du nord de l'Ouganda, directement par l'envoi de vivres et de médicaments, et indirectement par l'aide aux organisations caritatives, notamment françaises, qui y conduisent une action remarquable.

Je demande au ministre de la défense de prévoir le stationnement sur place de deux hélicoptères et de leurs équipages pour permettre l'acheminement direct des secours. »

(Lire page 15.)

CONVENTIONS INTERNATIONALES

Le conseil des ministres a approuvé cinq projets de loi visant à autoriser l'approbation de conventions internationales :

— Trois d'entre elles marquent l'établissement de liens bilatéraux en matière de sécurité sociale entre le gouvernement français et, respectivement, les gouvernements de Suède, du Cap-Vert et du Bénin.

A l'occasion de l'adoption de la convention des Nations unies sur le transport de marchandises par mer a essentiellement pour objet de remplacer la convention internationale de 1924 pour l'unification de certaines règles en matière de connaissance et de procéder à une nouvelle répartition des risques entre transporteur et chargeur.

— La convention franco-argentine du 4 avril 1979 tend à ériger les doubles impositions et à prévenir

communes : dans l'enseignement primaire, dans les lycées où la maîtrise de l'éducation continuera à développer des chorales et des orchestres, dans les rapports entre les universités et les conservatoires.

Dans le domaine de la danse, l'école confiée à M. Bizard ouvrira ses portes à la rentrée de 1981 et des actions originales seront développées dans les régions. D'autre part, un projet de loi instituant un diplôme de professeur de danse sera soumis au Parlement au cours de la prochaine session.

Abad est confirmée l'importance croissante donnée à l'enseignement de la musique et de la danse dans le système éducatif français.

(Lire page 15.)

L'ORGANISATION JUDICIAIRE

Le conseil des ministres a adopté un projet de loi regroupant, dans le code de l'organisation judiciaire, les textes relatifs à la composition de l'organisation et au fonctionnement de l'ordre judiciaire. Cette codification permet de simplifier ces textes et de les rendre plus accessibles.

PROCHAINS CONSEILS

Il n'y aura pas de conseil des ministres le 13 août ni, en principe, le 20 août, à moins que les exigences de l'actualité ne conduisent le président de la République à le réunir.

NOMINATIONS

Le général de Barry commandera la 1^{re} armée

Sur la proposition de M. Yvon Bourges, ministre de la défense, le conseil des ministres du mercredi 6 août 1980 a approuvé les nominations suivantes :

● **TERRRE** — Est nommé commandant de la 1^{re} armée et gouverneur militaire de Strasbourg le général de corps d'armée Jacques de Barry, en remplacement du général d'armée Claude Vanbreemen, qui a pris les fonctions de chef d'état-major des armées.

(Né le 18 juin 1923 et ancien saint-yrrien. Jacques de Barry a appartenu, en mars 1943, à l'Organisation de résistance de l'armée (ORA) avant d'être arrêté par les Allemands en février 1944, interné au camp de Dora, puis au camp de Dachau. Il est libéré en avril 1945. Il sert notamment de 1951 à 1953, en tant que chef d'état-major de la 1^{re} armée, commandant la 3^e division d'armes et gouverneur militaire de Paris.)

● **AIR** — Est nommé directeur du Centre d'enseignement supérieur aérien et de l'Ecole supérieure de guerre aérienne le général de division aérienne Elie Humbert.

A LA COUR DES COMPTES

● M. Gabriel de Ponton, conseiller-maire, a été nommé président de chambre à la Cour des comptes, lors du conseil des ministres du 6 août. Il aura la responsabilité de la première chambre.

● M. Yves Béchade et Philippe Saint-Marc, conseillers référendaires, ont été promus conseillers maîtres à la Cour des comptes.

● M. Michel Perrin, a été nommé conseiller-maire à la Cour des comptes au tour extérieur.

M. BERNARD MONGINET DIRECTEUR DES SPORTS

Le conseil des ministres du 6 août a nommé M. Bernard Monginet au poste de directeur de l'éducation physique et des sports au ministère de l'Éducation nationale et des Sports.

Le professeur d'éducation physique et sportive, diplômé de l'ENSPER, entre en 1980 à l'École nationale d'administration et est affecté au ministère de l'Éducation nationale. Directeur de cabinet du ministre de 1965 à 1967, il est ensuite sous-préfet d'Issoudun puis secrétaire général de l'Indre (1969) et de l'Aisne (1974). Il est conseiller technique au cabinet de M. Christian Bonnet en 1977 et est nommé, en 1978, sous-préfet du Havre.

L'ÉDUCATION MUSICALE

Le ministre de la culture et de la communication a fait le bilan de l'année scolaire écoulée, deuxième année d'application du plan de développement de l'enseignement musical : doublement des crédits consacrés par l'État à l'enseignement de la musique, création d'un Conservatoire national supérieur de musique à Lyon, réformes des modalités administratives et pédagogiques d'intervention de l'État.

La création d'écoles de musique contrôlées par l'État sera poursuivie (dunne en 1980) et l'aide de ministères de la culture et de la communication aux établissements existants sera renforcée.

Le Conservatoire national supérieur de musique de Lyon étendra ses enseignements à de nouvelles disciplines. D'émulantes personnalités du monde musical seront, au sein de leurs conseils d'administration, associées à l'essor des deux conservatoires nationaux supérieurs de musique, celui de Paris comme celui de Lyon.

Les ministères de la culture et de la communication, de l'éducation et des universités faciliteront à la rentrée prochaine des actions

es nouvelles

CETTE SEMAINE littéraires

DES DOCUMENTS EXCEPTIONNELS

SUR D'AUTRES VACANCES: CELLES DE

LEONELLI, militant corse est arrêté
L'ancien directeur d'assurances est condamné

LEONELLI, militant corse est arrêté
L'ancien directeur d'assurances est condamné

ARNET

ARNET

ARNET

ARNET



Le Monde DES LIVRES

Découverte d'Eddy Du Perron

● L'un des plus
grands livres néerlandais
modernes est un roman
à clés.

LES Iles d'Indonésie, long-temps nommées par les Néerlandais, les Indes, ou, plus simplement, les Indes, servent de cadre à de nombreux ouvrages de Conrad. Il est manifeste que le livre d'Eddy Du Perron, *Le Pays d'origine*, ne parvient pas à effacer l'impression considérable qu'éprouvent les lecteurs devant les romans de l'écrivain anglais. C'est que

Conrad est un romancier, et que Du Perron se veut à l'inverse. Il s'affirme comme mémorialiste, et ne jure que par un modèle qu'il s'est choisi : le *Henry Brulard* de Stendhal. Autobiographie, donc. Mais il y a plus.

Eddy Du Perron est né à Java en 1899. Il appartient pour partie aux « Indes d'autrefois », aux « Indes qui s'éteignent ». Il va raconter l'enfance lointaine : c'est le pays d'origine, l'Indonésie. Les parents d'Eddy sont des colons qui font fortune avant de regagner l'Europe. Là, le père se suicide, et la mère élève le capital accumulé. Eddy Du Perron, qui avait l'argent facile et jouait les amateurs fortunés, se

retrouve pauvre, anéanti, et en proie.

Cette seconde phase de l'existence est importante, dans la mesure même où elle se mêle intimement, dans le *Pays d'origine*, à l'évocation de l'enfance. Les chapitres se chevauchent : Batavia, le domaine de Gistoux près de Bruxelles, et Paris, le Paris du diable par la queue. C'est ce jeu de bascule qui fait l'intérêt du roman, et affirme sa modernité.

A Paris, Eddy Du Perron fréquente principalement Alexandre Alekzief, ce peintre russe émigré qui sera célébré par ses films d'animation. Pascal Pia, rencontré sur la bête Montmartre, André Malraux, qui dira de Du

Perron dans les *Antimémoires* qu'il fut son « meilleur ami », et auquel il dédia *Le Pays d'origine*. Ces trois personnages paraîtront dans le *Pays d'origine* sous des pseudonymes : Goussier pour le premier, Viala pour le deuxième, Réveret pour le troisième.

Tout dans cet étrange roman est minutieusement exact. Du Perron avait truffé de notes l'exemplaire de son ami Jan Greshoff. Une partie de ces notes sont reproduites dans la présente édition : elles sont d'une minutie et d'une précision exemplaires. On dirait, en se bornant à elles, que le *Pays d'origine* est un texte documentaire.

Depuis, à la lire dans son continu, à ôder au charme indéfinissable qui naît de ces pages, on perçoit que le réel toujours convoqué dans le roman est perpétuellement dévié : on évoquerait, si les termes n'étaient antinomiques, un réel déréglé ; une réalité basculée dans l'ordre. Si les clés sont nombreuses, si tous les personnages convoqués sont copiés sur des écrivains, si l'entreprise devient, au fil des paragraphes, une fascinante « réécriture », c'est pourquoi le *Pays d'origine* est un grand roman !

On voit, dans ce livre, Eddy Du Perron confronté, avec ses familiers, aux questions que pose l'urgence de la vie : la mémoire, l'amour, la politique. On le voit réclamer à l'engagement de Malraux dans ces années 1933-1934 : dans des pages prophétiques, il montre la machine qu'il appelle en lui la fatalité du collectivisme. Et le *Pays d'origine* s'achève par un merveilleux « reportage » (il n'y a pas d'autre mot) des événements de février 1934. C'est alors que Du Perron « intellectuel irrécusable » consent à la « perte de tout ce qui rendait notre vie possible, possible à tous les sens du mot ». Ce chapitre ultime, tiré *Pour pessimistes*, contient quelques-unes des pages les plus lucides écrites à cette époque-là.

Le *Pays d'origine* parut en néerlandais dans le courant de l'année 1935. Eddy Du Perron était fixé en Hollande. Il prit parti en faveur des indigènes et exploités indonésiens ; il s'engagea dans le combat antifasciste. Et il mourut d'une crise cardiaque en 1940, le jour où les armées nazies envahirent les Pays-Bas, son pays, mais, quand même ! son pays d'exil.

HUBERT JUNG.

★ LE PAYS D'ORIGINE, d'Eddy Du Perron, traduit du néerlandais par Philippe Noble, préface d'André Malraux, Éditions Gallimard, 532 p., 50 francs 50.

★ LES AVENTURES DE MA VIE, d'Henri Rochefort, présentées par Jean Guichard-Mellé, Éditions Ramsay, 512 pages, 50 francs 50.

Rocheport le bondissant

● Des Mémoires aussi
frais qu'au premier
jour.

IL y a quatre-vingt-cinq ans, ces souvenirs, et ils croquent sous la dent comme une salade croustillante de matin, assaisonnée juste à point. Pas une trace de ce qui rend certains récits du même temps illisibles ou irritants, les fioritures et l'afféterie. Avec Rocheport, le mot, toujours juste, s'écrit au bû.

A peine a-t-on l'idée de se dire qu'il se fait la part un peu belle dans les péripéties qu'il raconte, que, sans doute, il nous donne de soi un portrait flétri, qu'il triche, peut-être, tel et là, avec la vérité. Quelle vérité ? En politique, Rocheport croit à la sienne, républicaine sous l'Empire, avec acharnement.

Le « bon »
et le « mauvais »

Ensuite ? Ensuite, « il a mal vieilli », nous prévient Jean Guichard-Mellé, à qui l'on doit la redécouverte des *Aventures de ma vie* : il est devenu boulangier, nationaliste, antidreyfusard. Est-ce une raison pour faire botter ces Mémoires, trois cent cinquante pages consacrées au « bon » Rocheport et une cinquantaine au « mauvais », celui-là découpé en tranches si minces, avec de si grands blancs, qu'on ne comprend plus bien le personnage, ni ses volte-face ? Puisqu'il s'agissait de tirer un volume unique de quelques neuf mille pages, il fallait jouer franc-jou, dire que les débats seuls avaient de la verve et que la fin ne valait pas tripette, ce qu'on devrait encore vérifier.

Restons-en donc au meilleur de ce livre, si bondissant, tel qu'il est, qu'on se croirait chez Dumas. Célèbre avant d'avoir paru, voici la Lanterne, le petit livre rouge de mai 1898 (mais oui, vous avez bien lu, tiré à cinq mille exemplaires, parvenu à cent vingt mille le soir-même, et rééditant cet exploit toutes les semaines, soixante-quatre pages où se poussa droit au manuscrit un seul rédacteur, notre Rocheport, aidé par son propre succès. Trop beau pour durer. De Bruxelles, où exilé, il loge chez Victor Hugo, dont il trace le portrait en famille, il envoie régulièrement vers la France son bronzon format réduit, mais tout aussi redoutable ; pour lui faire passer la frontière, tous les moyens sont bons : la poste, la valise diplomatique, des bustes de l'empereur en plâtre, bourrés à ras bord. On nage en pleine farce.

Compromis sous la Commune, voici Rocheport condamné à la déportation, en route vers la Nouvelle-Calédonie, via le fort Boyard, à l'île d'Aix, d'où il manœuvre de peu s'évader, l'île d'Oléron, où il s'efforce de survivre à dos escadrons de poutres en rivalité avec des régiments de punaises, puis Saint-Martin-de-Ré.

Du 10 août au 10 décembre 1873, ce sera sur la *Virginité* qui navigue à voile, le calvaire d'un

mal de mer incoercible puis, après trois mois au large, sur la presqu'île d'Arcachon, l'évasion spectaculaire, et par l'Australie, les îles Fidji, Honolulu, San-Francisco, New-York, l'Irlande (où les catholiques furent mal accueillis) et Londres, le retour en Europe et un nouvel exil, à Genève, où se trouve déjà Courbet, perdu d'absolu.

Ce sont là les grandes lignes. La vie bat derrière, drôle, cruelle, tantôt dans la solitude vernissée des cachots, tantôt au grand jour, dans l'amitié des camarades de combat, tantôt encore grandiose, quand il faut tenter d'échapper aux photogra-

phes et reporters de tous poils qu'en tous pays déchaîne l'équipée de Rocheport.

La vie... C'est le fin mot de l'œuvre et le mot-clé qui permet d'en comprendre l'auteur jusque, plus tard, dans ses errements. Pour se battre de cette manière obstinée et allègre, quelque but de victoire qu'on se soit assigné, il faut aimer beaucoup la vie, et l'aimer encore. Henri Rochefort nous passe le mot, toujours valable.

GINETTE GUITARD-AUVISTE.

★ LES AVENTURES DE MA VIE, d'Henri Rochefort, présentées par Jean Guichard-Mellé, Éditions Ramsay, 512 pages, 50 francs 50.

Ces juifs errants du travail

● Les Compagnons
du tour de France.

IL y a cent ans, les cathédrales dans la mémoire et se proclament enfants de Salomon, de maître Jacques ou du père Soubise ; (ils) défilent en gibus avec des ailes compassées de bourgeois, se font des signes secrets, baptisent au vin rouge les drôles de noms qu'ils se donnent, portent le bas dans le creux de leur main, s'entrebattent à mort ou s'entraident à vie (...). Ils ? Les Compagnons du tour de France. Avec leurs surnoms, leurs mots de passe, leurs mystères, leurs rites d'initiation, ils ne sont pas faciles à suivre à la trace, ces pèlerins pas très catholiques qui sillonnaient la France de ville en ville afin d'apprendre, au fil des embauches, les mille et un tours de leur métier. Car c'est ce qu'ils apprennent, c'est ce qu'ils apprennent, c'est ce qu'ils apprennent.

Secrets les Compagnons ? Et pour cause : ces « Devoirs » qui s'engouffraient d'une fabuleuse généalogie remontant aux architectes du Temple de Jérusalem, ces juifs errants du monde du travail, ont constitué d'efficaces associations de résistance contre la rapacité des patrons et contre les malheurs du temps.

Décroisés par les maîtres de métier, accablés d'indécence par les docteurs en Sorbonne, poursuivis comme séditieux par l'État, les compagnonnages ont justement survécu grâce à leur sens du secret, en menaçant de mort — et d'ailleurs en trucidant — tous ceux qui dévoilaient leurs rites et leurs pratiques.

« Ah ! oui
on nous dressait »

Pourtant, tard dans le dix-neuvième siècle, alors que le compagnonnage s'effaçait ou se repliait sur lui-même, des Compagnons bien intentionnés ont « mangé le morceau » en publiant leurs Mémoires, tels Agrippa Perdiguer (Avignonnais la Vertu), Abel Boyer (Périgord Océan royal), Jean-Baptiste Etienne Arnaud (Libourne le Dédicé) ou Théophile Guillaumond (Carcassonne le Bien-Aimé du tour de France). C'est à l'aide de ces bribes de la mémoire collective des Compagnons que Barret et Gurgand (auteurs heureux d'une autre geste de l'errance, « *Prix pour nous à Compagnon* ») ont écrit cette histoire des ouvriers du tour de France.

Chez les plus pauvres, vovés dès l'enfance aux travaux des

champs ou, pire, à la fabrique, les chances de s'élever sont ceux qui se retrouvent en apprentissage. Dégrossi devant l'établi paternel, Perdiguer est capable, à dix-huit ans, d'exécuter seul pour l'église métropolitaine d'Avignon un grand buffet de sacristie ; au même âge, l'apprenti maréchal Abel Boyer sait forger des tenailles, des haches, des serpes, des bûchettes, réparer les fourneaux et peut récupérer un fusil de son chien ; à Saintes, le petit Joseph Voisin, fils de paysan, apprend les rudiments de l'art de la charpente.

« Ah ! oui, on nous dressait », se souvient Abel Boyer. Le coup de pied aux fesses — quand ce n'était pas le coup de bâton — avait autant de vertus que le tour de main ; donne à quatorze heures de travail, et, même le dimanche, il fallait venir dès 6 heures du matin pour balayer l'atelier, nettoyer et ranger les outils. Dès la fin de leur apprentissage, ces gars de bouillottes de charpentier ou de serrurier apprennent qu'ils ne savent encore rien, et que la véritable maîtrise se possède sur le tour de France : « Je n'entendais que cette rengaine-là tout au long de l'année, raconte Boyer : quand pars-tu faire ton tour de France ? »

ANDRÉ ZYSBERG.

(Lire la suite page 13.)

«La Joie-Souffrance», de Zoé Oldenbourg

Le scandale de l'amour

CE roman est une double gageure. Écrire en près de huit cents pages l'histoire d'un amour qui dure à peine quinze mois et se résume en quelques mots : un homme de quarante ans tombe amoureux d'une camarade de lycée de sa fille ; il abandonne sa famille pour vivre sa passion ; il est emporté par la tuberculose ; elle se suicide. Trois fois rien comme thème, il faut donc orchestrer. Pour cela Zoé Oldenbourg ne craint personne : aucun instrument ne lui manque, des voix aux symboles et aux culvres.

L'autre enjeu du pari, c'est d'arriver à se faire lire sur cette longueur. Or, si on entre dans ce roman avec la patience, l'attention, le temps qu'il requiert, on ne peut plus en sortir : trop pris par le drame qui s'y joue, trop séduit par les personnages, happé par un torrent de vie. On est transporté ailleurs, dans ce Paris des années 30 où la colline de Meudon « passait à bon droit pour une colonie russe », en plein cœur de cette première émigration à laquelle l'auteur appartient. Et pour des heures, des jours, on se retrouve lié aux étreintes qui vont, là, sous nos yeux, dans l'écho ou la réussite inespérée de leur exil, s'adorer, se haïr, s'entraîner, et parier, parier leurs joies, leurs souffrances, leurs difficultés, leurs humiliations, leurs fiertés, leurs souvenirs, leurs rêves, leurs cauchemars.

Ainsi cet énorme roman nous apporte-t-il deux choses : une fresque réaliste qui saisit dans ses gestes, ses rites, ses sentiments, une société marginale qui, pour nous, n'est pas sans exotisme, et un chant d'amour comme étaient capables d'en émettre le Moyen Âge, les surréalistes, le romantisme, toutes les grandes époques réveuses de notre littérature. La dissonance fondamentale qui nourrit la *Joie-Souffrance* et lui donne son ampleur vient de cette fusion du réel et de l'irréel, de l'observation aiguë, voire sarcastique, et du lyrisme.

PEIGNANT pour la première fois avec cette intensité le milieu où elle a vécu son adolescence, Zoé Oldenbourg n'en use pas autrement qu'avec les croquis ou les aquarelles auxquelles elle s'est d'abord vouée. Elle met en scène une bonne centaine de personnages d'entre lesquels soudain un couple se détache qui pose les questions essentielles : l'amour bravant l'honnêteté et la mort. Somme toute,

par Jacqueline Piatier

une passion cathare. On comprend à travers ce livre pourquoi cette romancière, venue en France à l'âge de neuf ans, dans les années 25, s'est appliquée avec autant de zèle à ressusciter notre lointain passé. Elle y retrouvait son climat. Et comme elle l'a fait pour ses précédents romans qu'annonçait toujours une étude historique — le *Bûcher de Montségur* introduisant aux *Brûlés* et aux *Chânes charnelles*, les *Croisades* à la *Joie des pauvres*, — l'autobiographie intellectuelle qu'elle a publiée en 1977, *Visages d'un autoportrait*, révélait que Zoé Oldenbourg allait écrire cette fois la geste des siens.

LES siens ? La famille Thal qui est au centre de l'objectif ne reflète pas exactement la famille Oldenbourg, ni ce qu'elle a vécu : le ménage mal assorti des parents formé en pleine guerre civile, rompu d'un commun accord avant le départ du père pour l'exil, et la mère recueillie d'abord avec ses deux filles, Hélène et Zoé, par son beau-père, académicien à Saint-Pétersbourg, puis allant rejoindre son mari à Paris pour y reformer un couple dont la mésaventure persiste, jusqu'à la rupture définitive en 1938.

Sur cette rupture, Zoé Oldenbourg avait glissé dans *Visages d'un autoportrait*, mais on y relevait cette curieuse confidence : « Si je voulais écrire cette histoire-là, dis-elle, exactement telle que nous l'avons vécue, je veux parler de la singulière aventure qui a finalement causé la séparation de mes parents — et si j'avais le talent nécessaire de l'écrire comme il faut, — je serais devenue l'auteur d'un des plus diaboliques romans noirs qu'on ait jamais lus. Oh ! sans obscénités ni sadisme, ces pauvres jeux d'enfants gâtés. Une histoire où le mal n'a pas besoin d'un attirail de Grand-Guignol. Dites-le des fleurs. C'est beaucoup plus cruel ! » Etait-ce la promesse de la *Joie-Souffrance* ? En tout cas l'œuvre qui nous est offerte aujourd'hui, à la fois transposée et parcourue d'échos venant de l'autobiographie, répond bien à ce programme.

Vladimir Ilitch Thal — ce prénom, pour être celui de Lénine, ne cesse de soulever des plaisanteries — est venu rejoindre ses parents, Tatiana Pavlovna et Ilya Petrovitch, à Paris où ceux-ci ont émigré les premiers : ils y avaient fait leurs études, ils y comptaient des amis, ce Marc et cede Anne Rubinstein, des juifs que les vieux Thal, en bons socialistes démocrates avertis, ne songeaient pas à renier. Vladimir Ilitch n'arrive pas seul, mais avec son épouse Myrrha qui porte sur le bras leur premier enfant, une fille, Tala. Oublieux d'une fiancée qui sera sa première victime, il est tombé amoureux de Myrrha, qui voyageait avec son frère jumeau Georges, dans un de ces trains où la bonne société petersbourgeoise fuyait, vers la Crimée, la famine et les rouges.

Georges, qui ne s'est pas séparé de sa sœur, sera un des personnages importants du roman. Il représente l'émigré qui réussit — dans le commerce, bien sûr, et grâce à des dents de requin, — tandis que Vladimir, de vocation littéraire, végète dans de petits emplois, intellectuels ou alimentaires.

(Lire la suite page 11.)

«Brillant, cosmopolite, corrosif.»
Dominique Fernandez / L'Express

«Précipitez-vous sur La nuit du grand Boss»
Les Nouvelles Littéraires

Fruttero et Lucentini
La nuit du grand Boss
roman
GRASSET

PRIX DES LIBRAIRES 1980

CLAUDE MICHELET
Des grèves aux loups
roman

Un roman qui a de la gueule et de l'odeur comme tout ce qui monte de la vraie terre des paysans.

Bernard Clavel

On ressent un plaisir rare et violent à vivre avec les paysans du paysan-écrivain Claude Michelet.

La Vie

Cette œuvre atteint à l'émotion collective de la grande littérature enracinée.

Le Figaro

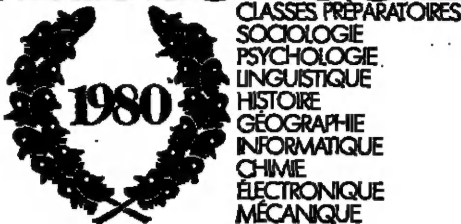


ROBERT LAFFONT

Depuis 38 ans, le journal spécialisé
"Les Annonces" est le n°1
pour la vente des fonds de commerce
En Vente Partout 2.50 F et 36, rue de Malte, 75011 PARIS

Le Monde DE L'EDUCATION

LE PALMARES DES UNIVERSITES ET GRANDES ECOLES



JOBS D'ETE: BIEN NEGOCIER SON CONTRAT
DES LIVRES D'ENFANTS LES METIERS DU DESIGN
POUR LES VACANCES

NUMERO DE JUILLET-AOUT - EN VENTE PARTOUT 7 F

ABONNEZ-VOUS AVANT AUGMENTATION

Pour ceux d'entre vous qui souhaitent recevoir régulièrement le Monde de l'éducation, il suffit de nous envoyer le bulletin ci-dessous. Vous ne paierez que 70 F pour onze numéros ou lieu de 75 F, et vous recevrez, EN CADEAU, l'un des numéros déjà publiés.

RECEVEZ GRATUITEMENT
l'un des numéros suivants :

- ☐ « Histoire : la vérité sur la crise », n° 61, mai 1980.
- ☐ « Les jeunes et l'orientation », n° 60, avril 1980.
- ☐ « Le sport à l'école », n° 58, février 1980.
- ☐ « Quel enseignement dans dix ans ? », n° 57, janv. 1980.
- ☐ « Les jeux de société », n° 56, décembre 1979.
- ☐ « Les enfants et la publicité », n° 55, novembre 1979.
- ☐ « Apprendre les maths : le casse-tête », n° 54, oct. 1979.
- ☐ « Orientation : quel bon choix ? », n° 50, mai 1979.

Vous pouvez, si vous le souhaitez, commander en plus de votre numéro-cadeau d'autres numéros. Il vous suffit d'ajouter à votre règlement la somme de 6 F par exemplaire demandé.

NOM

Prénom

Adresse

Je vous règle la somme de 70 F pour mon abonnement d'un an (onze numéros) ou Monde de l'éducation, et je reçois en cadeau l'un des numéros cochés ci-dessus.

Envoyer votre bulletin et votre règlement (chèque bancaire ou postal à l'ordre du « Monde »), au « Monde de l'éducation », 88, rue de Malte, 75011 PARIS CEDEX 09 - Tél. : 546-72-23.

poésie

En souvenir de Guy Lévis Mano

● Un poète éditeur de poètes.

L'HISTOIRE de l'avant-garde poétique est traversée, depuis la fin de la première guerre mondiale, par l'action, paré-étrange et souvent sans tache, de quelques éditeurs au goût parfait et à l'exigence exemplaire, qui ont fait la spécialité et qui ont en fait les piéges du « compte d'auteur ».

Il y eut ainsi le Sans Pareil, qui publia, au lendemain de 1918, Blaise Cendrars, Paul Morand, Max Jacob, Paul Eluard, André Breton, avant le surréalisme, et un texte d'une importance capitale, les *Champs magnétiques*, d'André Breton et de Philippe Soupault. Les *Cahiers libres* prirent la relève, dans les années 30, avec, en plus des surréalistes, André Salmon et Paul Valéry.

Dans les années 30, ce fut le tour de Guy Lévis Mano, dans son atelier de Montparnasse, avec de petits volumes élégants — si irrésistibles en fait que toute une génération d'étudiants fiers de jeunes poètes, les glissaient en poche, sans les payer, dans l'arrière-boutique de maint libraire — et des auteurs choisis avec un discernement admirable : une fois de plus, les surréalistes, en particulier René Char ; les poètes complets de Philippe Soupault ; les *Yeux fertiles*, de Paul Eluard ; Tristan Tzara et, plus tard, Henri Michaux.

Il ne négligeait pas les jeunes, dont Maurice Blanchard, de mesure presque inconnue, Georges Schéhadé, et un autre poète oublié qu'il convenait de réhabiliter, Roger Lannes, l'auteur des *Voyageurs étrangers*, qui marqua plus d'un adolescent à la veille de 1939. Son travail, à peine ralenti depuis une dizaine

d'années, s'est prolongé jusqu'à sa mort, il y a quelques jours (voir le Monde daté 27-28 juillet) : une mort à son image, digne et discrète.

En captivité, sous le pseudonyme de Jean Garamond, Guy Lévis Mano avait écrit les beaux poèmes de l'*Année de l'homme immobile* qui furent publiés par Albert Béguin dans la collection des *Cahiers du Rhône*. Il avait traduit des poètes et des philosophes espagnols proches de l'ésotérisme et de la mystique. Ses propres poèmes recherchaient les formes courbes, la solitude, l'affirmation d'une sorte de romantisme abstrait, traversé de fulgurances qu'un Jean de la Croix aurait aimées. Gallimard en a publié un florilège en 1971, tiré de ses recueils successifs, intitulé *L'ogre la source*. On y voit une pensée s'agiter et alimenter peu à peu son centre vers un lyrisme moins intrinsèque. Rien chez ce poète n'est gratuit : on devine dans chaque page une nécessité intérieure et comme un cri étouffé.

Le poème dans la forêt

Il composait dans la forêt son plus beau poème. Il marchait et les oiseaux l'accompagnaient. Il était une couronne mouvante autour de lui et happaient avec ardeur les paroles qui sortaient de sa bouche. Lorsqu'il se taisait les oiseaux demeuraient. Ils volaient alors à reculons, leurs becs écartés, et ne le lâchaient pas. Mais il venait vite dans sa maison. Les oiseaux avaient mangé son poème. Parfois, dans la forêt, alignés sur une branche, ils lui récitaient sa vers : parfois groupés, ils imprimaient dans le ciel tout son poème.

ALAIN BOSQUET.

Vénus Khoury-Ghata, fabuliste

● Le dernier prix Guillaume-Apollinaire

ENUS Khoury-Ghata, qui nous vient du Liban, a obtenu cette année le prix Guillaume-Apollinaire pour *Les Ombres et leurs cris*, où, dans la suave fantaisie des notations irrationnelles, elle se montre la digne descendante à la fois des poètes arabes classiques et de Georges Schéhadé. L'élégie du réel et l'irréel comme il n'y avait eu de frontière entre eux, semble sa marque personnelle. C'est le cas aussi du recueil qu'elle publie aujourd'hui, *Qui parle au nom du jasmijn*.

Face à la perpétuelle affabulation de l'enfance, elle se contente, d'ailleurs, d'aligner des images fraîches et impertinentes, qu'elle enregistre au fur et à mesure de son improvisation prime-

sautière, de sorte qu'une adorable confusion s'ensuit, à quoi elle donne une cohérence qui ne doit pas en atténuer l'aspect libre et gonflé. Qu'on ne s'y trompe pas cependant : la forme fruste et directe convient à ce genre de gifle à la trop sage vérité. On est désarmé d'abord ; mais le charme ne se dissipe pas.

Il fut impossible en tant que mort, se comporter dignement durant ses obsèques, allant jusqu'à aider les croque-morts à porter son cercueil et à recevoir les condoléances aux côtés des membres de sa famille.

Mais le soir le laissez-pérez, il se demandait si, dans sa hâte, il n'avait pas oublié de demander un congé de mort à son patron.

A. B.

* QUI PARLE AU NOM DU JASMIN, de Vénus Khoury-Ghata. Collection « Petite Sirène ». Les éditions français révisés, 96 pages.

CORRESPONDANCE

A propos d'André Brink

M. R.H. Goria, attaché (affaires culturelles et presse) de l'ambassade d'Afrique du Sud à Paris nous signale qu'en dépit des affirmations d'André Brink sur « l'interdiction de son œuvre dans son propre pays », (voir « le Monde des livres » du 25 juillet), « ce fait est incorrect ». (...) « Contrairement à ce qu'a déclaré M. Brink lui-même à maintes reprises au cours de son récent séjour en France, écrit M. Goria, son livre n'est pas interdit de publication en Afrique du Sud ».

« Lire le Moyen Age »

Dans l'article qu'elle a donné sur notre bibliothèque médiévale dans « le Monde des livres » du 1^{er} août, Mme Florence Delay a reproché à Mme Régner-Boh-

ler, qui dirige la collection Stock « Fitas » Moyen Age, sa traduction des *lais du Cour mangé*, coupable, à ses yeux, de ne pas rendre la musique dont étaient aussi composés ces vers. Mme Régner-Bohler nous envoie la mise au point suivante :

Mme Delay affirme que les *lais* traduits sont, à l'origine, des *lais* « musicaux » et en tire prétexte pour condamner sévèrement la traduction du *Cour mangé*. Il est connu de tous les spécialistes du Moyen Age, sauf apparemment de Mme Delay, que ces *lais* saxonnais (qui sont avec les *lais* de Marie de France nos premières nouvelles) ne sont en aucun cas des *lais* « musicaux », mais au contraire des *lais* « encastrés », se présentant sous la forme d'un *l'epoque* (le vers de huit syllabes) que l'on ne peut rendre autrement qu'en prose (notre forme-réel).

la vie littéraire

Mort de Camille Belguise

Camille Belguise vient de mourir à 86 ans, à La Frette, dans la maison des Romances de Jacques Chardonne, son mari, auquel elle avait inspiré en particulier le personnage d'Armande. Son beau visage et sa sensibilité étaient poète aussi celui de Claire comme un reflet. Elle-même écrivait. Elle laisse quatre livres, incalculables : des notes poétiques, des pensées cueillies aux fleurs et aux douleurs des jours ; *Echos du silence* (1952), *Seul l'amour* (1953), *Mes saisons* (1955), *La vie à tout dit* (1970).

Un style aérien avec le souffle d'une tendresse jaillie du plus profond d'elle-même et qui forme un contraste saisissant avec les œuvres de Chardonne, toutes d'intelligence maîtrisée. Il admirait cette grâce d'écriture.

Camille Belguise était la mère d'André Boy.

Soviétiques et femmes

Bien peu de gens, il y a quelques années, avaient entendu parler de Louisa Voznessenskaïa, femme libre et poétesse de Leningrad. Une arrestation pour « parasitisme », une condamnation à deux ans dans une colonie de redressement près du lac Baïkal — le même que l'intérieur proposa de visiter à la bonne saison — ont donné une certaine notoriété à Louisa. Pour en savoir plus sur cette Soviétique ex-otomane, il faut acheter et lire le recueil de témoignages que viennent de publier les éditions Tiers (1). En moins de vingt pages, Louisa Voznessenskaïa, dresse un tableau complet de la condition pénitentiaire des femmes. Car on enferme aussi les femmes en U.R.S.S. Tout comme les hommes. Et, nous dit l'auteur, on a fait même du zèle à l'approche des Jeux olympiques... A Vienne, il y a deux semaines, elle attendait à l'aéroport trois autres dissidentes expulsées d'U.R.S.S. et déçues de leur nationalité : Tatiana Mamontova, responsable de *Femmes et Russie*, Natalia Matkovskaïa et Tatiana Goritcheva, rédactrices en chef de la revue *Marie*.

« Été romain » : du poète et des jeux.

La troisième édition de l'*Été romain* avait pour point fort, cette année, la marathons poético-estonienne de dix jours qui s'est achevée sur le champ de courses de la villa Borghese (le Monde du 11 juillet). Pour la bagatelle de 150 millions de lires — 750 000 F — ce second Festival international de poésie, avec cent dix poètes invités (dont une cinquantaine d'étrangers), sonorisation impressionnante, stands variés, livre et maillot imprimés pour l'occasion, devait attirer le souvenir déjà mythique du « Woodstock poétique » de l'an dernier à Castelporziano. (Sera-ce la triomphe posthume de Marinetti ?)

On ne reproduit pas les miracles... Un public débordante mais distrait (« Tu fais quoi ce soir ? — Affaire sur poètes »), entre deux tranches de pastèque, a consommé du poète et fait l'économie de quelques lectures. La poésie semble avoir fui, avec les chevaux peut-être ? Ni la « grandeur française », encore moins supportable à l'étranger, ni les mélodées d'une *beat generation* vieillissante, ni la « punkitude » hollandaise que

l'on découvre parfaitement américanisée, ni les acrobaties vocales et même physiques de certains Italiens n'ont su la rappeler. De rares étincelles de langage (Rosselli, Schwenner, Vassalli) tombent dans l'indifférence du tintamarre, s'éteignent. Il faut jouer le jeu du cirque, brillamment parfois (Artman, Spetola), pour être écouté... A moins d'être Brodsky et de déclamer avec cette voix-là devant une assistance désemparée rarifiée, parce que c'est presque l'absence... — J.-C. V.

Nodier dans sa coquille

A la suite de l'article de Jacques Callard, « Au fil des rééditions », publié dans « le Monde des livres » du 25 juin 1980, M. Jean-Luc Steinmetz, qui présente et annota chez Garnier-Flammarion la réédition des Contes de Nodier, dont il était question dans l'article, nous adresse la lettre suivante :

Il est important d'être lu et bien lu ; lorsque l'on réédite un auteur comme Nodier, il est navrant de tomber sous la griffe d'un critique qui, visiblement, le renvoie dans le purgatoire des bibliothèques : « Nodier a mal vieilli dans l'ensemble », au moment même où diverses manifestations : colloque de Besançon en mai, numéro d'Europe de juin-juillet, montrent tout l'intérêt que l'on porte à cet écrivain.

Qualifiant le recueil publié chez Garnier-Flammarion d'« extrêmement légal », Jacques Callard suit-il bien qu'il regroupe cependant l'essentiel des contes de Nodier ? Non content d'en atténuer la portée littéraire, il signale la « fine » de quelques négligences dans la typographie du volume, à la page 88, par exemple. Une lecture attentive de la préface et des notes du livre aurait appris — entre autres — que l'orthographe cochenard, p. 88, est utilisée à dessein par Nodier (voir la longue note 3, p. 129). Faut-il, au demeurant, les livres de 300 pages qui ne comportent pas quelques coquilles. L'article de M. J. Callard lui-même n'en est pas exempt, qui nous enseigne, dès la septième ligne, que l'auteur de *Quo Vadis* ? est « Sienkiewicz » (et non Sienkiewicz). Mais chacun, à moins de faire la mauvaise tête, avait déjà rectifié ! — J.-L. S.

en bref

● LE PERSONNEL DU CERCLE DE LA LIBRAIRIE s'indigne, dans un communiqué, du « sabotage » des services de la direction, à la faveur du silence éternel, de la « libération » du 24 juillet 1980. Il estime qu'il ne s'agit de rien de moins, devant une situation financière sans doute désastreuse, risquant pour les observateurs d'une gestion incertaine, que de saboter tous les services de véritable utilité pour les professionnels du livre et la pu-

blic en général... Rappelons que trente-six personnes ont menacées de perdre leur emploi, et que les services suivants sont menacés de disparition : Service de l'emploi, AFRIL, I.S.R.N., Bibliothèque technique, Service de la critique, Recherches bibliographiques, Edition du livre de l'année, Bibliob.

● FLORA TRISTAN retrouve une vie posthume. Ses œuvres (intouchables) et les Péripéties d'une paria et le « Journal du Tour de France », ont été rééditées (Maspero). La biographie (épuisée) de Dominique Desanti : « Flora Tristan, femme révoltée », republiée augmentée et enrichie d'une préface comportant des lettres inédites (Hachette-Littérature).

● UNIVERSALIA 1980, la revue annuelle des faits de l'année, éditée comme supplément de l'Encyclopédie Universalis, vient de paraître pour la septième fois. Visant, depuis 1974, à faire revivre « une année avec ses multiples visages et ses prodigieuses foisonnements », « Universalis » est complétée de tables qui en facilitent l'utilisation. Pour la première fois, le tirage dépasse cent mille exemplaires.

Encyclopédie Universalis, 10, rue Valenciennes, 75014 Paris. Prix souscription : 135 F. Prix en librairie : 200 F.

هكذا من الأصل

romans

Le scandale de l'amour

(Suite de la page 9.)

La jeune ménagerie s'entasse dans le pavillon de Meudon qu'occupent les parents Thal presque sans ressources. Ancien avocat à la cour, Ilya Petrovitch « fait » des enveloppes ; Myrrha, qui est peintre, frotte le parquet des autres ; Tatiana Pavlovna, la mère, une forte personnalité, tient la maison où deux nouveaux enfants naissent, une fille et un garçon. Malgré le décalage et la pauvreté, la vie ne perd pas ses droits, marquée de générosité, et de querelles politiques, ponctuée de fêtes, et les vers de Pouchkine et d'autres poètes, français ou russes, coulent en même temps que le thé noir.

Après de ces déracinés qui se suspectent et s'entraident, Vladimir Ilich passe pour un homme heureux. N'a-t-il pas épousé une manière de sainte qui embellit tout ce qu'elle touche ? Trop sainte justement. Ce sera sa seconde victime.

Et Victoria, la troisième, qui comme une flamme rouge fait éruption dans cette existence. Elle a dix-sept ans, elle vient de perdre sa mère, et depuis ce deuil est devenue l'amie passionnée de Tala, la fille de Vladimir. Pourvue d'un père terrible : un ancien militaire de l'armée Koltchak, qui travaille chez Citroën et ne pense qu'à en découvrir avec son vieux revolver. Déjà mûre, déjà femme, Victoria, appétissante fruit de chair, c'est elle qui sautera au cou de Vladimir qui, dès lors, ne verra plus qu'elle. Et, lumineuses, les heures de joie que vit le couple dans l'extrême précarité alternent avec les ravages que ce bonheur cause.

Excitation de l'amour, scandale de l'amour, têt suivi du scandale de la mort. Tala sera touchée la première, parce qu'elle a surpris, un jour, l'étreinte inadmissible : un des moments les plus césés, les plus pudiques, les plus dramatiques du roman ; puis Myrrha, que la douleur transfigure et qui aboutit les deux amants ; et Pierre, le fils, qui se réfugie

sous l'aile de l'oncle riche de Georges ; et le père de Victoria, que l'insulte rend à demi fou et qui, de bagarre en bagarre, aura finalement la peau du ravisseur ; cependant que les comparses, comme le chœur antique, commentent la tragédie avec des sentiments vulgaires.

ELLE, Zoé Oldenbourg, ne juge pas. Le romancier, nous a-t-elle dit ailleurs, est un être habitué à contempler avec la même sérénité le bien et le mal, à tout comprendre. Et c'est vrai que dans ce roman polyphonique elle rend à merveille le point de vue de chacun. Une étonnante vérité psychologique qui passe directement, en dehors de toute analyse, dans les dialogues ou les monologues intérieurs. Car elle mène tout de front, paroles, pensées et la description minutieuse des corps et des lieux, aussi attentive au mouvement d'une jupe ou d'une chevelure qu'aux éclats de ciel dans une flaque d'eau, qu'à la rage, à l'ivresse, au désespoir qui s'emparent des cœurs.

C'est ce qui explique l'énormité de la *Jolie-Souffrance*. Disproportionnée ? Il y a de la surcharge dans la création de Zoé Oldenbourg. La dimension russe. Ne point-elle pas ses compatriotes comme d'interminables bavards ? Mais la romancière qui les entend, à travers sa mémoire ou son imagination, leur prête sa témérité, sa culture, son intelligence. Ces innombrables pages ne raisonnent pas en vain. Elles apportent, de plus, un très beau travail dans l'art de la dissonance, avec ce réalisme qui contrarie le lyrisme, ce rire qui se mêle aux larmes, cette vie prosaïque qui ensème la tragédie et cette passion scandaleuse qui libère un sublime chant d'amour.

JACQUELINE PIATIER.

LA *JOIE-SOUFFRANCE*, de Zoé Oldenbourg. Gallimard, 762 p. Environ 75 F.

Fin de siècle à contre-jour

Le second roman de Pierre Fréha

Anglo-Ismaïr, Pierre Fréha, comme d'habitude, mais selon sa propre pensée, glisse du côté de chez Proust : par tous ces « passants désolés de remonter le temps », par ses « invisibles et persistants Illus », enfin par les « performances mondaines ».

Le changement, ici, est plutôt dépaysement : on n'est plus à Londres mais à Paris. Et à Surcouf, ce qui permet à l'auteur, qui les aime, de cultiver en français ses jardins à la place des jardins et des squares. Surcouf : il n'y a plus de narrateur. Nous ne dirons pas que c'est le romancier qui regarde, parle et manipule, puisque nous avons appris que le texte s'écrit tout seul. En tout cas, il s'écrit à la manière — maintenant que nous la connaissons — de Pierre Fréha.

Le « nouveau lecteur » ne saurait, lui non plus, commettre cette vieille erreur : chercher dans le roman des stries à aimer, haïr, mépriser, à qui s'identifier, etc. Pourtant — c'est un des charmes ambigus du livre (comme pour le précédent, mais plus nettement) — l'auteur le voudrait bien, et s'y emploie sans avoir l'air d'y toucher. Ses personnages d'hier étaient un peu des ombres — lumineuses — douées de parole ou plutôt d'écriture. Cette fois, sans perdre leur transparence, ils — elles surtout — prennent un certain corps, s'en écartent, y reviennent.

Et l'auteur se glisse à l'intérieur, démontre, explique les rouages et le mouvement des « mouvements du cœur » et, bien entendu, ses intermittences).

bref, ne craint pas la psychologie romanesque. Mais il s'y livre en prenant ses distances, avec un humour entre cuir et chair, en feignant de n'en être dupe qu'à demi. Ce qui lui permet de se découvrir à plaisir, en mettant du même coup le lecteur dans le jeu : « *Non, voici fier d'une héroïne et de son libre arbitre* » ; ou franchement dans le bain : « *Il serait dommage que le lecteur imagine l'existence d'Odde comme quelque chose de pesant* ». Nullement : c'est la légèreté même. Entendez-le au meilleur sens : elle flotte. Fréha d'un mari qui, bien entendu, n'a pas de « poids », mais lui parce qu'il existe à peine ; entre des stries, les hommes surtout ; elle ne se pose sur aucun, ni ne laisse aucun se poser. Et, pour se protéger d'un peintre Don Juan comme d'un adolescent pré-nommé Rolé, il suffit qu'elle ouvre « l'ombrelle des sentiments ».

Le lecteur, lui aussi, a la regarde en souriant : « *Il est l'impression qu'elle ombrellait ses sentiments, qu'elle leur était fidèle en les dissimulant* ». Et là, on sent cette psychologie impressionniste est parfois précoce. Ici, d'une précocité un peu trop à la Rostand. Les sentiments, Roxane les est volontiers « ombrellés », qui voudrait qu'on les « délabrynthât ». Aimable travers. Il y a aussi un peu trop de dialogues, un peu trop de sous-entendus. Mais l'auteur entend donner du siècle finissant une photographie à contre-jour à travers un écran délicatement fumé.

YVES FLORENNE.

L'OMBRELLE DES SENTIMENTS, de Pierre Fréha. Mercure de France, 254 pages. Environ 52 F.

La sombre passion de Chantal Chawaf

Un voyage intérieur « pour éblouir la mort et le désespoir » : c'est cela, *Landes*, la lente et sinuose traversée d'un paysage désolé, afin de ramener peut-être. Ce livre de Chantal Chawaf, le huitième en six ans, est un jalon dans une œuvre totalement originale où l'écriture poétique, malaxée, ouvragée, s'élargit de chair et de matière, prend mouvement, lumière, couleur. Dans ce travail minutieux et éperdu sur le langage, la romancière trouve un point d'ancrage entre vie et mort, entre angélique et désir.

« Te souviens-tu ?... Je souviens-tu ?... » Dans *Landes*, ce qui faisait la grâce heureuse de *Sté de sensences*, ne revient plus que par bribes. La réminiscence du pays trahit de la princesse des Carises, royaume du jus, du suc, du crémeux et du déda, est celle du doux temps d'enfance sourit de la « mie des contes de fées ». Autre nostalgie, celle des solitudes brûlantes, des vendanges de chair, quand l'« Homme-Grain » se taignait la barbe de myrtilles. « Et l'aimable le soleil, la boue de toi, le grand texte. »

Mais *Landes* refuse cette sensualité gourmande, fait vibrer l'angoisse, présente depuis Car-

œur, met à vif la blessure, résume le monde inhabitable, le dépérissement des organes, la lassitude d'un corps qui parle le langage violent de la maladie. Dans le désordre de la rêverie, la tentation de l'auto-destruction est balancée par le désir d'aller de l'avant sans recourir à l'impulsible enfance, de dépasser la mémoire, de « textile d'amour », d'accepter le lent cheminement vers la mort, de la traduire dans une langue encore inconnue.

Au cœur de l'obscurité, brillent encore des brèves mal dessinées. Il en était ainsi dans *Rougeâtre*, cantate violente, muqueuse, plongée dans l'intérieur du corps. Avec *Landes*, Chantal Chawaf s'enfonce dans l'énigme d'une « haute nuit interne » où fleurissent des plantes de sang, de jour et de nuit. Nomade du rêve, cheminant entre veille et sommeil, entre répulsion et passion, elle cherche goulument la « source commune à l'homme et à la femme » où désaltérer sa soif d'illimité.

MONIQUE PETILLON.

LANDES, de Chantal Chawaf. Stock, 268 pages. Environ 59 F.

Une fable de Renaud Rosset

Comment peut-on être soi ?

DEPUIS son premier roman, *Le Léonard solitaire*, Renaud Rosset, avec une étonnante diversité de tons, fait vivre des personnages en proie à l'angoisse de ne savoir comment coïncider avec leur vie. Qui suis-je ? Vieilles interrogations, qui n'en est pas moins, pour chacun, d'une brûlante actualité.

A cette question, le héros du dernier roman de Renaud Rosset, *Celui qu'on s'attendait pas*, répond d'abord sans hésiter : je suis Michel Moreau. Son identité, son destin peut-être, il ne peut les pressentir qu'à travers son nom, auquel il tient comme à la seule réalité dont il soit sûr. Aussi, dès son enfance, refuse-t-il d'être d'Arignan, ne serait-ce que le temps d'une récréation ; un peu plus tard, il tourne le dos définitivement à la fille étourdie qui avait osé l'appeler Mimi. C'est Michel Moreau qu'il veut être.

Mais qu'est-ce qu'un Michel Moreau ? Avec regret, le jeune homme constate la banalité de ce nom : tout le monde ne peut pas s'appeler Napoléon ou Alexandre. Pourtant, il sent en lui toutes les qualités, tous les défauts qu'on lui a attribués : les siens, les siens, les siens. Tout est en lui, à l'état virtuel, ce qu'il exprime dans cette étonnante formule : « *Le monde, c'est moi* ». Hélas, il ne suffit pas de proclamer cette certitude pour la faire accepter par tous. Il faut donc s'évertuer à exister pour eux.

Marcasse tourmenté, Michel Moreau invente des procédés extravagants pour se faire écouter longuement par des inconnus qu'il appelle au téléphone. Comme il est intelligent, adroit, et pour le moins original, il fait de rapides progrès dans son art singulier, et parle d'abondance, tout heureux de triompher momentanément de l'indifférence universelle. Car il faut se rendre à l'évidence : tout le monde se passerait de Michel Moreau, qui n'a rien de nécessaire, si ce n'est pour lui-même. On ne l'attendait pas : révélation amère.

L'amertume et la cocasserie se mêlent étroitement dans cette fable où l'auteur ne se prive pas de déconcerter son lecteur : du métier de standardiste à celui de détective privé, en passant par les fonctions d'animateur de radio et de brocanteur, Michel Moreau prend les virages de sa vie à toute vitesse, et on le suit dans l'effacement. Comment peut-on s'enfoncer à soi-même des lettres anonymes ? C'est une des questions sans réponse raisonnable que pose l'auteur.

On ne saurait sans la trahir schématiser une intrigue menée tambour battant et qui vaut surtout par ses rebondissements imprévisibles, provoquant souvent le sourire et même (rarement) le rire. La liberté de style, sa désinvolture, son allégresse, sont celles d'un conteur doué de verve, qui sait ménager ses effets.

JOSANE DURANTEAU.

CELUI QU'ON S'ATTENDAIT PAS, roman de Renaud Rosset. Ed. J.-C. Lattès, 226 pages. Environ 60 F.

l'été, c'est aussi le temps de la réflexion

ALVIN TOFFLER

La 3ème VAGUE

Alvin Toffler annonce le commencement d'une autre histoire humaine

L'EXPRESS

- un document capital
- un livre vivifiant
- une vision percutante de l'avenir

denoël

LIRE EN ÉTÉ

Roger BEARDWOOD

UN ÉTÉ EN OR

roman

Une quadruple course au trésor à travers le monde, entre trois financiers cyniques et une jolie femme.

Mark WASHBURN

LE MERCENAIRE DE L'ATOME

roman

Sommé par la Mafia de fabriquer une bombe au plutonium, l'idéaliste Sam Boggs pourra-t-il gagner au jeu de l'atome et du hasard ?

Gallimard

lettres étrangères

La Chine des poètes et des nouvellistes

● De Mao Dun, le plus grand écrivain chinois du vingtième siècle, jusqu'à Chen Jo-hsi la dissidente.

La poésie chinoise moderne est méconnue en France. Rares sont les anthologies mises à la disposition d'un public français ; on ne peut guère citer que celle de P. Guillemard, compilée en 1962. Aussi, le dernier ouvrage de Michelle Loi, *Poètes chinois d'écoles françaises, comble-t-il une lacune*. Elle y présente aux poètes symbolistes (Li Jinfu, Wang Duxing, Mu Mutian, Dai Wangshu, Luo Dagang et Ai Qing), et accompagne ses traductions d'un important appareil critique (explication de métaphores obscures, renvois à d'autres poètes ou à des allusions classiques) qui éclaircit le lecteur sur les procédés et le style de ces poètes.

De Li Jinfu, premier importa-

teur en Chine de la poésie décadente, à Ai Qing, le dernier et le plus célèbre des « gallicisants », ces symbolistes ont tous séjourné en France, à une exception près, Mu Mutian. Admirateurs de Verlaine, Rimbaud, Apollinaire, ils ont été les artisans d'une véritable poésie chinoise moderne nourrie de thèmes baudelairiens et de vers libres.

L'essentiel de l'étude de Michelle Loi concerne Dai Wangshu (1905-1950), l'ami d'Étienne qui avait tout Rimbaud par cœur, le seul aussi à avoir fondé une école, celle des « modernistes », aujourd'hui tombée dans l'oubli, mais que les jeunes poètes, férus eux aussi de « modernisme », pourraient redécouvrir.

Mao Dun dans les années 30

Lorsqu'il était en France, en 1934, Dai Wangshu traduisait en français de nombreux poèmes chinois et aussi les *Vers à soi* du printemps, de Mao Dun. Mao Dun, aujourd'hui âgé de quatre-vingt-quatre ans, est incontestablement un des plus grands écrivains chinois des cinquante dernières années. Comme son chef-d'œuvre, *Miss Li*, que d'anciens n'ont pas hésité à qualifier de « roman le plus important de la littérature chinoise moderne », les trois nouvelles qui composent le recueil *Vers à soi* du printemps ont pour cadre ce même monde malade qu'est la Chine des années 30.

Dans *Miss Li* (1933), on avait pu admirer l'aisance avec laquelle l'écrivain décrivait une multitude de petits événements simultanés sur les conflits au sein du microcosme industriel et financier de l'époque pour dresser un tableau général de la société urbaine. Dans sa trilogie villageoise, parue également en 1933, il s'adresse au monde rural de sa province natale, le Zhejiang, et aux mutations qu'y impose la crise économique.

Encore mieux peut-être que dans *Miss Li*, qui n'est pas tout à fait exempt de détails fastidieux, Mao Dun, dans ses trois nouvelles, analyse avec une précision parfaite les rapports complexes entre les différents personnages qu'il a mis en scène. On y voit comment un vieux paysan se cramponne, seul et résigné, à des temps révolus, et ne peut expliquer sa misère croissante que par l'action conjuguée de la décadence des valeurs traditionnelles et de l'intrusion néfaste de l'étranger, tandis que son jeune fils n'hésite plus à braver l'autorité paternelle et finit par prendre la tête des révoltes paysannes qui secouent la région, en



organisant des pillages d'entre-pôts de riz.

Hoarun et le courant prolétarien

On peut regretter que Mao Dun, comme beaucoup d'autres grands noms de la littérature chinoise, soit resté muet depuis plus de vingt ans. Sans doute s'accommodait-il mal de cette nouvelle « littérature prolétarienne » dont Hoarun est le plus célèbre représentant. Ses *Nouvelles de la campagne chinoise* sont un recueil de douze textes relatant divers épisodes sur les transformations du monde rural, de 1906 à 1972. Propagandiste zélé des thèses de Mao Tse-tung sur la nécessité des communes populaires et de la révolution culturelle, chantre inlassable de la « persistance de la lutte des classes sous la dictature du prolétariat », Hoarun, pour qui la « création de héros prolétariens » est la tâche fondamentale de l'art révolutionnaire, s'en tient à une vision manichéenne du monde où les héros positifs sont magnifiés à l'excès et les personnages négatifs noyés en outrance.

Le résultat est médiocre. On a affaire à une sous-littérature dont on ne peut même pas dire qu'elle a au moins le mérite d'être appréciée du peuple auquel elle s'adresse. Les paysans des districts de Shunyi ou Miyun que Hoarun met en scène ne l'ont pas lue. Il reste que ces nouvelles fournissent d'anciennes instructions et pour peu qu'on les débarrasse des scories idéologiques qui les englobent et les déshonorent, il est alors possible de saisir différents aspects de la réalité du monde paysan, le poids des traditions et les facteurs de changements, au moins pour les textes antérieurs à la révolution culturelle, plus intéressants que les autres. Car une chose est certaine : Hoarun connaît très bien les campagnes du nord de la Chine.

La condition humaine de la révolution culturelle

La réalité de la révolution culturelle que nous livre Chen Jo-hsi dans ses nouvelles est tout autre. Elle connaît pourtant aussi bien cette période mouvementée de l'histoire de Chine pour avoir vécu toutes ses péripéties. Née à Taiwan en 1938, elle profita en effet d'un long séjour aux États-Unis comme étudiante pour aller s'installer en Chine populaire, où elle restera sept ans, de 1966 à 1973. On est au courant aujourd'hui des injustices et des tortures auxquelles furent soumis les intellec-

tuels, de nouvelles œuvres nous en parlent et la propagande officielle elle-même nous les détaille.

Le recueil de Chen Jo-hsi, *Le Préfet Yin et autres histoires de la révolution culturelle*, est fondamentalement différent de cette récente « littérature de la cicatrice » — appelée ainsi parce qu'elle révèle les souffrances des gens pendant la révolution culturelle. Dans ces nouvelles, ce ne sont pas les anecdotes qui sont essentielles, mais les analyses subtiles des mentalités des petits cadres arrivistes, des activistes naïfs ou cyniques, ou d'autres qui sont simplement terrorisés parce qu'un gamin de quatre ans, en jouant, a tenu des propos irrévérencieux sur le président Mao, par exemple.

Les réalités humaines de la Chine apparaissent alors complexes et irréductibles à de simples clichés de propagande, et Chen Jo-hsi, qui se révèle être d'emblée un écrivain de grand talent par son réalisme mordant et son humour mêlé de tendresse, réussit, en campant ses personnages dans le monde absurde et policier de la révolution culturelle, à nous broser un tableau général de la condition humaine à cette époque, un peu comme l'avait fait Mao Dun quarante ans plus tôt.

ALAIN PEYRAUBE.

★ **POÈTES CHINOIS D'ÉCOLES FRANÇAISES**, de Michelle Loi, Vauve, 193 pages. Environ 75 F.

★ **LES VERS À SOI** DU PRINTEMPS, de Mao Dun, traduit du chinois par Catherine Vignat, Arcopole, 172 pages. Environ 45 F.

★ **NOUVELLES DE LA CAMPAGNE CHINOISE**, de Mao Dun, traduit du chinois par Claire Jullien, Claude Lefebvre et Chantal Séguin, Éditions Mazarine, 245 pages. Environ 55 F.

★ **LE PRÉFET YIN ET AUTRES HISTOIRES DE LA RÉVOLUTION CULTURELLE**, de Chen Jo-hsi, traduit du chinois par S. Jay, Denoël, 272 pages. Environ 55 F.

(Publiott)
LA TABLE RASE... des livres hors saison
L'ADRIK LA RAILLE...
Jean RAMBAUD

« Finis de d'une sorte de guerre des boules sous un ciel interminable il s'agit avant tout du passage de l'enfance à l'adolescence... à cette histoire, dont la vérité est évidente, nul lecteur ne saurait rester insensible. »

« Bulletin de l'Institut Pédagogique National ».

HISTOIRE DES SEPT CRUCIFIXES DE L'ESPOIR, Abdelatif Laïbi, PRIX DE LA LIBERTÉ 1980

« C'est une bombe que cette œuvre... une bombe, une bombe, une bombe... l'espérance et la rage hurlent vrai. »

S. Jay, « Le Quotidien de Paris ».

LA JEUNE FILLE AU CHEVEU BLANC
AU CHEVEU BLANC

« Enfin un livre pour enfants qui sort de l'obscurantisme de la littérature enfantine. Critique subtile, ironique et acide du monde des adultes, ce livre est un excellent lien entre parents et enfants. »

« Politique-Médias ».

VIENNE DE PARADISE
LE PETIT SOLDAT SANS FUSIL
André AUDERT

« En un récit vif, sans fioritures, André Audert déroule les barbelés qui ont lacé les jeunes... l'enfer de Bata-Ruska, le camp de la mort lente, le camp de la goutte d'eau où l'on tente de briser les « Indigènes de vivre sous le ciel blanc... Un témoignage bouleversant. »

L.R. Andréani, « Var-Matin ».

Diffusion : LA TABLE RASE
B.P. 23 - 77400 Commen-la-Porte.

Narayama ou le pèlerin de la faim

Au fond d'un Japon sans âge, dans un hameau des montagnes, en un temps où les villages et même les familles paysannes n'avaient pas encore de noms... Le thème de la faim, conté ici, donne au drame légendaire une vérité et une actualité singulières. Quand on a la chance de voir une œuvre japonaise moderne, forte et belle, qui prend sa source au plus profond de la tradition, raconter les préoccupations d'un japonologue et traducteur éminent comme Bernard Frank, on souhaite communiquer la joie de cette découverte.

Dans le mouvementement des montagnes qui succèdent aux montagnes, c'est la faim qui régit la vie et la mort des villageois. La faim paraît jusque dans les chansons des enfants, la faim hante les vieux jours des anciens : ils ont honte de vivre trop longtemps, c'est-à-dire de trop longtemps manger. O Rin, l'héroïne du récit, se brise volontairement les dents, pour montrer aux jeunes son souci d'en avoir encore à l'âge où l'appétit doit avoir disparu... La faim est au cœur d'un rite étrange, le pèlerinage qui conduit les anciens au plus profond des montagnes, dans un séjour d'effroi où les attend le dieu de Narayama, la montagne aux chènes.

Fukazawa, l'auteur, est né en 1914, dans les sombres montagnes du Japon central, riches en folklore. Après de courtes études, il a erré à travers son pays, comme l'ont fait avant lui tant d'écrivains japonais de tous les temps, et il a vécu de tous les métiers : colporteur, marchand de gâteaux, assureur, musicien. Le musicien tiendra une grande place dans ses œuvres, celle-ci en particulier, rythmée de poèmes qu'il a inspirés les folles chansons paysannes du Japon.

Ses livres, jaillis d'une forte souche populaire, ont fait sensation et provoqué des controverses passionnées sur le rôle de la tradition dans la création littéraire. L'un d'eux vaudra à la

revue qui l'a révélé, le Chuo Koran, un statut de héros d'extrême droite.

L'histoire se déroule comme les peintures horizontales des rouleaux « mak », en noir et blanc. On pense au rouleau métaphysique de Taitan, au Musée d'art moderne de Tokyo, *Matsuyama*, qui se termine par la grande vague noire du passage dans la vie ultérieure. Il n'y faut pas chercher seulement le mythe, le folklore. Certes, cette société villageoise emprunte presque tous ses traits aux villages japonais d'aujourd'hui — la faim mise à part — qui vivent encore au rythme des saisons, des cultures et des chants ; leur montagne encore habitée par les dieux, qui descendent pour les fêtes se mêler aux humains. Messire Narayama, dieu de la montagne aux chènes, sur le domaine duquel l'histoire arrive à son sommet, c'est peut-être le destin bon ou mauvais de chacun de nous, c'est aussi ce dieu de la montagne qui, au Nouvel An, participe aux fêtes du proche renouveau.

Fukazawa nous fait dépasser la banalité de cette société régentée par le souci de manger, et la cruauté du sort qu'elle impose à tous. Un lourd secret passe sur toute l'histoire, et dont le mystère tient le lecteur littéralement suspendu jusqu'aux dernières pages. Mais l'horreur du dénouement est transcendée non seulement par l'attitude sublimine de l'héroïne, acceptant la loi de ce que le bouddhisme appelle le *karma*, « effet des causes de la vie passée, source des effets de la vie à venir », mais aussi par la compassion dont l'auteur accompagne la vie douloureuse de ses personnages, jusqu'au drame dans la neige, où il finit par les conduire. Pure mort bouddhique, blanche comme le lotus, sur le domaine d'un puissant dieu shintoïste de la nature...

SUZANNE ESMEIN.

★ **NARAYAMA**, par Shichiro Fukazawa, traduit du japonais par Bernard Frank, Gallimard, Folio, 152 pages. Environ 5,50 F.

L'éllixir de Vassilikos

● Pour combattre les maux de la Grèce.

CURIEUX livre que le dernier roman produit par l'auteur de « Z » : *L'Eau de Koe* veut surtout par les images familières de la Grèce quotidienne que l'auteur, avec amour, y loge lui et là, dans une fiction peu convaincante. Le fils d'un boulangier de l'île de Kos, Giorgos Hyperomos, découvre qu'une certaine pierre à des vertus étranges. Il se souvient qu'il-même, à Aesclepios, l'île, Hippocrate a guéri des milliers de gens grâce à un remède inconnu. Il se persuade que sa découverte n'est autre que ce produit-miracle perdu depuis Hippocrate. Dès lors, il entreprend de distribuer aux malades son remède et de soulager ainsi tous ceux qui souffrent du mal moderne : le cancer. Tant il est vrai que le cancer, dans la mythologie contemporaine occidentale, a remplacé cet autre malheur : la dictature.

Giorgos Hyperomos est-il un illuminé, un saint, ou bien un politicien ? Ou bien encore : un personnage à la fois faible et insolent manipulé par les éminences grises des partis fascistes et royalistes qui souhaitent prendre leur revanche et attendant reconquérir le pouvoir ? Il est difficile de le savoir. Hyperomos est le héros désolé d'une invention dont il sera la victime. Il ne cherche pas la fortune puisqu'il dirige vers Athènes des camions-citernes qui permettront, gratuitement, à ceux qui souffrent de se procurer le fameux éllixir. Là commence la tentation du pouvoir. Là débute la comédie des masques.

Pourquoi l'eau de Koe devient-elle une drogue souveraine ? Parce que les journaux existent. En effet, Hyperomos, c'est être dit, écrit, médiatisé par les autres. Quels autres ? Les journalistes ? Non ! Les écrivains de la presse. « La tirade des journaux qui essaieront d'étouffer l'histoire en traitant Hyperomos de charlatan chute de cent mille, à cinquante mille exemplaires, il en sera de même pour ceux qui oseront écrire des articles

contre l'eau miraculeuse. Afin d'éviter de perdre d'autres lecteurs toute la presse prit le train en marche. »

En cet endroit, la fiction de Vassilis Vassilikos bascule : les débats de conscience d'un « reporter » l'emportent sur le sujet véritable : le problème du pouvoir s'efface devant celui de la responsabilité personnelle ; le sujet réel l'emporte sur l'objet — et c'est tant mieux ! Le lecteur souhaiterait à ce moment une explosion lyrique, ou bien je ne sais quelles phrases emphatiques, mais la démonstration, hélas ! se dilue dans des notations un peu mélancoliques.

C'est parce que Vassilis Vassilikos nous a donné de si beaux livres que nous pouvons être sévère pour celui-ci. Cependant, il faut reconnaître à *L'Eau de Koe* un mérite essentiel : la façon dont Vassilikos y fait paraître les petites gens, et y fait sentir la parfum de son pays.

HUBERT JUIN.

★ **L'EAU DE KOE**, par Vassilis Vassilikos, traduit du grec par François Stuart, Gallimard, 219 pages. Environ 45 F.

Se perfectionner, en apprenant la langue est possible de même
LES COURS D'ANGLAIS DE LA BBC
cours avec explications en français
Documentation gratuite :
EDITIONS DISQUES BECH
8, rue de Serre - 75006 Paris

LIVRES
POLONAIS
et livres français
sur la Pologne
LIBELLA
12, r. de la République, Paris (14)
Tél. 7 55 51 41

L'AVENIR DE L'EUROPE EST LIÉ À L'AVENIR DE LA CHINE.

POUR COMPRENDRE LA CHINE PROFONDE LISEZ

HAN SUYIN

La moisson du phénix

de 1966 à 1979

Stock



pensez à lire

TONY CARTANO Blackbird

roman

On repère avec émotion et amusement, les allusions à la jeunesse de Kafka, la Vienne du temps de Freud, le Berlin des cabarets, le Paris érotomane d'Henry Miller...

REATHAND POIRROT-DELPECH, LE MONDE

Buchet/chastel

pensez à lire

TONY CARTANO Blackbird

roman

Cartano tisse, trame, tourne et enfin crée un somptueux roman qui se lit à mille niveaux sans aucune difficulté.

FRANÇOISE XENAKIS / LE MATIN

Buchet/chastel

هكذا من الأصل

هكذا من الأصل

histoire

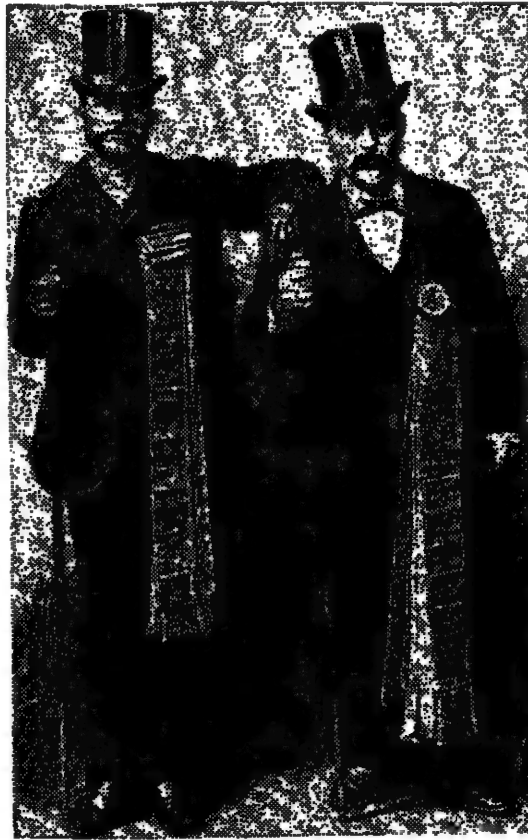
Les juifs errants du travail

(Suite de la page 9.)

C'était une grande aventure que de quitter les siens pendant plusieurs années, pour aller courir sur les grands chemins, sur le « tarmacadam ». Mais ils ne seront jamais seuls, bien au contraire, pour trouver un travail à chaque ville d'étape, pour résister aux démons, aux ouvriers locaux, aux subversifs, malhonnêtes, et même, en cas de malheur, pour être soignés à l'hôpital ou en prison. Tout cela, c'est l'affaire des compagnons.

En ce début du dix-neuvième siècle, on distingue trois principales associations compagnonniques (en théorie interdites par la loi mais en fait tolérées, bon gré, mal gré) qui se vouent mutuellement une haine féroce : celle des Enfants de Salomon, la plus ancienne, ou Devoir de Liberté, dont les membres sont serruriers « gavots », celle des Enfants de maître Jacques, dits Compagnons du Devoir ou « Dévoirants », celle enfin des Enfants du père Soubise, qui se présentent, eux aussi, Compagnons du Devoir. Encore faudrait-il ajouter à cette liste les « soi-disants » compagnonnages des métiers non « nobles », tels que ceux des boulangers, des sabotiers, des cordonniers, etc., non reconnus par les autres, et aussi des associations ouvrières dissidentes, comme l'Union, qui regroupent des ouvriers soustraits à l'influence et par la violence des Devoirs traditionnels. Car la brutalité des mœurs compagnonniques était, à juste titre, proverbiale. On se battait à coup de nerfs de bœuf, de cannes, de filets plombés, de peaux d'anguilles remplies de sable, de tranchet, de compas, entre Compagnons de même métier mais de Devoirs ennemis, entre Compagnons de métiers différents mais de rite identique, et parfois même entre ouvriers de même association et de même métier !

École de formation professionnelle itinérante, le tour de France dessinait un polygone dont les sommets étaient constitués par les villes de Paris, Nantes, Bordeaux, Toulouse, Montpellier, Mâcon et Lyon : le trajet variait, bien sûr, mais était presque toujours la France du centre, du nord et de l'ouest, où les compagnonnages n'étaient pas suffisamment implantés. En effet, la présence active d'un Devoir dans une ville supposait



* Président et vice-président des Compagnons boulangers. Agence SNARE.

l'existence d'un centre d'accueil, à la fois local de réunion et lieu d'hébergement des affiliés de passage, et surtout le contrôle de l'embauche.

Dès son arrivée à la « cayenne » ou « mine » (l'atelier du Devoir), le « rouleau » présentait l'affilié à son patron, le « bourgeois ». Le travail était dur, souvent effectué dans des conditions malsaines ou insalubres, et mal payé. L'hiver, pendant la morte saison, la plupart des patrons débauchaient leurs Compagnons : il fallait « faire le pavé », chasser, « tisser la flanelle », disait-on. Pourtant, le métier rentrait au fil des étapes. Pour les plus consciencieux, le « bon » patron, c'était celui qui, même pinge ou mal embauché, vous apprenait des tours de main délicats, des façons inconnues ; mais la plupart des ouvriers du tour se montraient très sensibles à la qualité de la table du maître (une partie du salaire, comme sous l'Ancien Régime, était encore payée en nature).

Leur bâton de maréchal, pour l'amour de « la belle ouvrage », c'était la confection d'un chef-d'œuvre, la réalisation, explique Perdiguer, d'un travail « d'une habileté si accomplie qu'elle est insaisissable ». Il suffit, encore aujourd'hui, de lever le nez pour apercevoir ici et là les chefs-d'œuvre des tailleurs de pierre, des charpentiers, des menuisiers ou des serruriers d'autrefois. Ainsi les grilles de la place Stanislas à Nancy, œuvre de Jean Lamour, dit le Lorrain, Compagnon serrurier, qui disait : « Il est difficile de comprendre combien ce travail a donné à l'effort. »

Malgré quelques redites et quelques longueurs, le bon et beau livre de Barret et Gurgand témoigne bien de la vie de ces Compagnons formés par le machinisme qui nous ont transmis leur secret essentiel : « C'est l'homme qui porte en lui tous les chefs-d'œuvre. »

ANDRÉ ZYSBERG.

* ILS VOYAGEAIENT LA FRANCE, vie et traditions des Compagnons du Tour de France au dix-neuvième siècle, par Barret et Gurgand, Bachelin Littérature, 461 pages. Environ 50 F.

Les « sublimes »

Au milieu du siècle dernier, un danger de plus en plus menaçant peuplait les réflexions de Denis Poulot, patron prospère d'une entreprise de mécanique spécialisée à Paris : le sublimisme et les sublimes. Un mal endémique à la vie ouvrière de la capitale sous le Second Empire. Ces ouvriers que le travail rebutait ou qui pouvaient contraindre les patrons à payer au prix fort leur travail par leur place privilégiée dans le procès de production ou qui, à d'autres moments, contenaient les cadences, changeaient souvent d'entreprise ou bien étaient la « Saint-Lundi », étaient légion : Denis Poulot très normalement les estimait à plus de 80 % de la population ouvrière.

L'atelier, la rue, ne cessait de retentir de leurs cris et de leurs actions qui dérangeaient la mise en place d'un ordre industriel et moral. Une vague déferlante de « sublimes simples », de « sublimes légers et descendus », de « vrais sublimes », de « fils de Dieu » et de « sublimes des sublimes » (1) s'insinuait dans les espaces ouverts par l'Empire libéral et décourageait les efforts d'intégration à la discipline industrielle de notre patron républicain, anticlérical, futur disciple de Gambetta.

Denis Poulot veut régler la question sociale en éliminant le sublimisme. Dans un texte vivant et alerte où il reprend à son compte la langue argotique propre au sublime, il trace un portrait coloré et exhaustif d'une population trisée à partir de critères sociaux et moraux : absentéisme, alcoolisme, sens des valeurs traditionnelles (famille et travail). En bon démocrate, Denis Poulot propose une moralisation par le travail, par l'auto-organisation responsable grâce

aux syndicats, aux coopératives de production, aux organisations de secours mutuels.

Méfiant vis-à-vis de l'Etat, l'auteur n'est pas pour autant favorable à un face à face ouvriers-patrons. Il préconise une troisième voie fondée sur la participation.

L'intérêt de ce manifeste patronal ne se limite pas à tout cela. Alain Cottereau, dans une étude préalable riche et brillante, approfondit la lecture et décèle les pratiques de résistance menées par les ouvriers dans l'atelier, dans la rue, au bistrot, dans la famille. A deux occasions, il retrace le décalage entre la réalité du travail et de la classe ouvrière à Paris sous le Second Empire. Il conteste la vision d'un artisanat traditionnel, et il montre une ville aux unités de production dispersées géographiquement et éclatées dans le procès de travail, un Paris fonctionnant en quelque sorte comme une « fabrique collective ».

Autre pavé dans la mare, le modèle proposé il y a quelques années d'une « mise au mariage » des ouvriers et ouvrières ne recouvre qu'une minorité de la population laborieuse qui vit beaucoup plus le célibat et l'union extra-matrimoniale.

L'exposition bien que parfois fantasmagorique de Denis Poulot et surtout son décryptage jettent un regard nouveau sur des sociabilités protéiques qui déboucheront quelques mois plus tard sur la Commune. Une insurrection dont la sauvegarde répression soulagera pendant un temps Denis Poulot du poids des sublimes.

SERGE COSSERON.

* LE SUBLIME, OU LE TRAVAILLEUR COMME IL EST EN 1870, ET CE QUE PEUT ÊTRE, de Denis Poulot : étude préalable d'Alain Cottereau, François Maspero, Collection « Actes et Mémoires du peuple », 418 pages. Environ 50 F.

Jean Rondot

L'ÉPOPÉE DES ADAMITES



Avec le récent ouvrage de René GIRARD, un grave et décisif débat. En nous expliquant hier, RONDOT nous fait comprendre demain.

Jérôme GARCIN.

Les Nouvelles Littéraires.

Editions Rapture

La seule revue trimestrielle bilingue d'information sur le Japon d'hier et d'aujourd'hui

LE JAPON

LE NUMÉRO : 8 francs

ABONNEMENT : 1 an 30 F, 2 ans 60 F, 3 ans 90 F

essentielle culturelle

français japonais le 1981

9, rue Victor Considérant, 75014 Paris

tel. 633.11.85

CHOISISSEZ

les livres de l'été chez STOCK

victime et coupable...

hier comme aujourd'hui, le couple

Pearl Buck
Une femme qui avait changé
nouvelles

cauchemar ou réalité ?

au vent de l'histoire

Uri Dan
Peter Mann
L'ultimatum Uranium
roman

Jacqueline Bruller
Les blanches années
roman

ANDRÉ BAY des mouches et des hommes

L'étude propre de l'homme, c'est la mouche.

JEAN ROSTAND

denoël

à lire Jacques-Edmond GRANGE

Non assistance à peuple en danger ou plaidoyer anti-Malthus

LES ÉDITIONS DE LA CHAÎNE
4, rue Chaligny, 75114 PARIS

LIRE EN ÉTÉ

Paul SAVATIER

L'HOMME AU GERFAUT

roman

Un citoyen modèle se révolte contre l'injuste Justice.

Nancy ZAROU LIS LUMIÈRE DES TÉNÉBRES

roman

Le roman de la douce Sabra, luttant pour survivre dans l'univers concentrationnaire des filatures du XIX^e siècle.

Gallimard

L'elixir de Vassilike

Le plus puissant des elixirs de la nature.

Un elixir de la nature, un elixir de la vie, un elixir de la santé, un elixir de la jeunesse, un elixir de la beauté, un elixir de la force, un elixir de la sagesse, un elixir de la paix, un elixir de l'amour, un elixir de la joie, un elixir de la tristesse, un elixir de la mort, un elixir de la vie.

Le plus puissant des elixirs de la nature.

LIVRES POLONAIS

LIBELLA

L'ALGÉRIE A L'ORDRE DU JOUR

A l'approche du vingtième anniversaire de l'accession de l'Algérie à l'indépendance le 5 juillet 1962, on voit se multiplier les livres consacrés à ce pays ou inspirés par lui. Aux témoignages et aux souvenirs des « pieds-noirs » et des Français de la métropole, auteurs du drame qui a opposé huit ans durant ce pays à la France (le Monde du 4 mars), aux romans de Voltaire, Richard Lascia et Louis Gardel, à l'histoire de la guerre d'Algérie de l'Anglais Alistair Horne (le Monde du 7 juin), s'ajoutent une série d'études allant de la période coloniale à l'édification de l'Algérie actuelle en passant par le mouvement national et la lutte armée.

Fait remarquable, les Algériens, qui hésitent à parler des périodes cruciales et controversées de leur histoire ou de certains sujets « délicats », sortent de leur mutisme. Tels, par exemple, Ali Ghannem dans Une femme pour mon fils (le Monde

du 3 mai) et Assia Djebar dans Femmes d'Algérie dans leur appartement (voir ci-dessous), qui traitent de l'Algérienne d'aujourd'hui.

Dans un autre domaine, on lit du commandant Azeddine, qui avait ouvert la voie aux témoignages avec On nous appelait falghe, des souvenirs concernant la période où il a été responsable de la zone autonome d'Alger, début 1962, pendant l'offensive de l'O.A.S. : Et Alger ne brûla pas (Stock). Ahmed Mahsas nous livre, lui, une excellente étude sur le Mouvement révolutionnaire en Algérie, de la première guerre mondiale à 1954 (Fayard). Signalons également l'Economie de l'Algérie de Tahar Ben Louira (Maspero).

Pour ceux qu'intéressent les analyses comparatives qui, hélas ! sont peu nombreuses et dans lesquelles le C.R.E.S.M.

(Centre de recherche et d'études sur les sociétés méditerranéennes) s'est fait une spécialité avec ses équipes de chercheurs, citons Développement politiques au Maghreb (éd. du C.N.R.S.). Cet ouvrage fait suite aux études consacrées, tous les ans depuis 1968, aux élites, aux économies, aux problèmes agraires, aux technologies, à la culture, etc., dans les quatre pays du Maghreb, Algérie, Libye, Maroc et Tunisie.

Dans cette production de qualité, deux ouvrages dominent nettement par l'ampleur de leur documentation et la personnalité de leurs auteurs, celui de l'opposant Mohammed Harbi, ancien conseiller à la présidence de 1963 à 1965, ancien directeur de la Révolution africaine, organe du Front de libération nationale, le F.L.N., mirage et réalité, et celui de l'historien Charles-Robert Ageron, Histoire de l'Algérie contemporaine. — P. B.

Le F.L.N. jugé par un des siens

VOILA un livre qui ne manquera pas de provoquer des grognements de dents et de susciter des polémiques : l'auteur y livre en public et sans complexe le linge sale des différents clans de la famille algérienne. Il annonce d'ailleurs dès les premières lignes qu'il « se veut une analyse des controverses et des conflits qui ont déchiré le nationalisme populaire en Algérie entre 1946 et 1962 ». Mais il n'est pas que cela. Remontant aux origines du mouvement national, qui s'affirme en 1926 avec l'Étoile nord-africaine, mais dont les racines pénètrent loin dans l'histoire, l'ouvrage « constitue la première partie d'un projet plus vaste qui porte sur la société algérienne » (1). Tel quel, il se déploie sur plusieurs registres.

Compilation d'historiens, d'abord. C'est un livre avec lequel même ses détracteurs — et il en a déjà — devront compter. Jusqu'à la principale source d'information sur la guerre d'Algérie était le « quatuor », d'Yves Courrière (2). Tout le monde s'y référait, même les cadres algériens (3) : on ne disposait de rien de plus complet. Ce n'est plus le cas. Mohammed Harbi a lu tout ce qui a été écrit sur son pays, il a eu accès à de multiples documents inédits, il a interrogé de nombreux témoins, puis il a décortiqué, analysé et passé l'ensemble au crible de la critique.

Un pamphlet

En situant, comme il le fait, la personnalité et l'œuvre de Messali Hadj, il contribue — sans rien celer de ses lacunes et de ses erreurs — à réhabiliter le fondateur du mouvement nationaliste, dont il étudie avec minutie l'évolution : de l'Étoile nord-africaine (mars 1926) au 1^{er} novembre 1954, en passant par le Parti populaire algérien (mars 1937-septembre 1939), le Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques (novembre 1946 - novembre 1954) et ses ramifications, dont l'O.S. (Organisation spéciale) née en février 1947. Et il montre avec pertinence comment le F.L.N. est le résultat de cette filiation, même si le Front, devenu parti unique, répond à l'adversaire.

Pamphlet politique, enfin, car le polémiste perçoit sous l'idéologie, encore que cette veine ne soit pas la meilleure de l'ouvrage. Ainsi, avant le 1^{er} novembre 1954, Harbi examine-t-il avec un louable scrupule les motivations des courants politiques et des hommes qui les animent alors que, au fur et à mesure qu'on approche de 1962, l'histoire des rivalités personnelles le dispute au contenu idéologique. La charge est telle qu'on finit par se demander

comment l'Algérie a réussi à accéder à l'indépendance et par quel miracle le F.L.N. est parvenu à élaborer une doctrine — elle figure dans les différents chartes, dont celle de 1964, à laquelle Harbi a participé — et à définir une politique étrangère d'une remarquable continuité qui a abouti à lancer, en 1974, l'idée d'un nouvel ordre international.

L'auteur souligne une constante de l'Algérie moderne qu'il semble déplorer : chaque fois que le mouvement nationaliste émerge, écrit-il, il se reforme autour de son noyau le plus centralisé et le plus autoritaire, l'O.S. en 1954, l'A.L.N. des frontières en 1962. De même, il souligne que nombre de ses chefs, de Messali Hadj à Boumedienne, sont « jacobins et centralisateurs ». Or on peut se demander, ce qu'il ne fait guère, si le peu-

Une colonisation singulière

DEUX ouvrages du même auteur, parus à quelques mois d'intervalle, illustrent — au sens fort du terme — la démarche d'un historien qui a consacré depuis de longues années l'essentiel de ses recherches au Maghreb et à l'Algérie.

Suite de l'histoire de l'Algérie contemporaine, dont Charles-Robert Ageron a assuré le tome I, le tome II, dû à Charles-Robert Ageron, couvre la période allant de 1871 à 1964, à la veille du déclenchement de l'insurrection qui devait aboutir à l'indépendance de l'Algérie.

Pins de six cents pages magistrales qui parviennent à rendre compte de la complexité d'une démarche coloniale singulière, puisque, comme l'affirment à l'envi, en 1930, les déclarations lors du centenaire de la prise d'Alger, l'Algérie n'était pas une colonie : c'était « une magnifique

« On pouvait recenser, en 1950, soixante professeurs de l'enseignement secondaire ou supérieur français, soixante-dix-huit avocats, soixante-quinze médecins, trente-six pharmaciens, onze chirurgiens-dentistes et six sages-femmes musulmanes, sept ingénieurs diplômés de grandes écoles, cinq magistrats et deux conseillers à la cour, un ambassadeur, un préfet, trois sous-préfets, au total moins de trois cents fonctionnaires », le chiffre des industriels musulmans étant évalué, quant à lui, à mille cinq cents en 1954. Le tout, pour une population qui dépassait déjà alors les huit millions. Ces chiffres, même s'ils se sont améliorés à partir de 1950, rappellent mieux qu'un long discours les difficultés que dut affronter douze ans plus tard le pays au moment de son indépendance quand les cadres et la bourgeoisie coloniale et industrielle européenne quittèrent l'Algérie.

au demeurant très fouillé et très dense. Qu'il s'agisse, par exemple, d'Urban Ismail, personnage tantôt décrit tantôt porté aux nues, oublié, redécouvert puis de nouveau oublié, de la politique berbère sous le Second Empire ou de celle suivie par le gouvernement naal de l'Allemagne vis-à-vis des Arabes, il y a là autant d'« enquêtes » qui éclairent un personnage ou un processus et qui rappellent que, malgré les générosités dont firent preuve certains hommes ou milieux politiques français en dépit de l'hostilité ou de l'indifférence des colons et des pouvoirs publics, le refus de la présence coloniale fut constant et que l'espérance d'une Algérie algérienne ne le demeura pas moins chez les musulmans.

L'auteur note que la biographie complète d'Urban Ismail n'a jamais été rédigée. Ce qu'il nous livre dans l'étude qu'il lui consacre donne envie de dire à Charles-Robert Ageron : « Écrivez-la ! »

CLAUDINE RULLEAU.

Le refus constant de la présence coloniale

C'est donc un double tableau de l'évolution démographique, économique, culturelle et politique des sociétés européennes et musulmanes sur quatre-vingts ans de leur histoire et de leurs rapports avec la métropole que C.-R. Ageron brosse avec rigueur, honnêteté et vigueur dans ce monumental ouvrage. Si le troisième tome prévu — de 1964 à 1962 — voit le jour et s'il a la richesse et la clarté des deux premiers, il existera enfin une histoire de la guerre d'Algérie digne de ce nom.

La lecture de l'Algérie algérienne de Charles-Robert Ageron, tome I : Conquête et Colonisation, de Charles-Robert Ageron, Paris, PUF, 1964, réédition 1978.

★ HISTOIRE DE L'ALGÉRIE CONTEMPORAINE, tome I : Conquête et Colonisation, de Charles-Robert Ageron, Paris, PUF, 1964, réédition 1978.

★ HISTOIRE DE L'ALGÉRIE CONTEMPORAINE, tome II : 1871-1964, de Charles-Robert Ageron, PUF, 650 pages. Environ 232 F.

★ L'ALGÉRIE ALGÉRIENNE, DE NAPOLEON III À DE GAULLE, de Charles-Robert Ageron, Stock, 288 pages. Environ 75 F.

POUR COMPRENDRE LA MONNAIE lire Jacques RIBAUD

17 avenue Georges 75017 Paris 267.05.43

A L'ÉCOUTE DES FEMMES

ENFANT, les voix des femmes ne parvenaient dans les rues de Fes, filtrées par un voile, un feuillage, un masque. Le timbre et le grain de ces voix arrivaient à l'oreille légèrement changés, un peu abîmés. Je me demandais : « Mais pourquoi les empêcher de respirer ? »

La langue de ces femmes est tantôt murmurée, tantôt psalmodiée et parfois hurlée. Langue de confiance, timorée par la peur ou exotisée par le colaire et la silence imposé. Ces voix, réduites à l'absence, recueillies dans un imaginaire insoupçonné, regorgent de violence. Elles parlent, aujourd'hui un peu plus qu'hier. Elles disent. Une langue que l'homme maghrébin a refusé dans le territoire obscur de ses craintes, de sa peur et de ses faiblesses.

Il fallait une écoute, une présence disponible et complice. Assia Djebar a saisi « les traces de quelques ruptures » ; elle a, dit-elle, « traduit des nouvelles écoutées, transmises, écrites et, comme d'une langue souterraine, une langue arabe qui avait pris la voix et parfois aussi le masque.

Six nouvelles, ponctuées par le temps, disent le quotidien, la mémoire, le courage de femmes algériennes. Récolte prise au silence, détachée de l'ombre, voilée au miroir rare, Assia Djebar a écrit ces nouvelles dans

un style haletant, celui de l'image d'Épouse, d'ailleurs à toute vitesse, comme dans un film (notamment dans le récit « La femme qui pleure »).

Elle les a écrites avec des mots trempés dans l'oral, des mots qui s'assemblent pour composer une séquence, une peinture ou une partition musicale (comme dans « Femmes d'Alger dans leur appartement »). Ici, le récit est souvent interrompu, comme dans un conte, par la voix du poème : « Moi — est-ce vraiment moi ? — car il m'ont voulu m'enfoncer ; ils ont prétendu me plonger, tête la première, dans la croûte noire du mal face de singe... »

Il faut lire ces nouvelles arrachées à la nuit et à l'attente. Il faut aussi lire le texte final où Assia Djebar analyse ce « regard interdit », celui posé en 1832 par Delacroix sur « Femmes d'Alger », celui que Picasso a libéré en 1955. Parole d'une « libération concrète et quotidienne des femmes ».

TAHAR BEN JELLOUN.

★ FEMMES D'ALGER DANS LEUR APPARTEMENT, nouvelles de Assia Djebar. Éditions Des femmes, 126 pages. Environ 40 F.

A signaler la parution aux Éditions La Table (8, rue de Tolbiac, 75013 Paris), un essai de Yasmina Khadra, une militante féministe maghrébine, sur les Femmes dans l'islam. Une étude historique et politique du statut juridique et social de la femme.

provinces françaises qui s'ajoutaient aux autres, comme au cours des siècles se sont jointes à l'île-de-France la Normandie, la Champagne, etc., et il s'était créé « un monde nouveau et une France nouvelle sur l'autre rive de la Méditerranée ».

De la première partie de ce vaste panorama qui englobe tout à la fois la politique — ou plutôt les politiques — de Paris et celle des colons et de la colonisation (refoulement des indigènes, dépossession foncière, prélèvement fiscal, circonscription, empiètement des mesures administratives, juridiques, religieuses, favorables pour telle ou telle catégorie d'habitants), l'achèvement de la destruction de la société algérienne ressort clairement. Société détruite mais jamais tout à fait soumise, contrairement à ce que l'on espérait, les innombrables insurrections qui jalonnent son histoire sont là pour le rappeler.

Le réveil progressif de cette société sous l'action des réformistes, des jeunes Algériens, de ses éléments « les plus évolués », comme on appelait alors les musulmans ayant suivi des études supérieures, de la crise économique des années 30 et de libéraux français, puis, malgré les difficultés, son irrésistible ascension, qui aboutit à l'affrontement armé, se dessine non moins puissamment dans la seconde partie.

Des chiffres ou des indications, relevés au fil des pages, donnent tout à coup, dans leur concision et leur sécheresse historique, les raisons profondes du soulèvement de tout un peuple :

(1) L'auteur annonce notamment la parution, en novembre, de deux volumes intitulés Les Archives de la révolution algérienne.

(2) Les Fils de la Vengeance, Le Temps des léopards, l'Heure des colons, les Fous du désespoir (Payot).

(3) Critiquée par l'équipe de Boumedienne, ces livres ne sont pas en vente en Algérie.

CHACQUE JOUR SUR FRANCE-INTER
DU 30 JUIN AU 29 AOÛT

PHILIPPE LAMOUR
raconte un épisode de
l'histoire de la IV^e République

Profitez de vos vacances pour lire

Le cadran solaire
PRIX DES MAISONS DE LA PRESSE 1980
(document)

"Mieux que l'histoire d'une vie, le récit d'une liberté vécue."
Jean Lacouture

Collection "Vécu"

ROBERT LAFFONT

"Bonjour Monsieur Melville"

VICTOR LÉVY BEAULIEU

"Digne de l'immensité de son sujet, le 'Monsieur Melville', de Beaulieu, est au premier rang de ces livres du Québec, à qui est promise une carrière internationale."
Jacques Cellard - Le Monde.

Victor-Lévy Beaulieu.
Monsieur Melville. 472 pages.

FLAMMARION

مكذبا من الأصل

La pour thérapeutique

14 h. Collection particulière : Otto Klempner, de Bach à Beethoven : 15 h. Extraits de la « Passion selon saint Matthieu » de J.-S. Bach, par le Chœur de la Cour de Cassel, dirigé par O. Klempner, avec D. Fischer-Dieskau, baryton.

17 h. 30. Concert : « Quatuor pour piano et violon » de Beethoven ; « Sérénade à cordes n° 1 en mi bémol majeur » (Brahms) par la Boston Symphony Chambers Players ; « Klänge » de Liszt.

20 h. 20. Concert (Echanges internationaux) : « Stabat Mater » de Dvorak, par l'Orchestre symphonique de la Cour de Cassel ; « Scherzo » de Camille Saint-Saëns par Frankfurt, dir. Th. Egli, avec M. Napier, soprano ; M. Hoffstein, alto ; S. Jerusalem, ténor, etc.

21 h. 15. Les nuits d'été : œuvres de Rustem Lemeland, Rosenfeld : 23 h. 5. Vieux et nouvelles œuvres de Camille Saint-Saëns : 20 h. 5. Grandes œuvres grandes interprètes : œuvres de Haydn, Beethoven, Lalo, Fauré, Honegger et Penderecki.

| ANNONCES ENCADRÉES | Le m/m col. | T.C. |
|--------------------|-------------|-------|
| OFFRES D'EMPLOI | 33,00 | 38,80 |
| DEMANDES D'EMPLOI | 8,00 | 9,40 |
| IMMOBILIER | 25,00 | 28,40 |
| AUTOMOBILES | 25,00 | 29,40 |
| AGENDA | 25,00 | 29,40 |

maisons de campagne maisons de campagne

ampliable maisons de campagne

RÉGION DE GIEN
au centre d'un village
du Giennois :
charmeuse maison rurale
composée d'une cuisine,
d'une salle à manger, d'un
grand salon, d'un s.m.,
de deux chambres, cave,
garage, jardin 620 m.
Prix : 158.000 F, crédit possible.

S.I.T.E.
S. rue Michel-Servet,
10000 BOURGOGNE
Téléphone : (03) 24-72-74.

T. rue du 11 novembre, Paris
122, bd Haussmann, 55008 PARIS
Téléphone 82-45-55, 82-47-74.

TOURNAINE
au cœur du village
maison trocriste
vue exceptionnelle :
2 pièces, alcôve, cheminée :
230.000 francs - 1 bis, rue

DROME SUD
35 minutes autoroute du sud
au cœur des vignobles et
truffières, dans village clas-
sique maison en pierres : 195.000
Catry, ci. Estienne d'Orléans
15001 MARSEILLE
Tél. (75) 27-13-42 ou (71) 54-22

DROME SUD
près Valaison-la-Romaine
EXCEPTIONNEL
terrain + ruine, Prix 85.000
Catry, ci. Estienne d'Orléans
15001 MARSEILLE
Tél. (75) 27-13-42 ou (71) 54-22

terrains
Entre Rambouillet et Mont-

dans environnement de lacs, de
 forêts profondes et de rivières à
 tous les sens d'river et d'être :

FERME 18'
 Très belle propriété. Gros
 œuvre très bon état. 300 m2 en
 2 plans, dans hameau très calme.
 Jardin très agréable, arrosage
 en grani, intérieur à aménager.
 sur 900 m2 terrain : 165.000 F.

PROPRIÉTÉ
 comprenant maison couverte en
 chaume, deux hameaux typiques
 et très calme, avec jardin et
 petite prairie - 15.000 m2 de
 terrain, 100 m2 de surface d'ar-
 rées non atteintes - 67.000 F.

R. hôtel Enjolras, à Coucouron,
 où s'y rendent pour visites et
 demandes : 02-65-55-11-11

LE GARD
 Pays de soleil, agriculture et
 de douceur de vivre, à moins de
 2 h. de Marseille et Lyon, à
 Excéptionnel, près d'usines, mai-
 son de maître, 100 m2, très com-
 ment rénovée et équipée, ma-
 gnifiques cheminée, terrasses et
 vue sur vallée.
 3.200 F avec 6.000 F à la
 clé.

Rare, maison de village, typique
 avec cour, terrasse.
 Souverainement de 400 m2
 sur 1.000 m2 terrain.

Possibilité d'agrandissement
 et de construction de 100 m2.
 Ecrire à : Mme Roger Leg
 7013 Condé-sur-Vesgre.

RUEIL
 Pécade 20 m, 250.000 F.
 LES MAISONS DU VEXIN
 100 m2, 150 m2, 200 m2

FRESNES - 69 m2, fac. 20
 270.000 F, près mairie, garage
 et clos, tout les MAISONS
 DU VEXIN Tél. 061-46-

VILLAS
 Saint-Germain-lès-Carbelly (V
 par. vend de prêt, à :
 Marcel Kottman et Braud,
 à Pont d'Assy, 100 m2, 150 m2,
 gar., + clos, sur terr., enpa-
 ces, 100 m2, 150 m2, 200 m2,
 et 400 m2, sur lauriers.
 Tél. 03-68-77-11-11.
 50.000 F. 164phone : 53-70-

RUEIL PROX GARD
 5 villa, beau contrainte, 500
 m2, 1000 m2, 1500 m2, 2000 m2
 1 villa, 400 m2, 600 m2, 800 m2
 1 villa, 1000 m2, 1500 m2, 2000 m2
 AGENCE de la TERRASS
 TEL VESNIET - 97-45-60

domaines

avec 78.000 F à la réservation. Deux magnifiques terrasses à l'ombre de la C.U. plantée de figes, dans une belle commune rurale à 10 km de la mer. Possibilité de camping ou vacances. Prix incroyables 80.000 F (120.000 mt), avec 100.000 F de plus pour visiter CATRY c/c cabinet Lalement 78 100 000 F de Hambourg. 105 000 F de Paris. 100 000 F de B. ou (66) 2232-93 H. de

40 KM DEAINVILLE
Maison normale,
grus encre et couverture
entièrement restaurées.
105 000 F de Paris. 100 000 F de B.
270.000 F. Y.M. (61) 41-18

YONNE
Surtout gros état d'éc.
panorama, belle maison camp.
60, près après chemin.
105 000 F de Paris. 100 000 F de B.
jard. 1.500 m². Prix 670.000 F.
Cab. 8500 m², 27 av. Garbetta.

50 KM. MONTPELLIER
Particulièrement très belle
maison de 100 m² de terrain
caractère, sur terrain à b.
compréhension à 100 m² de
diatement (eau, électrique, et
central). Composés
principaux :
(60 m² chaudière), cuis. de
de bain, wc. Logé sans eau
chaude, 100 m² de terrain
(cuis., s. bain, wc). Nombre
dépendances et bds.
de 100 m² de terrain, 100 m²
cries, etc. Envoyé
photos. Voir aussi
jours sur rendez-vous.
Prix 250.000 F. Très urgent.
105 000 F de Paris. 100 000 F de B.
et 300-450, après 200
week-end, on 400.000. 100 000 F de B.

HARRY LANGDON
PAPA D'UN JOUR
L'AMOUR EN FAMILLE

Le Monde

PÊCHE

UNE ANALYSE PESSIMISTE POUR 1985

Les distorsions dans la C.E.E. et la hausse des prix du mazout font peser une menace sur l'activité de cent mille personnes

Le Commissariat au plan va rendre public le rapport sur les ressources vivantes océaniques, préparé dans le cadre du VIII^e plan, par un groupe de travail présidé par M. Christian Brasseur, directeur des pêches au ministère des transports. Ce rapport est accompagné d'un document intitulé « L'exploitation des ressources vivantes océaniques pour la France dans les années 2000 ». Les conclusions de ces rapports dépeignent un net sentiment de pessimisme.

Dès la première page, le rapport du groupe de travail sur les ressources vivantes océaniques est teinté d'un noir pessimisme. L'évolution des conditions dans lesquelles les pêches océaniques doivent aujourd'hui s'exercer place, indéniablement, le secteur des pêches maritimes en France, dans la situation la plus défavorable qu'il ait connue. La généralisation des zones économiques de 200 milles (c'est le futur qui, en 1947, a lancé le mouvement) en effet aux Etats riverains l'exploitation des ressources, tandis que, du point de vue de l'analyse biologique, l'état déplorable des nombreux stocks de poissons ou crustacés, mis à mal par des prélèvements anarchiques qui ont souvent dépassé la capacité de renouvellement des espèces, ne permet plus aux pêcheurs de trouver des rendements intéressants. Dernière inquiétude : la hausse continue des coûts, notamment celui du carburant, qui compromet la rentabilité des armements — alors que les pêcheurs artisanaux résistent mieux — dans le cadre d'un marché européen dont la perméabilité favorise le commerce et non la production.

Ce constat fonde une négation

ne doit toutefois pas faire oublier qu'il existe de réelles possibilités de redressement, notamment dans les DOM-TOM, à condition qu'une volonté politique, se traduisant par des actions concrètes, se manifeste. Or, en 1979, le chiffre d'affaires de la production française de poissons, crustacés et mollusques a atteint 2,7 milliards de francs, tandis que le déficit du commerce extérieur dans ce domaine est de 2,1 milliards (3,1 en 1978). Si un coup de barre très net n'est pas donné, on peut fort bien s'attendre à ce que, dans les années 2000, la production nationale de 2 milliards de francs, l'approvisionnement par des achats à l'étran-

ger, pour un montant de 5 à 6 milliards de francs, se complémente. « Alors, note le rapport, dans une branche qui emploie 25 000 personnes et 100 000 personnes aux différents stades industriels disparaîtront environ 8 000 emplois directs et 40 000 à 50 000 emplois indirects. »

Il ne faut pas s'attendre d'ici 1985 à une augmentation de la consommation par tête (1), même si la demande globale de produits surgelés, écope-t-on, va croître rapidement. Les produits de la mer ne représentent qu'une nourriture d'appoint (4 % des achats alimentaires des ménages). D'ailleurs, les prix de détail du poisson augmentent plus vite depuis 1970 que la moyenne des produits alimentaires. En période de restriction du pouvoir d'achat des Français, voilà un constat dont les données ne sont évidemment pas favorables au secteur des pêches françaises et à leur avenir.

Dans les conditions actuelles, lancer une campagne pour promouvoir la consommation du poisson nécessiterait un appel supplémentaire à l'importation, alors que son but devrait être d'assurer aux producteurs nationaux un revenu tel qu'il rentabilise l'exploitation des chalutiers ou des élevages aquacoles (2). Or fait justement remarquer M. Brasseur : « La distorsion entre les réglementations sanitaires des Etats membres de la C.E.E. rend impossible l'importation en France de produits dont la production sur notre sol n'est pas autorisée. La solution doit être recherchée soit dans l'harmonisation des règles sanitaires soit

Saint-Pierre-et-Miquelon et le potentiel que représente ce territoire à l'égard de la pêche, dans le respect des zones économiques nationales et françaises. La France ne peut ni ne doit laisser échapper cette chance. »

Pour la pêche thonière tropicale, le Pacifique et l'océan Indien disposent de ressources prometteuses et la période du VIII^e Plan devrait voir se développer des expériences dans ces zones ainsi que l'implantation progressive d'une flotte française exploitant ces ressources à partir des territoires d'outre-mer (Nouvelle-Calédonie). Dans l'immédiat, la pêche nau-

LA CONSOMMATION DE POISSON DES FRANÇAIS (*)

| Région | Paris | Prov. | Est | Ouest | Sud-Ouest | Centre-Est | Méditerranée | France entière |
|-------------------------|--------|-------|-------|-------|-----------|------------|--------------|----------------|
| Poisson frais | 101,31 | 91,63 | 92,20 | 92,71 | 105,94 | 93,94 | 97,31 | 104,78 |
| Mollusques et crustacés | 37,86 | 25,28 | 22,17 | 11,19 | 65,81 | 18,84 | 13,67 | 38,11 |
| Conserves de poisson | 41,92 | 28,51 | 28,62 | 31,51 | 25,73 | 30,61 | 33,24 | 34,49 |

(*) Par personne et par an, en France (chiffres de 1978, selon l'enquête de l'INSEE de mars 1980).

ger, pour un montant de 5 à 6 milliards de francs, se complémente. « Alors, note le rapport, dans une branche qui emploie 25 000 personnes et 100 000 personnes aux différents stades industriels disparaîtront environ 8 000 emplois directs et 40 000 à 50 000 emplois indirects. »

Il ne faut pas s'attendre d'ici 1985 à une augmentation de la consommation par tête (1), même si la demande globale de produits surgelés, écope-t-on, va croître rapidement. Les produits de la mer ne représentent qu'une nourriture d'appoint (4 % des achats alimentaires des ménages). D'ailleurs, les prix de détail du poisson augmentent plus vite depuis 1970 que la moyenne des produits alimentaires. En période de restriction du pouvoir d'achat des Français, voilà un constat dont les données ne sont évidemment pas favorables au secteur des pêches françaises et à leur avenir.

dans la mise en place d'un dispositif de protection nationale comme aux Etats-Unis. »

Ce qu'il est convenu d'appeler la grande pêche française, navires qui capturent le cabillaud, l'églefin et le lieu noir) connaît une situation délicate car les Etats maritimes tels que la Norvège, le Canada ou l'U.R.S.S. imposent dans leurs eaux une politique progressive de contrôle très rigoureuse voire d'exclusion totale des étrangers (c'est le cas de l'U.R.S.S.). Depuis 1972 et jusqu'en 1980, toutefois, un accord privilégié lie la France au Canada. Le rapport des experts insiste pour que l'importation de

turière (pratiquée par exemple par les chalutiers industriels de Boulogne et de Lorient) donne les signes d'inquiétude les plus graves, du fait notamment des baillonnages de la politique européenne des pêches. Soixante-quatre pour cent des captures sont en effet pratiquées par les chalutiers français dans les eaux communautaires, sous juridiction britannique et irlandaise. Que l'accès à ces zones soit réglementé voire interdit, c'est la catastrophe pour des milliers de familles françaises, de Bretagne et des ports de la Manche.

Modifier l'organisation des criées

Autre cause qui explique l'aggravation des charges d'exploitation : les frais de débarquement du poisson. Aussi est-il suggéré de modifier l'organisation des criées, de distinguer entre les ports de débarquement et les ports de pêche, et ainsi de charger à mettre au point des méthodes qui s'ajoutent à l'évolution des privilèges actuels et le monopole conservateur des dockers.

Il existe donc bien des alicats économiques, sociaux et politiques mais sur le plan strict des stocks de poisson et de la reproduction des espèces (qui ont longtemps été littéralement pillés par les navires-usines et par les bateaux dans les criées), les pêcheurs ne sont pas responsables. Ils ne font que servir à l'alimentation du bétail, les experts font une prévision relativement encourageante cette fois-ci, écrivant : « Dans les deux décennies les possibilités d'accroissement des captures — sur la base d'une répartition des quotas telle qu'elle a été proposée en 1978 — peuvent être considérées satisfaisantes et même à 20 % vers 1985. » Mais d'ici là combien de chalutiers — la question est posée avec acuité à Boulogne — seront encore à flot ?

GEORGES SUEUR. FRANÇOIS GROSCHARD.

TRANSPORTS

En juin

CHUTE SENSIBLE DU TRAFIC INTERNATIONAL SUR LES AÉROPORTS PARISIENS

Les statistiques de trafic publiées par la société Aéroports de Paris pour juin confirment la baisse du trafic international qui a caractérisé les premiers mois de l'année. Le trafic global, pourtant progressé de 3 % au premier semestre, mais cela est dû à une augmentation de 12,7 % sur les lignes intérieures. Les lignes internationales ont accusé une chute de 1,4 % au premier semestre et de 4,9 % pour le seul mois de juin.

Comme en mai, c'est le trafic des lignes européennes qui a été le plus touché : on constate un fléchissement de 7,2 % pour le Benelux et l'Allemagne fédérale. Les seuls progrès ont été enregistrés sur les liaisons avec le continent africain, mais l'amélioration constatée est relativement modeste : +2,5 % avec l'Afrique du Nord.

Les traditionnelles « pointes de trafic », aussi bien à Orly qu'à Roissy, ont été inférieures d'environ 5 % à celles de l'année dernière. Cette situation n'est pas propre au trafic des passagers, puisque le fret a été, en quasi-stagnation à Paris en juin, situation comparable d'ailleurs à celle des aéroports étrangers, comme Londres ou Francfort.

● Cargo « Belouga » : l'été des saïes et vents possibles. — Le tribunal de commerce de Marseille a ordonné le 6 août la levée des saïes opérées sur le cargo Belouga, de la Compagnie de navigation fruitière, rendant ainsi possible la vente du navire. L'ordonnance du tribunal a, en outre, soumis cette vente au paiement préalable, en France, d'une série de créances d'un montant de 6 400 000 F, notamment à l'Établissement national des invalides de la marine, et à l'équipage.

● Manifestation à Orly. — Un millier de salariés, selon la C.G.T., se sont réunis, mercredi 6 août, dans le hall de l'aérogare d'Orly. Sud pour protester contre la décision de la direction d'Air France de maintenir une sanction de licenciement à l'encontre de M. Daniel Mouchal, délégué du personnel et secrétaire de l'union des syndicats C.G.T. de la plate-forme d'Orly. Au cours de ce rassemblement le secrétaire général de la section C.G.T. d'Air France s'est également élevé contre la politique de la direction, et a incité le personnel « à refuser une transportable autorisée et à résister à la surexploitation ». Air France indique que le programme des vols n'a pas été affecté par l'action de la C.G.T.

Impasse dans les négociations à Boulogne-sur-Mer

Les marins-pêcheurs bloquent le trafic des car-ferries vers la Grande-Bretagne

De notre correspondant

Lille. — A Boulogne-sur-Mer, c'est l'impasse. Le conflit qui oppose les marins-pêcheurs aux armateurs, en dépit de très longues négociations, n'était toujours pas réglé le 7 août. La situation est même plus tendue qu'il y a quelques jours. Les pêcheurs, en assemblée générale à la Bourse du travail, les nouvelles propositions du syndicat des armateurs, exposées par les délégués C.G.T. et C.F.D.T., ont été repoussées à la quasi-unanimité par les marins. Un délégué a déclaré que les propositions des armateurs envisagées par le patronat aboutiraient à une réduction des salaires d'environ 3 500 francs par an si l'on prenait pour base 100 tonnes de poisson débarquées. « Vous allez être obligés de payer pour travailler ! »

Les marins décident alors de passer de nouveau à l'action directe, et un cortège de voitures défilait de l'après-midi, le trafic de la gare maritime, où se trouvaient environ mille cinq cents personnes en vacances pour la Grande-Bretagne, fut bloqué. Les voitures occupèrent la passerelle conduisant au car-ferrie. L'occupation s'est poursuivie jusqu'à 17 heures, sans incident.

M. J.-B. Delplere, le représentant du syndicat des armateurs à la pêche, a déclaré, ce jeudi matin : « Il nous est totalement difficile de demander aux marins-pêcheurs des sacrifices sur leurs salaires. Mais il n'y a pas d'autre

solution, nos comptes de gestion sont complètement déséquilibrés. Si le conflit ne cesse pas, il n'y aura, pour nous, aucune autre solution que le désarmement des navires. Mais je crois que ce conflit est maintenant politique et qu'il ne peut plus se régler sur place, en dépit de la bonne volonté de certains syndicats. »

Les conséquences de la grève des équipages commencent à se faire sentir dans les industries annexes de Boulogne-sur-Mer. C'est ainsi que la société « Pêche et froid », faute de poisson, vient de mettre cent vingt salariés au chômage technique pour deux semaines.

GEORGES SUEUR. FRANÇOIS GROSCHARD.



la Puglia
la boîte secrète de l'Italie

la Puglia c'est ici.
la Puglia c'est au Sud de l'Italie.
C'est chaud comme l'Italie.
C'est beau comme l'Italie.

Des prix exceptionnels
« Villages de vacances - La gascogne » à partir de 2.500 F
« Villages de vacances - Languedoc » à partir de 2.500 F
« Villages de vacances - Provence » à partir de 2.500 F

Demandez la brochure « l'Italie » à votre agence de voyage ou à :

EVASION
5, Bd des Capucines 75002 Paris. Tél. : 266.46.50

TOURISME

Des campeurs dans le désordre

II. - PARIS : les « résidents » du bois de Boulogne

On s'y bouscule, on s'y entasse, tous s'attachent une place : l'entrée du camping du bois de Boulogne à Paris ressemble, au début de ce mois d'août, au poste de douane du Ferthuis aux plus belles heures des grandes migrations. Venu de tous les coins d'Europe, souvent même des antipodes, à pied, en vélo, en auto, en avion, les candidats au camping se pressent fébrilement devant les bureaux d'accueil.

Ils commencent alors une longue attente qui peut durer jusqu'à deux heures et demie. Au camping international du bois de Boulogne, allée du bord de l'eau, dans le septième arrondissement, gère par le Touring Club de France, on ne réserve pas son emplacement. Il suffit de se présenter à l'entrée du camp et si une place se libère, on vers l'attribue. C'est ce qui explique ces longues files de voitures qui se forment aux grilles du camp pour déborder chaque jour d'être sur la route voisine, créant ainsi de droles d'embouteillages.

Après une période très calme en juillet, le camp retrouve enfin son traditionnel engorgement. Chaque nuit, il affiche complet : les huit cents emplacements, il n'y a plus de quoi planter la moindre « sardine ». Environ trois mille cinq cents personnes ont trouvé refuge depuis le début août.

Le succès de ce terrain, où l'herbe a pourtant disparu depuis plusieurs années, où le vent balaye sans cesse la terre battue, sonnant sans répit la poussière, s'explique facilement. Tout d'abord, il a un monopole. C'est le seul terrain de Paris intra-muros. On découvre bien d'autres camps autour de Paris, à Versailles, Maisons-Laffitte, au Tremblay, mais aucun d'eux ne peut rivaliser avec la situation exceptionnelle de celui du bois de Boulogne, situé à dix minutes de l'Étoile.

Le camp offre, d'autre part, des services de très bonne qualité : cent vingt emplacements équipés d'installations électriques, d'autres camps d'évacuation des eaux usées, plusieurs blocs sanitaires modernes et vastes, où les touristes ne font pratiquement jamais la queue, le service des commerces est une navette qui les emmène jusqu'au métro.

Enfin, les prix n'ont pas subi la fièvre que d'autres ont connue de côté du Ritz-Paris. Une famille de trois personnes, avec une voiture, une tente, et qui décide de rester une semaine à Paris, s'en

tiendra pour moins de 150 francs. Le même séjour dans un hôtel deux étoiles lui aurait coûté au moins 750 francs.

Un pouvoir de séduction, voilà la clé d'un succès qui ne se dément pas. Si les Français n'y viennent pas très nombreux, les étrangers sont légion. Au mois de juillet de l'année dernière, et tout encore que ces chiffres soient sensiblement les mêmes cette année, — ce sont les Néerlandais qui sont venus les plus nombreux : 4 700 campeurs pour les Britanniques (6 100), les Allemands de l'Ouest (6 000), les Scandinaves (11 000), les Italiens et les Espagnols.

Depuis un an ou deux, une nouvelle clientèle est apparue : les Australiens et les Néo-Zélandais, qui étaient 2 000 l'an passé au mois de juillet. Débarqués par avion à Londres ou Amsterdam, bénéficiant d'un système de vacances « longues durées » (environ six mois tous les trois ans), ils laissent au camping-car dans le pays d'arrivée et visitent l'Europe en passant par les capitales, et les campings.

Les Britanniques sont apparemment les plus férus de camping à Paris. Ils y passent un minimum de quatre nuits. Mais la moyenne des séjours tourne autour de trois nuits. Tous les trois jours, le camp renouvelle donc sa « population ». Si les caravanes ou les camping-cars sont quelquefois orientés vers des camps situés à la périphérie, les Français, eux, s'attachent à rester toujours pour accueillir les « pétons ». Ainsi, tout le long de la Seine s'alignent une multitude de petites caravanes, et chacun s'accorde à penser que l'essentiel est de dormir au camp, la journée étant consacrée au tourisme dans Paris.

Le camp du bois de Boulogne, à vocation internationale, n'a pas d'autre préoccupation. Le système d'accueil permet à chacun de tenter sa chance et répond assez bien à la demande. Que représentent deux ou trois heures de queue pour le plaisir de découvrir, finalement, dans de bonnes conditions, les joies de la capitale ?

OLIVIER SCHMITT.

Prochain article :

GROZON (FIMSTÈRE) : L'OCCUPATION SAUVAGE OFFICIELLE

URBANISME

Kafka à Ozoir-la-Ferrière (Seine-et-Marne)

Des précisions du maire, M. Jean-Yves Le Cars (P.S.)

Après la publication de notre article du 23 juillet sur les difficultés rencontrées par vingt et une familles à qui la municipalité d'Ozoir-la-Ferrière (Seine-et-Marne), refuse l'autorisation de construire sur les terrains qu'elles ont achetés à un promoteur, Sébastien Constructions, le maire de cette commune, M. Jean-Yves Le Cars (P.S.), nous apporte certaines précisions.

Il explique d'abord que la direction départementale de l'équipement, elle aussi, a donné un avis défavorable à la demande de permis de construire, faute d'avoir la certitude que les réseaux d'eau et d'assainissement du lotissement concerné puissent être raccordés dans des conditions normales. Il nous précise ensuite : « La partie urbanisée de la commune d'Ozoir-la-Ferrière est en zone A du Plan d'occupation des sols. Toutes les transactions immobilières sont donc soumises à l'avis de la direction départementale de l'équipement. »

Il nous dit aussi que la municipalité a, en fait, l'intention de vendre les terrains à la commune, mais que celle-ci n'a pas encore décidé de l'achat. Il ajoute : « Il est tout à fait inexact d'écrire que des propositions d'assistance juridique gratuite ont été présentées par la commune aux responsables de l'association. Ces conseils ont été offerts à tous les candidats à l'acquisition venus s'informer en mairie, alors que l'association n'existait pas. »

(1) Cette association a été déclarée au Journal Officiel du 6 juillet 1980. (P.S.)

ENVIRONNEMENT

LE GOUVERNEMENT BELGE RÉCLAME À PARIS DES INFORMATIONS DÉTAILLÉES SUR LA CENTRALE NUCLÉAIRE DE CHOOZ (ARDENNES)

Bruxelles (A.F.P.). — Le ministre belge des affaires étrangères, M. Charles Ferdinand Nothomb, a, ce mardi 5 août, déclaré à la presse que les autorités belges ont annoncé, dans des conditions normales, les conclusions de l'enquête publique relative à l'implantation d'une nouvelle centrale nucléaire à Chooz (Ardennes), près de la frontière belge.

Le ministre rappelle, dans un communiqué publié à Bruxelles, que Paris s'est engagé en avril à exposer dans les meilleurs délais au gouvernement belge non seulement les conclusions de l'enquête publique, mais aussi les réponses aux questions posées dans le cadre de celle-ci. Il note encore que les experts des deux pays doivent poursuivre en septembre l'examen des conclusions qu'aura la nouvelle centrale sur l'environnement.

DEUX CENTS HECTARES DE PINS DÉTRUITS PAR LE FEU EN ARDÈCHE

L'incendie qui s'était déclaré mardi 5 août près de Joyeuse (Ardèche) n'a pu être maîtrisé que mercredi, en fin de matinée, après vingt heures de labeur. Il a fait l'incendie de six avions Canadair et de deux corps de sapeurs-pompiers pour en venir à bout. Le feu a dévoré plus de 200 hectares de pins. C'est le plus important sinistre qu'ait connu le département depuis longtemps. Le feu a été provoqué par un agriculteur qui brûlait des déchets dans un incinérateur.

D'autre part, on ne signale pas moins de seize incendies en divers points de la Provence et du Languedoc. Ainsi, dans l'Hérault, des flammes ont détruit 10 hectares de plantations de l'Office national des forêts à Lamoignon-Bains et 20 hectares de garrigue près de Bédarrès. Dans l'Aude, le feu de pinède détruit près de Narbonne-Corbières. L'incendie a progressé jusqu'à 7 août, malgré l'intervention d'importantes moyennes aériennes. D'autres sinistres étaient signalés à Saint-André-le-Bas (Alpes-de-Haute-Provence), Barbotin (Bouches-du-Rhône) et Alès (Gard).

5030 من الأصل

Le Monde

jours d'été

Un voyage en Océanie

par JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD

AUSTRALIE : conversations dans Sydney

Sydney. — Jeudi matin. Le premier sentiment un peu grisant. On s'assoit sur un banc dans Hyde Park, entouré de mouettes et de pigeons, avec un drôle de soupçon. C'est le bout de la route. Et du monde. Ce labyrinthe de gratte-ciel, cette grande ville pénétrée par la mer, après tant d'archipels silencieux et de plages océaniques, ces klaxons et ces cinémas vous restituent bien sûr un décor familier. L'Occident retrouvé aux extrémités de la terre. Des autos s'arrêtent aux feux rouges de William Street ; on parle toutes les langues dans la city, où l'on est un peu « chez soi ». N'empêche qu'une sensation d'étrangeté flotte malgré tout dans l'air : la certitude d'un absolu lointain, l'idée d'un lointain maximum. Tous d'ailleurs vont m'en parler durant ces deux jours d'escalade. Toucher aux rives d'Australie, c'est bien arriver au terme du chemin : atteindre la terre ultime au-delà de laquelle tout voyage devient « retour ».

Les premières navigations européennes en Océanie, les zigzags inlassables du grand Cook entre les îles qu'il recensait une à une, n'avaient d'ailleurs d'autre but : rencontrer enfin cette Terra Australis incognita dont on subodorait depuis des siècles l'existence. Elle devait être bien davantage qu'un lieu inconnu. Un autre univers détaché de tous les autres. Le cinquième continent, peuplé d'hommes nus et d'animaux inouïs. Une planète supplémentaire. « Le complexe de l'éloignement, réchiffé à cela, me dit la confrère avec qui je bois une première bière, il est si fort ici qu'on s'longtemps voulu se persuader qu'entre Londres et Sydney il n'y avait rien d'autre qu'un peu de vide. Cela rassurait d'imaginer l'Australie comme une annexe de l'Angleterre ».

J'ai filé longtemps dans Sydney : cours des ferries du Botany Bay aux pubs de King Cross, où j'arrive tard dans la nuit ; traversé dans tous les sens ces banlieues démesurées de pavillons avec jardins qui sentent l'ennui et le confort ; j'ai même été jusqu'à Brisbane en longeant les forêts et les parcs de cette côte sud-est, où se concentrent 20 % des Australiens. Un coup d'œil, en somme, par le trou d'une serure. Deux ou trois choses appriées sur le hasard d'une terre si vaste que ses dimensions font encore peur à ceux qui l'habitent. On ne prétend pas, ici, en dire davantage. Ce ne sont que les pages d'un carnet.

Jeudi soir. — Je dîne dans une famille de Balmain. C'est une péninsule près du port ; un quartier qui fut chic et où subsistent de vieilles maisons de style géorgien. Puis vinent les docks et les bars, qui dotent l'endroit d'un charme un peu canaille. Les écrivains qui l'habitent aujourd'hui affirment que c'est le seul coin d'Australie rappelant la vie de la bohème en

Europe. Diable ! On s'installe devant la cheminée. Elle est professeur ; lui chargé de relations publiques dans une société qu'il a créée. Leur premier souci me paraît légitime : comment faire valablement comprendre au visiteur la talle fabuleuse de ce pays ? Longtemps ils me parlent de l'outback (arrière-pays), du bush interminable et de cet horizon brûlé qui recule à l'infini, des voyages ; là-bas, où les fermes sont grandes comme la Sardaigne. « On prend l'avion pendant des heures, et à l'arrivée, le décor n'a pas changé. Comme si on n'était pas parti... Vous saisissez ce que cela veut dire... » Les Australiens parlent ainsi de leur pays avec orgueil. Il est trop grand pour eux. Les romans, la peinture, le cinéma, le théâtre : toutes les formes d'expression portent l'empreinte indélébile de cette « vastitude » inquiétante. Grand et imprévisible : « Voici quelques années, murmurent mes hôtes, il a beaucoup plu sur le désert. Alors le pays entier est devenu vert, avec des fleurs, de l'herbe, des oiseaux... Et puis tout a disparu. Rien n'est jamais sûr dans l'outback. Comment voulez-vous maîtriser cela ? » Je risque une remarque : « Oui, mais quelles richesses sous la main ! Du pétrole, des métaux, heureux privilégiés ! »

« C'est un gros gâteau encore intact, disent-ils, mais il faudrait un ardeur conquérante et l'esprit pionnier. L'avons-nous encore ? Nous vivons sans doute trop bien, trop facilement. Personne n'a plus envie de partir valser le désert. La plage, le bateau, le sport et le syndicat : c'est la génération petite-bourgeoise et prolétaire. Comment lui en vouloir ? Le passé fut rude. Et puis les capitaux manquent, la bureaucratie nous paralyse, les six États de la fédération s'accrochent à leur autonomie, le régime libéral de Fraser a déçu beaucoup de monde ».

En les écoutant j'ai l'impression qu'un ressort est détendu quelque part. Affaire de cœur ? Ce sont les voisins japonais qui viennent désormais fouiller la terre australienne avec les multinationales d'Amérique. Le pays vend ainsi ses matières premières au-dehors comme l'Afrique, — schéma paradoxal d'un riche sous-développement.

Vendredi. — Le matin j'ai pris deux heures à un bureau de Pitt Street pour lire le pamphlet de Maximilien Walsh dont tous me vantent les mérites depuis mon arrivée. Publié en 1978, déjà repris en format de poche, il est partout en vitrine. Son titre, un tantinet provocant, en résume le propos : *Pauvre petit pays riche !* Les années 70, explique Walsh, ont bouleversé de fond en comble la société australienne. Elles ont ruiné l'optimisme d'une nation adossée, riche et pacifique. Nous sommes entrés, dit-il, dans l'ère du doute, du déclin démographique, de la médiocrité politique. La révolution des

mœurs — féminisme, homosexualité, drogue — a frappé de plein fouet, et pour brutalement qu'elle soit, une société trop longtemps conservatrice. Elle est allée de pair avec l'augmentation du chômage, de l'inflation et une politique de recroquevillement protectionniste. Nous n'avons plus l'énergie suffisante pour réaliser pleinement notre héritage. Après deux cent vingt pages acides et désenchantées, la conclusion n'est pas indulgente : « Nous sommes déprimés, estime Walsh, et devenons une réserve de richesses naturelles, une carrière à ciel ouvert, offerte au reste du monde. » On est loin d'une Australie avide et impériale dont l'image flotte encore en Océanie. Ce géant règne, bien sûr, sur la moitié du Pacifique et veut en faire la France, mais il serait donc plus fatigué qu'on ne le dit.

À midi j'ai demandé au rédacteur en chef d'un magazine économique si ce pessimisme lui paraissait exagéré. « Plutôt non », dit-il. Nous déjeunions à la terrasse d'un club nautique un peu solennel, avec des messieurs près du bar et de vieilles estampes marines dans l'escalier. A nos pieds, le soleil rebondissait sur une des innombrables baies qui font de Sydney l'un des plus beaux sites du monde. Décor très WASP (White Anglo Saxon Protestant). Harbour Bridge au loin, pont massif de 1200 mètres aux poutrelles arrondies. Mon interlocuteur se lance dans une violente critique de la politique économique du gouvernement Fraser, qu'il rend responsable de la crise. Elle risque de durer dans les années 80. La population vieillit ; l'immigration ne suffit pas à compenser le déficit de la balance des paiements (70 000 arrivés en 1978), mais change de nature. « Voici vingt-cinq ans déjà, l'afflux d'immigrants, venus des pays d'Europe latine et de Méditerranée, avait modifié l'équilibre et la dominante culturelle de l'Australie alors essentiellement britannique. Le résultat de cet « ensemencement » latin est plus visible à Sydney que nulle part ailleurs. On y parle italien, allemand, turc, espagnol ; les langues de la période de doute confortable et de crise larvée que traverse le pays ramènent ces vagues frayeurs. Là-bas, sur la côte ouest, des villes comme

Mais maintenant, et de plus en plus, c'est du tiers-monde qu'arrivent les futurs Australiens. D'où le retour en force des vieilles obsessions et des slogans inquiets : « White Australia ! » L'arrivée, depuis 1975, des réfugiés venus d'Indochine a ramené ces craintes à fleur de peau et rempli les journaux de protestations xénophobes. Agrippés sur la périphérie d'une immense sous-peuplée, les treize millions d'Australiens n'en finissent pas d'écouter tous ces tumultes de vie et d'énergie venus de l'ouest. La période de doute confortable et de crise larvée que traverse le pays ramène ces vagues frayeurs. Là-bas, sur la côte ouest, des villes comme

Perth ou Port-Madland touchent déjà à l'Asie. Et cette Asie-là, explosive, surpeuplée, s'engouffre dans l'ère industrielle et informatique avec un appétit terrifiant. Plus vite et plus efficacement que l'Australie, souligne Walsh. Main-tiendra-t-on éternellement cette différence de pression géographique entre l'extrême Asie et un continent somnolent sur son magot ? Si l'Australie avait la même densité de population que la France, elle compterait 700 millions d'habitants. Soixante fois plus qu'aujourd'hui !

Cette hantise ne date pas d'hier, sans doute ; elle sert souvent d'alibi aux risques. Je note simplement qu'elle habite spontanément des conversations cueillies au hasard d'un été 80. « Et puis, m'a dit ce matin un Français installé depuis quinze ans à Sydney, les Australiens sont encore prisonniers d'une sorte de timidité, d'un manque d'assurance, dont la brutalité des gens du bush n'est que l'image renversée. » Qu'en pense mon interlocuteur ? Il approuve. « Nous n'avons jamais réussi à couper le cordon ombilical avec l'Angleterre, ni à vaincre notre vieux syndrome d'ancienne colonie, dit-il, beaucoup de plaisanteries affirment le contraire, mais c'est un signe qui ne trompe pas. A Sydney, on appelle « Pome » les Australiens venus récemment d'Angleterre. Prisoners of Mother England... Mais y a-t-il un seul pays du Commonwealth où l'on parle avec autant de déférence empressée de la reine Elizabeth ? »

Dans l'après-midi, un vieil habitant de Sydney, universitaire, renchérit devant moi : « Tellement de choses, dit-il, se sont conjuguées pour durcir l'Australien dans son repli sur lui-même et son complexe d'infériorité... Il vit encore aujourd'hui avec des fantômes qui lui baignent l'horizon : les convicts (bagnards) dont se débarrassait Londres et qu'on jetait sur les côtes d'un pays hostile ; les gouverneurs britanniques arrogants et autoritaires ; les pasteurs imposant leur contrition crainctive ; les Aborigènes assassinés... Dans le café où nous bavardons, je regarde, justement, une vieille femme aborigène debout près du comptoir. Elle paraissait absente, lointaine. Mais elle hantait tout de même torsement la salle, comme un reproche muet. Longtemps cynique et raciste, la politique officielle tablait sur l'extinction progressive de ces premiers habitants refoulés dans leurs réserves. On tâcha, ensuite, de les assimiler, et la possibilité de devenir citoyen leur fut reconnue... en 1957 ! Mais voilà qu'ils se dressent contre cet avenir blanc » qu'on leur propose ; voilà qu'ils revendiquent le droit de demeurer eux-mêmes et de récupérer leurs terres.

Il sont à peine 130 000 survivants partagés en 800 tribus. Mais est-ce un hasard ? Deux jours d'escalade ont sans cesse ramené mes regards vers eux. Les journaux que j'achète évoquent le conflit de Pitjantjatjara, en Australie du Sud, qui oppose le gouvernement et les aborigènes à propos d'un périmètre de recherche minière englobant des réserves. Les aborigènes refusent cette dépossession et réclament le respect de leurs droits ancestraux. A l'hôtel, je suivrai deux soirs consécutifs à la télévision la retransmission du Wilderness Congress, tenu dans la ville de Cairns,

sur la côte est. Il rassemble des aborigènes venus de tous les États d'Australie, des Indiens d'Amérique et des habitants de la Barrière Reef, cet archipel corallien au large des côtes du Queensland. Les interventions sont rudes et précises. Elles parlent de maintien des traditions, de restitution des terres et d'envahisseurs blancs. La télévision lui accorde soixante minutes à une heure de grande écoute.

J'ai passé ensuite un long moment dans une galerie de peinture du Paddington, un très vieux quartier résidentiel avec maisons à terrasse et balcons victoriens. De jeunes peintres australiens y exposent leurs œuvres. Une remarque que je cueille à l'improviste : l'influence de plus en plus forte de l'art aborigène sur la peinture blanche. Une autre manière de hanter l'insouciance joyeuse d'un pays trop gâté. Dans son petit pamphlet, Maximilien Walsh parle enfin une caricature de Patrick Cook. On y voit un gros Australien effondré dans un fauteuil devant sa télévision. De l'écran jaillissent des questions obsessionnelles et dérangeantes : tiers-monde, pauvreté, aborigènes. A sa droite, on aperçoit une bouteille de whisky derrière une vitre. Et un écriteau : « En cas d'urgence briser la glace ».

Dernière soirée à King Cross, bien sûr. C'est là que courent les Français en se rengorgeant à l'avance. Ce n'est pas Pigeon, certes, ni même Greenwich Village. Premier produit de la pessimisme des années 70, c'est tout de même le quartier vivant et nocturne de Sydney. Un patchwork de restaurants, boîtes de nuit, sex-shops, librairies... Comme en Europe ou aux États-Unis, on y rencontre des broussards endimanchés et des junkies éfrangés. Des touristes et des petits revendeurs vietnamiens. La tout un peu raide, un peu ostensiblement « coupable ». L'Australie, tout juste libérée des presbytériens, paraît avoir gardé une vague gêne au milieu de ses « coquinerles ». Et encore, Sydney, cosmopolite et bruyante, passe-t-elle pour la moins australienne des villes du continent ! Près d'une petite place et du village center, une vieille dame libérale avait mis une plaque à couverture blanche au milieu de sa vitrine : « L'Australie en quête d'une identité ».

Le contraste entre l'atmosphère des lieux et la gravité du propos m'a séduit. Je suis entré pour acheter ce texte et le lire. Un long discours prononcé en 1979 par un président d'université, sur un thème récurrent : « L'Australie est-elle encore un bastion avancé de l'Occident ou un continent à part entière du Pacifique ? » En 1972, le gouvernement travailliste de M. Whitlam avait ouvert les yeux des Australiens sur leur environnement géographique. Aujourd'hui, la crise les incite plutôt à renouer frileusement avec la mère Europe. Mais la question, si je comprends bien, reste posée par les intellectuels. Intéressante-t-elle beaucoup de monde ?

(1) « Poor Little Rich Country », Maximilien Walsh Penguin éd.

Vendredi :
PAPOUASIE-NOUVELLE-GUINÉE
LE PROJET CROCODILE

D'UN MOT A L'AUTRE

Problème n° 17

De « Pandémie » à « Apicoles »

À l'aide des vingt-trois définitions suivantes, passer de *pandémie* à *apicoles* en changeant à chaque fois une des huit lettres des mots à trouver, quel que soit l'ordre des lettres.

Cette fois-ci, pour faciliter un peu la tâche des « codipés », nous indiquons la première lettre des mots à découvrir.

- DEFINITIONS
1. PANDEMIC. — 2. Thon qui ne fréquente pas le pas de Calais.
 3. Lichen. — 4. S'oppose à l'adellisme. — 5. Mouches imitant l'abeille. — 6. Arbre à huile.
 7. Ne travaille pourtant pas pour les nouveaux-nés (nouveau-nés reste invariable au pluriel et au féminin : nouveau-nés (s)). — 8. Usine où sont préparées certaines céréales. — 9. Peut tailler souvent la bavette, sans être bavard pour autant. — 10. Tirailleur.
 11. Cramoisi. — 12. Pour lanner des cartons en plein cœur. — 13. Arbrisseau fournisseur de purgatif. — 14. Relative à l'abdomen.
 15. Qui se rapportent au printemps. — 16. Peuplier de montagne.
 17. Enrobée de sucre. — 18. Qualifie un droit souverain.
 19. Cordage. — 20. Sorte de palétotier qui pourrait servir d'emblème aux bergers landais. — 21. Engraissement de terres incultes.
 22. Famille à Bazile, selon Voltaire elle est chez un roi comme la goutte chez un prélat.
 23. Vieille chemise de nuit, ou vieux gilet. — 24. Succédent aux végétaux. — 25. APICOLES.

JEAN-PIERRE COLIGNON.

| P | A | N | D | E | M | I | E |
|-------|---|---|---|---|---|---|---|
| II | | | | | | | |
| III | | | | | | | |
| IV | | | | | | | |
| V | | | | | | | |
| VI | | | | | | | |
| VII | | | | | | | |
| VIII | | | | | | | |
| IX | | | | | | | |
| X | | | | | | | |
| XI | | | | | | | |
| XII | | | | | | | |
| XIII | | | | | | | |
| XIV | | | | | | | |
| XV | | | | | | | |
| XVI | | | | | | | |
| XVII | | | | | | | |
| XVIII | | | | | | | |
| XIX | | | | | | | |
| XX | | | | | | | |
| XXI | | | | | | | |
| XXII | | | | | | | |
| XXIII | | | | | | | |
| XXIV | | | | | | | |
| XXV | | | | | | | |

JEUX

■ RECTIFICATIF. — Une fois de plus, la redoutable paronymie *acceptation/accéptation* a sévi : dans notre solution des « lettres A.J.T. », il fallait lire : « 3. Abaye (A.B.I.) : autres des acceptations (...) » — J.-P. C.

JOURNAL OFFICIEL

Sont publiés au Journal officiel du 7 août 1980 :

DSS DECRETS

● Portant application de la loi de finances pour 1979 concernant les majorations de rentes viagères attribuées à compter du 1^{er} janvier 1979 auprès de la caisse nationale de prévoyance, des caisses autonomes mutualistes et des compagnies d'assurance-vie.

● Relatif aux formalités de la circulation des céréales pour les transports effectués des lieux de production à la ferme ;

● Relatif au statut particulier des professeurs d'éducation physique et sportive.

Édité par la S.A.R.L. Le Monde

Gérant : Jacques Fauriol, directeur de la publication, Jacques Langlois.

Imprimé par S. G. des Indes, Paris-12.

Reproduction interdite de tous articles, sauf accord avec l'administration.

Commission paritaire n° 87 475.

Le Monde

Service des Abonnements

5, rue des Italiens

75001 PARIS - CEDEX 08

C.C.P. Paris 4287-33

ABONNEMENTS

3 mois 6 mois 9 mois 12 mois

FRANCE - R.O.M. - T.O.M.

202 F 331 F 461 F 590 F

TOUS PAYS ÉTRANGERS

PAYE NORMALE

367 F 601 F 856 F 1 236 F

ÉTRANGER

(par mandat)

L. — BELGIQUE-LUXEMBOURG

PAYS-BAS

224 F 336 F 558 F 728 F

IL — SUISSE-TURQUIE

288 F 506 F 723 F 940 F

Par voie aérienne

Le abonné qui paie par

chèque postal (trois volets) voudra bien joindre ce chèque à leur demande.

Changements d'adresse

Les abonnés qui envoient

des lettres ou des cartes postales sont invités à formuler leur demande une semaine au moins avant leur départ.

Joindre la dernière bande

d'envoi à toute correspondance.

Veuillez avoir l'obligeance de

réviser tous les noms propres et

capitales d'imprimerie.

LE MONDE

est chargé par la direction de

ses journaux des publications d'annonces

immédiates.

Vous y trouverez partout

LES BUREAUX

que vous rechercherez

loterie nationale

LISTE OFFICIELLE DES SOMMES À PAYER, TOUS CUMULS COMPRIS, AUX BILLETTS ENTIERS

TRANCHE DES MOISSONS

| TERMINAISONS | FINALES ET NUMÉROS | SOMMES À PAYER | TERMINAISONS | FINALES ET NUMÉROS | SOMMES À PAYER |
|--------------|---|---|--------------|-----------------------------------|-----------------------------------|
| 1 | 371 5 031 6 931 4 481 4 991 6 961 114 361 | 500 1 000 1 000 5 000 5 000 5 000 3 000 000 | 4 | 41 204 | 100 000 |
| 2 | 2 12 6 952 329 642 | 70 220 5 070 500 070 | 5 | néant | néant |
| 3 | 5 893 6 193 9 493 | 1 000 1 000 1 000 | 6 | 6 426 0 406 | 70 570 1 070 |
| 4 | 44 334 714 9 734 6 044 | 150 500 500 1 000 10 150 | 7 | 307 4 117 | 500 5 000 |
| | | | 8 | 5 608 6 258 8 338 58 778 | 1 000 1 000 5 000 50 000 |
| | | | 9 | 09 | 150 |
| | | | 0 | 50 630 9 910 0 500 | 150 500 1 000 10 000 |

PROCHAIN TIRAGE LE 13 AOÛT 1980 - Bureau Chèque -

L'ANNUAIRE D'AGUTY À PARIS - Bureau Chèque -

LA TRANCHE DES MOISSONS À MALAKOFF (Haut-de-Seine)

LOTTO 6 7 10 35 40 48 32

PROCHAIN TIRAGE LE 13 AOÛT 1980 - VALIDATION ABOUJAU 12 AOÛT APRÈS-MIDI

1980

41

GUY BROUITY

SOCIAL

ELECTIONS PROFESSIONNELLES

Selon ses propres statistiques, la C.G.T. a regagné 1,4 % des voix durant le premier semestre

La C.G.T. vient d'établir une statistique sur les résultats des élections professionnelles (délégués du personnel et délégués du comité d'entreprise) rassemblées durant le premier semestre 1980.

Par rapport à la période correspondante de 1979, ces données font ressortir une progression de la C.G.T. de 1,40 %. F.O. enregistre une amélioration de 0,90 % ; celle de la C.F.D.T. est de 0,39 % ; celle de la C.G.C. de 0,31 %. Ces gains sont acquis sur le reste des autres orga-

nisations, qui perdent de 0,14 %, cas de la C.F.T.C. à 1,76 %, cas de la C.F.T.

La centrale exprime une satisfaction d'autant plus nette que l'étude similaire de 1979 avait fait apparaître, par rapport à 1978, un effacement de 1,12 %. La C.F.D.T. selon les chiffres de la C.G.T., avait alors elle aussi perdu 0,30 %, la C.F.T.C. 0,14 % et la C.F.T. 0,50 %, tandis que F.O. gagnait 0,29 %, la C.F.T.C. 0,89 % et la C.G.C. 0,08 %.

| Collège | Année | Inscrits | Vot. | Expr. | C.G.T. | C.F.D.T. | F.O. | C.F.T.C. | C.F.T. | Auton. | Divers |
|---------------------------|-------|----------|---------|---------|--------|----------|--------|----------|--------|--------|--------|
| 1 ^{er} | 1979 | 397 157 | 312 354 | 293 591 | 51,54 | 21,36 | 11,83 | 3,46 | 0,25 | 10,33 | 1,47 |
| | 1980 | 375 484 | 307 814 | 299 787 | 53,69 | 21,71 | 11,42 | 3,35 | 0,39 | 8,17 | 1,06 |
| DIFFERENCE DE POURCENTAGE | | | | | + 2,15 | + 0,35 | + 0,59 | - 0,11 | - 0,14 | - 2,16 | - 0,41 |
| 2 ^e | 1979 | 186 712 | 13 168 | 70 943 | 27,89 | 26,63 | 13,13 | 4,86 | 23,91 | 0,56 | 1,96 |
| | 1980 | 181 034 | 15 574 | 71 453 | 27,15 | 27,61 | 14,66 | 4,12 | 23,98 | 0,76 | 0,96 |
| DIFFERENCE DE POURCENTAGE | | | | | - 0,74 | + 0,98 | + 1,53 | - 0,74 | + 0,07 | + 0,20 | - 1,00 |
| 3 ^e | 1979 | 10 189 | 7 926 | 7 043 | 13,51 | 9,55 | 12,55 | 5,60 | — | — | — |
| | 1980 | 10 674 | 8 216 | 7 004 | 12,79 | 11,44 | 12,75 | 5,24 | — | — | — |
| DIFFERENCE DE POURCENTAGE | | | | | + 1,12 | + 1,89 | - 0,80 | - 0,36 | — | — | — |
| Global | 1979 | 593 073 | 504 028 | 571 532 | 46,59 | 22,51 | 12,84 | 3,12 | 6,16 | 6,57 | 1,61 |
| | 1980 | 498 194 | 391 084 | 376 144 | 47,68 | 22,51 | 12,84 | 3,12 | 6,16 | 6,57 | 1,61 |
| DIFFERENCE DE POURCENTAGE | | | | | + 1,10 | + 0,00 | + 0,00 | + 0,00 | + 0,00 | + 0,00 | + 0,00 |

(Source : C.G.T.)

L'étude établie par la C.G.T. porte sur 174 entreprises du secteur privé, employant au total 508 000 personnes (soit 2 900 en moyenne chacune). On y trouve la plupart des secteurs d'activité, avec une certaine prédominance de la métallurgie et de la chimie. La direction générale en conclut que cette statistique reflète bien l'évolution de son influence, car elle n'a pas été établie sur les résultats qui étaient les plus favorables. C'est ainsi que sur 174 cas observés, il y en a 100 où la C.G.T. progresse, 73 où elle régresse et un où elle est stable. En 1979, la situation était inverse : sur 176 entreprises, la C.G.T. était en perte de vitesse quatre-vingt-seize fois, et elle ne gagnait que dix-neuf fois.

Elle ne dissimule cependant pas que les données recueillies en 1980 ne recouvrent pas exactement les mêmes firmes qu'en 1979. Pour l'année en cours, le champ d'observation a été peu élargi, car les 176 entreprises observées en 1979 totalisent 481 000 salariés avec 354 409 votants. Le taux de participation dans les deux cas, est élevé pour ce genre de consultation, et plutôt en hausse. Comparée aux résultats des

élections prud'homales, qui ont eu lieu en décembre 1979, la dernière statistique réalisée par la C.G.T. fait une part beaucoup plus confortable pour la confédération. Celle-ci obtient, en effet, 47,69 % des suffrages tous collèges réunis et 53,69 % dans le collège ouvrier, alors qu'elle n'avait recueilli que 42,4 % des voix lors de la désignation des prud'hommes. La C.F.D.T., qui avait alors obtenu 23,1 %, est ramenée à 22,51 % tous collèges et à 21,71 % pour le collège ouvrier. L'écart est encore plus profond pour F.O. : au lieu de 17,4 % aux élections prud'homales, elle ne recueille que 12,84 % tous collèges réunis et 11,42 % dans le collège ouvrier. Il en va de même pour la C.F.T.C. qui parvenait à 5,2 % dans la consultation de décembre.

Seule la C.G.C. se trouve mieux placée dans le tableau de la C.G.T. : au lieu de 5,3 % elle y figure pour 6,16 % tous collèges réunis. Elle prend la première place dans le troisième collège, avec 23,98 % contre 22,51 % à la C.F.D.T. En revanche, dans le second collège (techniciens et agents de maîtrise), elle est devancée par la C.G.T. (27,15 %) et la C.F.D.T. (27,01 %).

Globalement, on peut encore observer que la statistique de la C.G.T. confirme la constatation faite lors des élections pour les « sièges de travail » : les organisations non officiellement « représentatives », c'est-à-dire la C.F.T., les autonomes et les divers, n'ont qu'une audience très limitée. Soit 7,9 % toutes ensemble, selon les chiffres de la C.G.T., et 4,6 % aux prud'homales.

Il reste que le bilan de la C.G.T. n'offre pas de garanties indiscutables : non seulement il ne porte que sur 4 à 5 % des effectifs salariés du secteur privé, mais il ne mentionne pas les entreprises où la C.G.T. est absente. Au cours d'une conférence de presse tenue le 6 août, M. Michel Warcholex, secrétaire confédéral, a déclaré que la C.G.T. a connu le succès de la vague en 1978, mais depuis, dit-il, la remontée s'est poursuivie : « d'abord lors du scrutin prud'homal, et encore plus récemment avec la gain de 1,4 % que j'ai ressorti la statistique du premier semestre 1980 ». Interrogé sur le nombre actuel des adhérents de sa centrale, M. Warcholex a répondu qu'il reste inférieur à 2,3 millions. « Le fléchissement observé depuis trois ans, dit-il, n'est pas surprenant. Mais toutes les organisations syndicales ont subi la même épreuve ».

À ce moment où M. Krasuski, numéro deux de la C.G.T., annonce déjà que sa centrale mènera des actions d'envergure à la rentrée, la valeur que la centrale donne à sa statistique sur les élections professionnelles soulève assez son souci de redonner du lustre à un label malmené par la défaite de la gauche, par la conjoncture économique, politique et internationale.

JOANNE ROY.

Après le licenciement du secrétaire C.G.T. de Renault-Billancourt

M. Séguin demande au chef de l'Etat « d'user de son autorité » pour réintégrer M. Certano

M. Georges Séguin, secrétaire général de la C.G.T., a écrit, le 5 août, au président de la République pour lui demander d'intervenir dans ce qui est devenu d'appeler l'affaire Certano. Secrétaire du syndicat C.G.T. de l'usine Renault de Billancourt, M. Michel Certano, trente-six ans, vient d'être licencié, pour des faits remontant à novembre 1977 (« séquestration » du P.-D. G. de la Régie et de deux cadres), après autorisation de M. Jean Maitreuil, ministre du travail et de la participation (Le Monde daté 2 et 3 août). Successivement, le comité d'entreprise et l'inspection du travail avaient refusé de le licencier. La direction de la Régie a alors introduit un recours hiérarchique et M. Maitreuil a donné satisfaction à M. Vernier-Paillet.

Dans sa lettre à M. Giscard d'Estaing, M. Séguin écrit notamment : « Compte tenu de la dimension nationale de ce cas, personne ne peut croire que le ministre du travail ait pu agir de sa seule autorité. La nature particulière de cette mesure répressive qui touche, en la personne de Michel Certano, la première centrale syndicale nationale, me fait un devoir, monsieur le président, de vous demander si vous entendez couvrir de votre autorité une atteinte aussi grave au libre exercice du droit syndical à l'entreprise ».

Le secrétaire général de la C.G.T. ajoute : « Licencier le dirigeant syndical d'une des plus grandes entreprises nationales en se référant à des événements survenus en novembre 1977, à propos desquels les organisations syndicales et la direction de la Régie étaient convenues de ne donner aucune suite afin de favoriser l'aboutissement des négociations, relève d'une préméditation évidente, dont il sera difficile de nier les motivations politiques. Outre les dispositions que notre organisation a décidé de prendre y compris sur le plan juridique, je vous demande, monsieur le président, d'user de votre autorité pour que le secrétaire général du syndicat C.G.T. de la R.N.U.R.-Billancourt puisse assumer normalement son mandat ».

Bien que M. Michel Certano ne soit pas encore manifesté publiquement (le syndicaliste est

actuellement en vacances, où il a appris son licenciement), la C.G.T. entend donner à cette affaire « le plus grand retentissement ». Au cours d'une conférence de presse réunie le 6 août, M. Michel Warcholex, secrétaire confédéral, a indiqué les actions que la centrale de la rue La Fayette comptait engager : « La première consiste à organiser des manifestations du personnel de l'ensemble des entreprises du groupe Renault qui seront portées en délégation vers le 8 août, au ministère du travail et de la participation ; une « initiative » (sans autre précision pour l'instant), dans la dernière semaine d'août, pour attirer l'attention de « l'opinion publique et des touristes étrangers » ; un meeting de rentrée, le 5 septembre à Boulogne-Billancourt, avec la participation de M. Georges Séguin.

PERSONNES AGÉES

Le plan respecté

Lors du conseil des ministres du 6 août, M. Daniel Haffel, secrétaire d'Etat à la santé, a affirmé que « les résultats du VII^e Plan, en ce qui concerne les possibilités données aux personnes âgées de continuer à vivre chez elles, ont atteint et, à certains égards, dépassé les prévisions qui avaient été faites ». Le secrétaire d'Etat a raison sur plusieurs points. Il faisait référence au Programme d'action prioritaire (PAP) n° 15 du VII^e Plan qui prévoyait notamment la création de secteurs comprenant des services destinés aux personnes âgées. Mille de ces secteurs ont vu le jour entre 1976 et 1980, alors que le PAP n'en avait inscrit que quatre cent quarante.

Le Plan a été respecté en d'autres domaines puisque, dans le même temps, quarante-cinq mille logements ont été aménagés et l'on a recensé quinze

mille clubs de personnes âgées pour environ deux millions d'adhérents.

Toujours selon le secrétaire d'Etat, l'aide ménagère a atteint 1 milliard de francs en 1979 contre 799 millions en 1978. Le nombre de ses bénéficiaires a quadruplé en quatre ans. Cette aide doit s'étendre aux retraités de la fonction publique, ce qui est le cas pour ceux de la région parisienne et de neuf départements (Côte-d'Or, Nord, Dordogne, Gironde, Ille-et-Vilaine, Lande, Lot-et-Garonne, Mayenne, Morbihan, Pyrénées-Atlantiques). Elle concernera alors trois cent quarante mille personnes et son montant sera augmenté de 90 %.

Les crédits budgétaires affectés à ce programme d'action prioritaire s'élevaient actuellement à 387 millions de francs, soit 80,6 % de ceux qui avaient été prévus initialement.

AFFAIRES

LE GOUVERNEMENT BRITANNIQUE APPROUVE LA FUSION ENTRE VICKERS ET ROLLS-ROYCE

Le gouvernement britannique vient de donner son approbation à l'acquisition par Vickers de la société d'automobiles et de moteurs Rolls-Royce. Cette autorisation écarte ce dernier obstacle à l'O.P.A. de 44 millions de livres lancée par Vickers et qui a été jusqu'à présent acceptée par les trois quarts des actionnaires de Rolls-Royce.

Les deux entreprises vont donc pouvoir regrouper leurs activités, Vickers, spécialisée dans la construction mécanique et le matériel militaire, ayant besoin de l'appui technique de Rolls-Royce, spécialisée dans les moteurs Diesel. L'une et l'autre dresse d'ailleurs des plans de leur secteur aviation, en 1971 pour Rolls-Royce, en 1977 pour Vickers, ce secteur ayant été nationalisé.

DU LIQUIDE POUR LIQUIDER

L'usine Galva-Lorraine, implantée depuis 1976 à Morhange (Moselle), fermera ses portes en novembre prochain, sans que la direction ait eu à procéder à un seul licenciement. Cette dernière, en effet, propose à ses cinquante salariés une prime de départ volontaire de 20 000 F. Dans le délai de réponse imparti (cinq jours), tous l'ont acceptée. Trente-trois personnes ont déjà définitivement quitté l'usine. Dix-sept travailleront jusqu'en novembre pour honorer les commandes en cours. C'est précisément parce que ses commandes étaient en nombre insuffisant — le secteur de la galvanisation est actuellement en surproduction — que cette filiale du groupe Arma-Mexi, installée dans la Pas-de-Calais, doit abandonner le terrain.

ENERGIE

PREMIERS RESULTATS POSITIFS D'UN FORAGE GEOTHERMIQUE EN SEINE-ET-MARNE

Après une cinquantaine de jours de travaux, le forage géothermique, réalisé à Comblanchien (Seine-et-Marne), sous la conduite du Bureau de recherches géologiques et minières (B.R.G.M.), qui s'étend à 80°C et son débit supérieur à 2 000 mètres de profondeur, les couches de calcaire poreux du Dogger. Les premiers essais ont montré l'existence d'un réservoir à une température de l'ordre de 80°C et son débit supérieur à 200 mètres cubes/heure par pompage. Immédiatement, comme prévu, un second forage devra servir à réinjecter dans la même nappe, à environ un kilomètre de là, l'eau géothermale décaussée de sa chaleur pour la passer dans un échangeur. C'est cette chaleur qui sera utilisée pour le chauffage de mille logements d'un ensemble hospitalier, et de deux groupes scolaires, soit une économie annuelle d'environ 3 400 tonnes d'équivalent pétrole.

Après le succès de l'utilisation de la géothermie pour des quartiers entiers dans d'autres villes

d'Ile-de-France, notamment à Melun et au Mée, ce nouveau succès ouvre des perspectives intéressantes en ce qui concerne le vaste réservoir constitué par cette nappe géothermique qui s'étend sous une grande partie du Bassin parisien. Dans deux ou trois ans, on pense qu'une quinzaine d'autres projets de ce type utilisant l'eau chaude naturelle pourront être entrepris dans la région parisienne.

JACQUES COURCELLE.

● **Baisse des importations de pétrole en R.F.A.** au premier semestre. — Les importations de pétrole de la République fédérale d'Allemagne ont baissé durant le premier semestre 1980. Les importations de brut ont totalisé 48,9 millions de tonnes durant ce semestre, soit 5 % de moins en volume qu'au premier semestre 1979. Pour les produits raffinés, les importations ont reculé dans le même temps de 6,5 % en volume pour atteindre 18,4 millions de tonnes au premier semestre 1980. — (A.F.F.)

AVIS FINANCIERS DES SOCIÉTÉS

| France Garantie | |
|---------------------------------|---------------------|
| Situation au 30 Juin 1980 | |
| Actif net | F. 1 437 599 275,71 |
| Répartition de l'actif | |
| - obligations classiques | 95,99 % |
| - liquidités | 4,01 % |
| Nombre d'actions en circulation | 5 961 719 |
| Valeur liquidative | F. 241,14 |
| Dividende 1979 | F. 19,38 |
| (net d'impôt) : (17,50 + 1,88) | |
| Mis en paiement le 30 Juin 1980 | |

| S.F.I.M. | |
|--|--|
| Le chiffre d'affaires de la Société de Fabrication d'Instruments de Mesure (S.F.I.M.), arrêté au 31 juillet 1980, s'élève à 278 millions de francs, hors taxes, contre 261 millions à la même époque de l'exercice précédent, ce qui représente une progression de 6,5 %. | |
| Au cours des sept premiers mois de l'année la Société a enregistré pour 225 millions de commandes, soit + 22,4 % par rapport à l'année précédente, pendant la même période, ce qui a permis au portefeuille de commandes de franchir, pour la première fois, la barre du demi-milliard de francs, hors taxes (500 millions de francs F.T. au 1 ^{er} août 1980). Dans ces conditions les objectifs de chiffre d'affaires 1980, fixés au début de l'année à 278 millions de francs hors taxes devaient être atteints. | |

| SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'INVESTISSEMENT en France et à l'étranger | |
|--|-----------------------|
| Situation au 30 Juin 1980 | |
| Actif net | F. 145 246 319,80 |
| Répartition de l'actif net | |
| - actions françaises | 14,85 % |
| - actions étrangères | 42,34 % |
| - obligations françaises | 33,43 % |
| - classiques | 22,89 % |
| - indexées | 9,34 % |
| - convertibles | 1,40 % |
| - obligations étrangères | 0,91 % |
| - classiques | |
| - convertibles | 0,91 % |
| - liquidités | 8,47 % |
| Nombre d'actions en circulation | 647 421 |
| Valeur liquidative | F. 224,34 |
| Dividende 1979 (net d'impôt) : | F. 9,25 (8,00 + 1,25) |
| mis en paiement | le 30 Juin 1980 |

50 من الأصل

Par Alain Delotel